



Le Sanctuaire des glaces

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LE SANCTUAIRE DES GLACES



Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 2

Le Sanctuaire des glaces

(1981)

FLEUVE NOIR

chapitre premier

Le conseil d'administration de la Compagnie, soucieux de bien faire les choses, avait affrété un train magnifique pour aller chercher tous les actionnaires qui devaient se réunir à Grand Star Station pour une session extraordinaire. Le minimum d'actions exigées pour participer à ces travaux était cinquante, mais un porteur de trente actions pouvait récolter les mandats de petits porteurs pour atteindre le chiffre exigé. L'assemblée générale devait prendre de nouvelles dispositions sur la conduite de la guerre et sur l'orientation d'une politique économique plus rigoureuse.

Lorsque le petit porteur d'actions qui attendait sous le dôme vétuste, souvent une verrière défectueuse d'une gare lointaine, isolée dans le glacis, pénétrait dans le hall de réception, il avait l'impression d'être transporté dans un autre monde. Il oubliait le froid, la glace qui recouvrait la Terre depuis deux siècles et demi, croyait pénétrer directement dans un vieux film d'avant la nouvelle ère glaciaire.

Une hôtesse très jolie, vêtue légèrement, l'accueillait comme s'il était le plus bel homme – ou la plus belle femme s'il s'agissait d'une porteuse d'actions – du monde. Le nouveau venu était conduit dans le bureau d'un fonctionnaire de la Compagnie qui faisait le pointage des actions. L'actionnaire se retrouvait ensuite conduit par une autre hôtesse jusqu'à sa cabine – appartement d'un raffinement surprenant. Qu'il n'ait que cinquante actions dans son portefeuille (y compris les mandats des autres porteurs) ou dix mille, il avait droit au même confort, au même luxe. Ses bagages défaits, il n'avait qu'à se laisser guider par son inspiration alors que le train repartait sans heurts vers d'autres actionnaires, attendant dans une autre gare tout aussi perdue.

Lucas Béryl était instituteur dans un village-station de huit cents habitants sur le réseau du Cercle. Ce réseau suivait approximativement le cercle polaire, d'où son nom. Le village se nommait Soap Station, on y fabriquait en effet un savon grossier, en partie destiné aux troupes, à partir de la graisse de rennes. Béryl était déjà âgé d'une cinquantaine d'années, enseignait depuis trente ans. Chaque année, en récompense de son excellent travail et de son zèle, il avait reçu une action de la Compagnie. Trente actions en tout. Plus les dix que possédait sa femme. Il avait été habilité à recevoir les mandats de petits actionnaires et représentait environ près de deux cents actions. Il savait que c'était bien peu de chose par rapport à certains qui en possédaient, à titre personnel, dix mille, vingt mille et même

plus mais était tout de même très flatté de l'accueil qu'on lui réservait. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à une réunion extraordinaire, quoique jusqu'ici il ait dû se rendre par ses propres moyens à Grand Star Station, siège de la Compagnie et capitale du territoire que possédait celle-ci.

De sa cabine il rejoignit le pont supérieur de la voiture qui était panoramique. Le train traversait une grande plaine glacée où n'existaient que des élevages sous dôme. Il aperçut des Hommes Roux qui cherchaient des détritrus le long de la voie. Il ne leur accorda pas un seul regard. Soap Station, son village, était construit sous une vieille verrière en très mauvais état. Une douzaine d'Hommes Roux étaient chargés de la nettoyer pour quelques morceaux de graisse de renne. Il ne s'était jamais intéressé à eux.

Tout en suivant le pont supérieur, il atteignit le bar le plus select du train. Très intimidé, il faillit faire demi-tour lorsqu'une grosse femme très maquillée, très joviale, se précipita vers lui. Il reconnut une collègue, institutrice dans la même subdivision ferroviaire, une certaine May Claty.

— Lucas, je suis heureuse de vous trouver ici... Je me demandais si j'allais enfin voir quelqu'un de connaissance.

Avec un demi-sourire, il pensa qu'il aurait pu avoir plus de chances en retrouvant une jeune institutrice plus comestible, mais May était une brave femme. Ils s'approchèrent d'un coin du bar et le barman leur proposa du Champagne. Depuis quelques années on fabriquait, sous cette appellation, une sorte de boisson fermentée directement issue de la chimie de synthèse.

— Il est excellent, ajouta le garçon, il vient des vignes d'un des principaux actionnaires.

— Mon Dieu, murmura May Claty, croyez-vous qu'il a toute sa tête ? Je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait des vignes sous dôme.

— Moi non plus, mais essayons.

Ils échangèrent un regard ravi après avoir goûté au vin qui pétillait et allèrent s'installer dans de moelleux sièges en emportant leurs coupes.

— Je me pose des questions angoissantes, dit May... D'ordinaire, la Compagnie n'est pas aussi prévenante...

Elle regarda autour d'elle avec inquiétude, baissa le ton de sa voix.

— J'espère que je ne suis pas écoutée... Oui, je disais que ce train luxueux m'intrigue. Les autres fois, nous devons nous rendre à G.S.S. par nos propres moyens et franchement je n'y suis jamais allée. Le voyage coûtait trop cher. Ils spéculaient d'ailleurs sur l'absence des petits porteurs qui devaient confier leurs mandats aux gros et leur laisser tout pouvoir. Leur attitude nouvelle me laisse augurer de

certaines difficultés. Il paraît que la Sécurité, et les Néo-Catholiques, possèdent un bon nombre d'actions et essaient de devenir majoritaires. Il y a aussi cette guerre interminable avec la compagnie sibérienne...

Lucas n'écoutait plus et regardait la créature de rêve qui venait d'entrer dans le bar. Une fille blonde, vêtue d'une robe très décolletée, arrivait en compagnie de plusieurs chevaliers servants très empressés. L'institutrice suivit son regard et hocha la tête avec un air goguenard.

— C'est la fille de notre gouverneur, Floa Sadon... Une beauté, hein ?

— Oui, dit Lucas Béryl. C'est donc elle. Il y a eu des rumeurs sur elle, non ?

— Des rumeurs ? fit May Claty, amusée par tant de prudence. Un vacarme, oui. On lui prête toutes sortes d'amours, même avec les Hommes Roux, on dit qu'elle a frayed avec un dangereux terroriste qui devait même l'épouser.

— C'est cela, dit l'instituteur... Un agent ennemi, paraît-il, qui a mis la vie de la Compagnie en danger... Curieuse fille.

— Le fait qu'elle soit l'une des dix plus importantes actionnaires lui assure l'impunité, mais il paraît que la Sécurité et les Néo-Catholiques la surveillent de près. Si elle n'y prend garde, ils récupéreront ses actions et son pouvoir.

— Croyez-vous ? demanda Béryl.

Une hôtesse leur présentait d'autres coupes de champagne et des cigares rouges. Béryl en prit un, tandis que sa collègue le regardait avec désapprobation.

— J'ai envie de savoir ce que ça donne, avoua-t-il, l'air très enfantin. Mais ce terroriste était bien un glaciologue ?

— C'est ça, dit May. Un certain Lien Rag, que le gouverneur Sadon protégeait. Si la fille n'avait pas été grosse actionnaire, il perdait son poste de gouverneur. Mais tout s'est arrangé et on n'en parle plus.

Béryl fermait les yeux à demi. Le cigare le rendait insouciant et détaché de tout. La drogue qu'il contenait n'était pas interdite, mais les fumeurs de *bouts* rouges étaient répertoriés par la Compagnie qui voulait savoir à quoi s'en tenir.

— Lucas, dites-moi, chuchota May Claty, avez-vous reçu un tract dernièrement ?

— Un tract ?

— Une sorte de publicité clandestine... Pour un certain ouvrage scientifique... Plusieurs collègues l'ont reçu et je pensais...

Béryl se souvint de cette lettre étrange découverte dans son courrier, en effet. Il n'avait pas tellement compris le sens de ce message commercial. On lui demandait une souscription de dix dollars pour un ouvrage à paraître, un ouvrage fondamental sur les

possibilités cachées de la science. Mais comme il n'y avait pas d'adresse précise où envoyer les dix dollars, il avait jeté le prospectus.

— Vous avez eu tort, lui murmura May. C'était très important... Peut-être une chance inespérée de pouvoir vivre avec ce froid épouvantable qui règne au-dehors.

Sa main potelée crispée sur sa coupe vide se tendait vers la baie panoramique, désignait l'immensité glacée, le ciel d'un gris sale.

— Nous finissons par oublier la tristesse de notre vie. Nous vivons sous globe ou sous verrière plus ou moins bien chauffés. Pour affronter l'extérieur, il faut des combinaisons spéciales, très chères. Les pauvres ne peuvent jamais. Et qu'y trouveraient-ils, sinon la glace, le froid, la désolation, les loups et quelques animaux étranges ?

— Les Hommes Roux, dit Béryl, de plus en plus euphorique.

— Oui, les Hommes Roux, soupira-t-elle.

La *Flèche d'Argent* ralentissait, devait approcher du sas d'une station.

— Chapel Station, certainement, annonça l'institutrice.

Une ville moyenne qui possédait, chose unique dans la concession de la Compagnie, une cathédrale en glace. Le primat des Néo-Catholiques avait son siège dans cette ville. La Compagnie n'acceptait que très rarement une construction fixe. Même dans la très grande ville de G.S.S., la moindre bicoque n'était qu'une voiture sur rails, prête du jour au lendemain à être remorquée à des milliers de kilomètres de distance. La Compagnie se méfiait des sédentaires et des implantations non mobiles.

La *Flèche d'Argent* franchissait le sas du dôme. Un dôme prestigieux fait d'une nouvelle matière translucide, et surtout parfaitement isothermiques.

— Les Néo ont beaucoup d'argent, murmura l'institutrice. Ils ne cessent d'enjoliver cette ville.

Sur le quai attendaient des prêtres et des missionnaires, une dizaine, ainsi que le prélat en cape rouge avec sa petite cour.

— Croyez-vous qu'ils se mêleront à nous, iront voir les filles nues d'un des cabarets et boiront du champagne ?

De leur situation élevée ils pouvaient découvrir la ville et, vers l'est, reliée à la station par un tunnel transparent, la cathédrale en glace. Une construction assez impressionnante avec son unique flèche massive. On disait qu'elle pouvait contenir des milliers de fidèles.

A nouveau, la *Flèche d'Argent* glissa sur les rails et ils quittèrent les quais d'accueil pour traverser la basse ville où se fabriquaient toutes sortes d'objets religieux.

— Curieux, dit May. Ils n'utilisent pas d'Hommes Roux pour le nettoyage du dôme. Pensez-vous qu'ils disposent d'un système inédit ?

— C'est possible, répondit Béryl, toujours extatique.

Au bar, Floa Sadon riait aux éclats et avait des attitudes très racoleuses avec tous les hommes.

— Lucas, continua May sur le ton de la confiance, vous devriez essayer de commander ce livre.

— Quel livre ?

— *La Voie Oblique*.

Il la regarda avec indulgence, attendri qu'elle puisse encore avoir des idées aussi sérieuses. Lui envisageait son voyage et son séjour sous un autre aspect, espérait bien profiter de cet extra, dans sa vie d'enseignant assez monotone.

— Vous devriez boire un peu plus de ce... de cette boisson.

— Écoutez, Lucas. Pour faire du Champagne il faut des vignes et pour les vignes de la chaleur. Il est dit dans l'acte de constitution de la Compagnie que toute activité superflue gaspillant de l'énergie sera prohibée tant que nous n'aurons pas les moyens de produire de la chaleur à bon marché. Vous vous rendez compte du prix de revient de ce Champagne ? En aviez-vous seulement entendu parler ? Non, comme moi. C'est comme pour ce livre... Savez-vous qu'il explique l'origine des Hommes Roux ?

— Voyons, May, une autre fois.

— On nous les présente comme des créatures monstrueuses et débiles alors que ce sont eux qui vivent naturellement avec le froid, qui mènent une vie normale. Pas nous. La Compagnie a tout fait pour que nous les méprisions.

Lucas pouffa dans sa main et attira le regard de plusieurs actionnaires.

— Vous voyez-vous toute nue vous promenant sur le dôme d'une station ?

— Soyez sérieux, dit-elle avec une demi-gaieté... Ce n'est plus de mon âge... Mais je me contenterais de sortir par moins quarante avec cette robe-ci.

— Qui vous va à ravir.

— Ne fumez plus de *bout*, sinon vous allez me prendre pour une sorte de sirène voluptueuse.

En fait de sirène, il ne quittait pas Floa des yeux et imaginait ce qu'il ferait si jamais cette fille le rejoignait dans sa cabine.

— Nous déjeunons ensemble ?

— Volontiers.

— Je vais aller me refaire une beauté... Je vous retrouverai dans un des restaurants si vous voulez... Que pensez-vous du *Rabelais* ? On dit qu'il a une excellente cuisine à la française... Je me demande bien ce que ça signifie. Vous souvenez-vous qui était ce Rabelais ? Ça me dit quelque chose.

— Quand j'ai fait mes études préparatoires à la pédagogie, on

n'avait pas encore retrouvé toutes ces bibliothèques... Mais il semble que ceux qui conçoivent ces wagons-restaurants en savent plus que nous.

Seul, il alla jusqu'au bar et commanda une vodka. On la lui servit avec un jus de citron naturel, ce qui le stupéfia. Le garçon pressa, vraiment devant lui, ce fruit jaune qu'il n'avait jamais vu que sur de vieilles photographies. Il emporta son verre pour en déguster le contenu avec une sorte de respect religieux. May avait raison. Pour produire du vin et des citrons, il fallait une énergie considérable.

Brusquement, il aperçut un campement de nomades juste comme le train ralentissait dans une courbe. Les Hommes Roux, une tribu avec femmes et enfants, devaient être une centaine, rassemblés nus autour d'un grand feu. Ces sauvages avaient dû tuer quelques animaux errants, peut-être des loups, et les faisaient cuire sur des sortes de grils énormes ; faits de vieux rails abandonnés le long des voies. Curieusement il se souvint des paroles de sa collègue. Comment faisaient-ils pour vivre par moins quarante et plus sans vêtements et sans avoir leur sang qui se glaçait dans leurs veines ? Leur haleine même ne se répandait pas en vapeur blanche comme celle des autres humains.

Il haussa les épaules. On avait tort de les appeler Hommes. Ils étaient vraiment autre chose et May lui avait confié des pensées insensées... Elle trouvait leur vie normale... Il en était très gêné, d'autant plus qu'il existait des hommes et des femmes qui fantasmaient beaucoup au sujet des Hommes Roux. Parfois ils s'accouplaient sans la moindre retenue et sous les yeux de tous. C'était souvent le cas dans son village de Soap Station. Ces êtres-là s'unissaient sur la verrière juste au-dessus de l'école mobile. Évidemment cela intriguait fort les enfants qui ensuite lui posaient des questions embarrassantes. Ceux qui vivaient dans des fermes modèles d'élevage étaient informés plus tôt des nécessités de la vie. Mais à Soap Station, les mœurs étaient très rigides et certains humoristes disaient que c'était à cause de la fabrication locale du savon. Ceux qui le fabriquaient en devenaient plus propres et plus exigeants.

L'effet du cigare commençait à se dissiper lorsqu'il gagna le restaurant en question. Il n'attendit sa collègue que cinq minutes.

— Je me demande s'il y aura une table pour nous... Tout le monde semble se précipiter.

Il y en eut une, mais très mal placée sur le passage des serveuses et dans un coin assez obscur, éloigné des baies. Ils s'assirent avec des sourires résignés. May, à la lecture de la carte, poussa de petits cris d'admiration mais garda néanmoins toute sa lucidité.

— Vous croyez que c'est bon, un foie de canard ?

— Un canard, dit Lucas, n'a pas un foie très gros. Ils doivent en

servir plusieurs à la fois. Je préfère cette croûte aux fruits de mer... Je ne savais pas qu'il y avait des arbres fruitiers dans la mer.

Lorsqu'ils furent servis, il regarda avec surprise la tranche de foie de sa compagne.

— Vous ne croyez pas qu'on vous a servi du foie de renne ?

— Il ne serait pas de cette couleur crème, voyons, dit-elle.

Elle goûta avec précaution et parut extrêmement surprise.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est merveilleux.

Lui découvrit que sa croûte était remplie d'un mélange assez curieux qui sentait le poisson et il réalisa avec confusion le sens réel des « fruits de mer ». Ce qui le rendait perplexe, c'était leur composition, car dans la vie quotidienne il n'y avait que quelques variétés de poissons.

— Je me suis méfiée du caviar mais j'ai eu tort, dit May, la bouche pleine... Il devait être fabuleux. J'ai lu un livre très ancien où l'on disait que le caviar venait du ventre de certains poissons aujourd'hui disparus. Pensez-vous qu'il puisse exister des élevages aussi spécialisés et interdits ?

— Je le crains, dit Lucas. Des produits rares réservés à une certaine classe. Ils n'auraient jamais dû nous les faire connaître.

May fronça ses sourcils qu'elle épilait en demi-cercle au-dessus de son œil légèrement protubérant. Comme chez beaucoup de femmes de cet âge, et depuis le début de l'ère glaciaire, elle souffrait d'une hypertrophie thyroïdienne.

— Ils prennent un gros risque, ne trouvez-vous pas ?

— En effet, fit-il à son tour perplexe... Nous ne manquerons pas de raconter un peu partout que dans la *Flèche d'Argent* il y avait des mets véritablement inconnus.

— Et qui ont dû coûter des quantités incroyables d'énergie.

— En attendant, si nous mangions ?

Mais il se rendit compte que sa collègue ne manifestait plus le même enthousiasme pour la nourriture. Il avait, sur le conseil du maître d'hôtel, commandé une bouteille de vin assez liquoreux et de couleur ambrée. Il porta le verre à sa bouche.

— Dieu du ciel, un nectar... Je n'ai jamais rien bu de pareil...

— Trop c'est trop, murmura May. Cela cache un piège.

— Voyons, ma chère amie...

Elle soupira :

— Ils veulent nous endormir. C'est qu'ils comptent nous arracher un vote très difficile. Pendant deux jours ils vont nous gaver de la sorte. Arrivés à Grand Star Station nous serons bien incapables de la moindre critique.

— Que peuvent-ils bien nous demander de si extraordinaire ? Ils disposent à leur guise de tous les pouvoirs... Ils peuvent nous forcer à

accomplir n'importe quoi et...

— Chut, on vous regarde.

A la table voisine, un homme au regard incisif, au crâne dénudé, les fixait avec insistance. Il devait y avoir des agents de la Sécurité dans ce train de luxe et il se sentit soudain très effrayé. Sans continuer sa diatribe, il se mit à manger avec avidité et s'efforça d'oublier cet inconnu. May évita elle aussi toute nouvelle parole excessive et plus tard ils se retrouvèrent dans une sorte de salon très calme où l'on pouvait écouter de la musique douce en regardant l'immensité glacée de la planète.

— Si je suis nulle en littérature, je puis vous dire cependant que nous voyageons en ce moment entre la Pologne ancienne et le Danemark sur la mer Baltique.

— Ça ne me dit trop rien, dit Lucas Béryl... Mais si vous me disiez que nous traversons l'ancienne Espagne, je rêverais d'orangers et de jasmin. Autrefois la Baltique n'était pas très folichonne non plus, je crois. Rien de comparable avec ce désert de glace, mais pas très gai non plus.

— Regardez ce point noir là-bas à l'horizon, est-ce un autre convoi ?

— Je le crois. Il nous dépassera très certainement. Mais si je n'ai pas la berlue, cette machine qui le traîne doit être très très grande.

— Une machine à vapeur, je vois très bien les jets et la fumée.

Brusquement, elle ne fut plus très à l'aise et se rapprocha de son collègue.

— Je n'aime pas beaucoup cette sorte de monstre noir qui s'approche de nous à toute vitesse comme s'il allait nous dévorer.

chapitre II

Dans le wagon-restaurant le *Rabelais*, l'ambiance, à la fin du repas, devenait très joyeuse, surtout à la table de Floa Sadon. La jeune femme ne cessait de rire et d'enflammer ses voisins par sa coquetterie subtile. Mais aucun de ces hommes ne l'intéressait vraiment et elle n'en jugeait aucun digne de l'accompagner dans sa cabine. Elle regrettait un peu de ne pouvoir sacrifier à une sieste amoureuse et se grisait de Champagne.

Leur table fut soudain recouverte par une ombre épaisse. La jeune femme regarda par la baie panoramique et tressaillit. Un convoi roulait sur la voie la plus rapprochée et cela n'avait rien de surprenant. Mais elle n'avait jamais rien vu de tel. La machine à vapeur qui se déplaçait à leur hauteur lui paraissait gigantesque. Ses roues démesurées atteignaient l'étage où se trouvait le restaurant et les bielles d'un beau noir luisant étaient énormes. Des jets de vapeur qui se solidifiaient presque aussitôt et coulaient en stalactites sur ses flancs fusaient à chaque coup de piston.

— Regardez ! cria-t-elle dans le tumulte.

Peu à peu, ses amis cessèrent de rire et de parler haut et leur silence soudain gagna les autres tables. Dans une stupeur inquiète, des dizaines de regards se portèrent sur l'espèce de monstre de métal qui persistait à se maintenir à leur niveau.

— Qu'attend-il pour nous dépasser ? murmura quelqu'un. Il dispose d'une puissance sans équivalent.

— Saviez-vous que la Compagnie possédait un tel vapeur ? demanda à Floa un gros porteur d'actions, celle-ci appartenant au conseil restreint de la Société ferroviaire.

— Non. Je l'ignorais...

— Hé, dit un autre, il n'a qu'un seul wagon d'accroché. Toute cette puissance pour une voiture unique ? Quel personnage fabuleux se promène ainsi en gaspillant tant d'énergie ? Je vous le dis, il y a des milliers de chevaux-vapeur dans ce mastodonte.

Dans le salon du haut, May Claty et Lucas Béryl demeuraient silencieux, frappés de terreur devant le spectacle sans précédent. L'instituteur se demandait quel atelier avait pu construire une si formidable machine. Il connaissait, du fait de son métier, la plupart des forges et ateliers de la concession à l'exception des usines secrètes qui fabriquaient les unités de la flotte de la Compagnie, les trains blindés, les avisos, les patrouilleurs et les cuirassés.

May s'appuyait contre lui et respirait avec difficulté. Elle avait essayé de fermer les yeux mais irrésistiblement relevait ses paupières, comme fascinée par la vapeur. Elle n'avait plus la moindre pensée, le moindre sentiment sinon cette peur paralysante. Elle ne remarquait pas, comme son compagnon, que la machine était double, pouvait circuler dans tous les sens grâce à une cabine centrale, construite entre les énormes chaudières blindées, et qui formait une sorte de coupole hallucinante avec ses hublots cerclés de cuivre qui la cernaient de toutes parts. Si bien que, vue de n'importe quel angle, on avait toujours deux de ces hublots qui paraissaient vous fixer, et Lucas pensa à cette ancienne représentation des fantômes. De la tête d'un fantôme ou d'un poulpe par exemple. Il frissonna et May enregistra ce frisson.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, murmura-t-il. On n'aperçoit personne à travers les hublots.

Et alors, tout au long du monstre, d'autres yeux apparurent. Des paupières métalliques s'effacèrent lentement, démasquant des sortes de cavités parfaitement rondes. Lucas eut une autre image dans sa tête. Un vieux film historique montrant une bataille de vaisseaux à voiles des siècles passés. Comment s'appelaient ces ouvertures déjà, sur le flanc des navires ?

— Des sabords, murmura-t-il.

Comme May le regardait sans comprendre, il ne jugea pas utile de préciser. Il la prit par le bras et tenta de l'entraîner vers un abri. Mais, incapable de bouger, elle bascula sur lui.

— Je vous en prie, il ne faut pas rester là. Il va nous tirer dessus.

Des pensées incohérentes cahotaient dans son cerveau malmené par le fantastique de l'événement. La première était que la *Flèche d'Argent* s'était fourvoyée à proximité du champ de bataille, la seconde, qui chevauchait l'autre, qu'un commando ennemi avait réussi à pénétrer sur le territoire de la Compagnie et effectuait un raid meurtrier pour démoraliser les populations. Mais soudain il y eut un fracas effroyable. Le monstrueux vapeur tirait de toutes ses bouches découvertes. Lucas ferma les yeux, prononça un rapide adieu. Adieu à sa compagne, à la vie, à sa famille. Ils ne portaient aucun vêtement capable de les isoler du froid mortel et même s'ils échappaient aux missiles, ils mourraient gelés en quelques minutes.

— Vite !

Il espérait pouvoir rejoindre une cabine à un étage inférieur. Il n'osait pas regarder si la baie panoramique était brisée. May acceptait de marcher mais il devait la tirer. C'est alors qu'il aperçut les sortes de serpents qui ondulaient dans les airs avant de frapper le toit transparent du wagon et redescendre de l'autre côté.

— Des grappins... Comme les pirates d'autrefois.

Des grappins d'un genre nouveau. Les cordages qu'ils entraînaient paraissaient se coller immédiatement à leur proie, le wagon, et l'emprisonnaient étroitement. La *Flèche d'Argent* commença de ralentir dans une trépidation insupportable. Les mécaniciens devaient donner toute la puissance des machines, ne comprenant pas pourquoi le train de luxe devenait soudain si rétif. Lucas pensa qu'ils n'avaient pas encore découvert le titan qui les attaquait et qu'ils ne devaient pas réaliser le danger.

— Nous allons mourir, dit May en claquant des dents, enfonçant son visage dans l'épaule de son collègue.

Il caressa ses cheveux gris avec douceur, et essaya de la rassurer.

— Je crois qu'ils veulent nous capturer.

Cette fois, la *Flèche d'Argent* était presque arrêtée. Les roues s'enrayaient encore sur les rails, les portant à une température trop brusquement élevée. Des étincelles rageuses montaient bien plus haut que le dernier étage où ils se trouvaient.

Dans le restaurant, la panique était à son paroxysme. Chacun avait cru sa dernière heure venue. Seule Floa, qui gardait son sang-froid, avait compris que le monstre venait de les capturer dans ses tentacules artificiels. Elle se précipita vers un interphone intérieur et cria :

— Le chef de train, le chef de train... Dites à l'équipage de ne pas pousser la vapeur, sinon nous allons brûler.

Les gerbes d'étincelles devenaient encore plus fournies, un feu d'artifice terrifiant. Elle pensait que le métal du plancher finirait par fondre, puis l'isolant. Il y aurait d'abord des flammes, puis le froid mortel.

— Vous m'entendez ?

Mais le chef de train avait dû quitter son poste. Tout le monde perdait la tête. Ses chevaliers servants se ruaient vers les extrémités articulées du wagon. Les imbéciles ! Ils croyaient que seule la voiture-restaurant était visée. Le vapeur inconnu avait simplement attaqué au centre du convoi pour l'obliger à l'arrêt total. Elle pouvait voir les câbles tendus à se rompre, qu'un cabestan intérieur devait rider de façon scientifique. L'agresseur possédait une technique parfaite et ne devait pas en être à son coup d'essai. Mais jamais Floa n'avait entendu raconter que des convois aient été attaqués de la sorte.

Soudain, juste en dessous de la coupole aux hublots inquiétants, s'ouvrit une sorte de sas. Une porte bascula et des hommes apparurent en combinaison isotherme. Floa éprouva un certain soulagement. Un instant elle avait imaginé un être fabuleux venu d'autre part, cru que le vapeur était vide de toute présence vivante. Qu'il avait sa propre autonomie, son propre cerveau. Mais la vue de ces êtres ni difformes, ni trop grands, ni trop petits, d'apparence normale avec leurs deux

jambes et leurs deux bras, la rassurait. Des bandits de grands chemins en quelque sorte, des pirates, au choix. Mais où s'étaient-ils procuré un vapeur aussi démesuré ?

Ils étaient armés, bien entendu, des sortes de pistolets très longs, certainement équipés de laser. Elle en compta une vingtaine qui se dirigeaient vers le sas du wagon.

Dans le restaurant elle était la seule femme avec les membres du personnel des cuisines qui, pris entre leur terreur et les habitudes de servilité, n'avaient pas osé se réfugier ailleurs. Elle vit entrer le premier homme, fit quelques pas vers lui. C'était un mâle et elle savait que ce qui pouvait lui arriver de plus fâcheux ne lui déplairait peut-être pas.

— Qui êtes-vous ?

L'homme ne la regarda même pas et elle en fut vexée. Il braqua le personnel qui leva les yeux. Un autre inconnu portant lui aussi cagoule le rejoignit. Du coin de l'œil, Floa vit alors que l'on installait un tunnel isothermique entre le vapeur pirate et la *Flèche d'Argent*. Le reste des agresseurs s'étaient répartis sur toute la longueur du convoi. Il y avait quelques gardes de la Sécurité à l'avant, mais elle ne pensait pas qu'ils aient beaucoup de chance de reprendre la situation en main. Si ces imbéciles tiraient, le vapeur pouvait pulvériser le convoi avec ses missiles. Certaines bouches n'avaient pas vomi des grappins d'abordage et devaient garder en réserve des charges dangereuses.

Peu à peu, les gens commencèrent d'arriver. Des deux côtés. Les chevaliers servants un peu gênés par leur fuite. Mais aussi des employés, des garçons de cabine, des femmes de chambre, des agents de circulation, puis l'équipage au complet.

Lucas Béryl et May Claty étaient toujours dans le grand salon panoramique lorsqu'un des hommes en cagoule arriva. Il leur fit signe de descendre. Le wagon-restaurant était rempli à craquer. Leur arrivée provoqua une sorte de tassement insupportable. Là où ne pouvaient tenir qu'une centaine de personnes, quatre ou cinq cents se trouvaient agglomérées les unes aux autres.

— Ce n'est pas possible, dit un gros actionnaire dans le cou de Floa qui ne put supporter la chaleur de son souffle sur sa nuque... Ils ne vont pas triompher longtemps... Les secours ne vont pas tarder.

— Quels secours ? répliqua-t-elle.

De chaque côté du wagon il n'y avait que quelques pirates. Les autres devaient piller le train car bientôt, à travers les parois du tunnel translucide, elle les vit passer ployant sous les marchandises diverses. Et même elle reconnut ses bagages, faits d'un cuir ancien retrouvés dans des fouilles.

En même temps on décomptait les prisonniers. Peu à peu le wagon se décongestionnait et les autres pouvaient respirer plus

facilement.

— Nom et profession ? demanda un pirate à Lucas Béryl.

Il répondit avec le maximum de dignité.

— Instituteur ? Dans ce cas, dirigez-vous sur la gauche.

A gauche, c'était le tunnel, le vapeur monstrueux. Que lui voulaient-ils ? Il fut poussé brutalement dans cette direction. Une minute plus tard il pénétrait dans le flanc de la locomotive, suivait une courbe, devait descendre dans les entrailles même, de l'engin. Il se retrouva, éberlué et n'en croyant pas ses yeux, dans une cale fermée par des grilles. Dans la semi-obscurité il aperçut une demi-douzaine d'autres personnes, la plupart inconnues et luxueusement habillées.

Dans le wagon-restaurant, le tri continuait sur un mode assez rapide. Ceux qui n'étaient pas enlevés étaient dirigés vers les cabines, enfermés à double tour. Ils ne savaient s'ils devaient se considérer comme des chanceux ou des condamnés. Un ou deux missiles suffiraient à réduire le convoi en carcasse meurtrière. De toute façon, le froid suffirait à les tuer si jamais la motrice ne fournissait plus de chaleur.

Ce fut bientôt le tour de Floa Sadon. Le pirate la regarda avec des yeux très durs, détailla son décolleté audacieux. Parfois un sein se découvrait entièrement selon ses mouvements.

— Votre nom ?

Elle en inventa un sur-le-champ.

— Profession ?

— Prostituée, dit-elle avec défi.

— Non, cria une voix, c'est la fille du gouverneur de cette Province, Floa Sadon. Prenez la. On vous versera une grosse rançon. Elle détient un gros paquet d'actions.

Jamais elle ne sut qui avait crié ainsi. Un serviteur, un employé, ou peut-être même un de ses compagnons de fête. Le pirate plissa ses yeux :

— Nous le savions. Vous mentez avec assurance, Floa Sadon.

— Je ne m'avoue jamais battue, dit-elle.

On l'entraîna dans le tunnel puis dans les flancs du vaisseau du rail. Lui aussi évoquait plus l'image d'un de ces navires anciens que celle d'une locomotive d'un autre âge. De toute façon, la Compagnie cédait à un certain goût du passé en baptisant flotte ses véhicules blindés, les différenciant entre avisos, torpilleurs, cuirassés et croiseurs.

Elle se retrouva dans une sorte de cage, mais seule, face à celle qui contenait ses compagnons. Elle alla s'asseoir sur une couchette étroite et attendit.

Elle ne pensait pas que les secours puissent arriver très vite. Les pirates avaient dû court-circuiter les installations, et même si la

progression de la *Flèche d'Argent* ne figurait plus sur les tableaux de dispatching de Province, personne ne s'en soucierait sur-le-champ. La clientèle spéciale de la *Flèche d'Argent* devait être réputée pour ses caprices. Ils auraient pu très bien faire stopper leur train en plein désert pour esquisser quelques pas sur la banquise.

Dans cette semi-obscurité, les prisonniers ne souffraient pas du froid, mais l'endroit empestait l'huile lourde et le charbon liquide. La pulsation sourde des machines faisait vibrer toutes les tôles et finissait par remonter des pieds jusqu'au cerveau, le noyait d'une torpeur à demi paralysante. Peu à peu ils s'assirent tous, y compris Lucas Béryl qui regardait toujours dans la direction de Floa. Malgré son âge, cinquante ans bien tassés, il gardait encore un cœur naïf d'adolescent. Il s'imaginait en preux chevalier terrassant le dragon, sauvant la belle fille du gouverneur et se voyant récompensé par un peu plus qu'un chaste baiser. Peut-être était-ce cette trépidation continue qui lui redonnait une vigueur de jeune homme. Un autre aurait pensé que ce n'était pas le moment, mais lui oubliait sa situation et remplissait ses yeux de l'image très érotique de Floa Sadon. Consciente ou non, elle exposait son corps merveilleux. Il découvrait largement ses jambes, suivait avec émotion la courbe des hanches que plaquait la robe d'un modèle réduit. Floa se rendit compte de l'intérêt que lui manifestait cet homme aux cheveux déjà gris et le fixa d'un air songeur. Il se distinguait des autres en n'ayant pas l'air désespéré, ni ballotté par les événements.

— Hé, qui êtes-vous ? cria-t-elle car le grondement des machines avait augmenté d'intensité.

— Lucas. Je sais qui vous êtes. Vous êtes une très jolie fille.

— Merci.

Elle se mit à rire. Décidément, si cet homme la trouvait belle, rien n'était encore perdu. Un semblant de normalité se glissait dans le cauchemar.

— Vous êtes actionnaire ?

— Tout petit... Je suis instituteur.

— Non ? fit-elle en se retenant pour ne pas pouffer nerveusement.

Mais bientôt le grondement fut tel qu'ils durent interrompre leur conversation. Parce que le regard de cet homme la flattait et, surtout, lui redonnait confiance en son étoile, elle s'étira comme une chatte sur sa couchette, s'allongea à plat ventre, sachant combien le profil de ses fesses pouvait émouvoir un homme. Elle battit lentement celles-ci de ses talons nus. Ces gens-là l'avaient enlevée dans sa robe trop légère avec juste ces escarpins élégants. Si jamais elle devait marcher sur la glace...

Lucas ne fut pas dupe de la rouerie de la fille mais prit cela comme une attention gentille, uniquement destinée à lui faire plaisir.

Il s'imaginait en train de caresser ce corps plein de jeunesse et de vitalité, oublia alors totalement sa situation et plana dès lors dans un rêve éveillé.

Les machines accumulaient de la puissance pour le départ. Depuis une cabine où elle était enfermée avec cinq personnes, May Claty, les larmes aux yeux, assistait aux préparatifs. Le monstre récupérait ses amarres, ses sabords se refermaient, son tunnel était avalé par les flancs. Bientôt il fut tel qu'il s'était présenté et commença à s'éloigner en sens contraire. Dans quelques secondes il ne serait plus qu'un souvenir terrifiant, mais elle pensait à son collègue que les pirates emmenaient avec tous ces gros porteurs d'actions riches à millions. Qu'attendaient-ils de lui ?

Dans la coupole du monstre, le chef des pirates consultait quelques documents que l'on avait découverts dans les cabines. C'était un homme de taille moyenne, métissé d'Asiatique et de Noir, très certainement. Il se faisait appeler Kurts et venait des territoires sibériens de la Compagnie du Grand-Nord. En fait on disait qu'il avait déserté voici une dizaine d'années, qu'il avait voyagé et fait le tour de la Terre, ce qui représentait un exploit unique en son genre. Il affirmait qu'il existait encore des oasis où la glace n'avait jamais recouvert le sol, que parfois le soleil réapparaissait à l'équateur dans une brume violette, que les peuples du Sud utilisaient de grands navires à voiles sur les glaces.

— Commandant Kurts.

Son second, Rando, venait de pénétrer sur la passerelle de commandement.

— Les hommes demandent s'ils peuvent profiter de la fille.

— Tout de suite ? fit Kurts, impassible.

— La bordée au repos, quatre hommes.

— D'accord, fit Kurts.

— Vous ne désirez pas user de votre droit de prise ?

— Non, elle ne m'intéresse pas.

Toujours accroché aux grilles de sa cellule, Lucas Béryl contemplait Floa qui dormait. Il ne sentait pas la fatigue, ni les secousses insupportables, ni la chaleur huileuse. Il avait l'impression de veiller sur elle.

L'arrivée de ces hommes presque nus l'avertit tout de suite d'un événement insupportable. Lorsqu'ils entrèrent dans sa cellule, Floa se réveilla et s'assit sur sa couchette. Ils voulurent lui saisir les bras et les jambes mais elle secoua la tête, ôta sa robe et s'allongea, les jambes ouvertes.

Il assista, impuissant, frappé à nouveau de vieillesse, à cette succession des quatre hommes sur la fille. Il vit même qu'elle jouait des reins, soit qu'elle apprécie, soit qu'elle joue la comédie pour les

satisfaire pleinement et éviter d'être plus cruellement traitée.

Lorsqu'ils repartirent, elle remit sa robe, le regarda avec un sourire très froid. Il se détacha de la grille et alla s'asseoir sur une couchette.

Depuis la coupole, Kurts surveillait d'un œil le retour du vapeur dans son repaire. Ils devaient utiliser le réseau principal du cercle polaire et s'efforcer de ne pas trop se faire remarquer. Ils empruntaient des voies traversières dont ils possédaient les schémas sur ordinateurs. En principe, tout devait se passer au mieux et dans deux heures ils seraient à l'abri des recherches.

— Nous avons récupéré des vivres en quantité incroyable, lui annonça Rando qui venait d'effectuer un premier inventaire. Je n'ai jamais vu une nourriture aussi étrange.

Il lui apportait des boîtes de conserve et Kurts dut lui expliquer ce qu'elles contenaient. Il y avait aussi des quartiers de viande congelée, des boissons en containers capables de supporter les plus basses températures.

— Cela représente des milliers de dollars. Mais nous avons aussi des bijoux, des fourrures et des dollars. Je crois que tout le monde sera content lors du partage. Il y a aussi les rançons. Celle de la fille du gouverneur Sadon sera fabuleuse, non ?

— Nous la fixerons à dix millions de dollars.

Rando sursauta, malgré tout.

— C'est énorme.

— Elle possède pour cent millions d'actions. Ce n'est rien du tout.

— Nous avons un instituteur qui pourra nous servir de messenger. Nous avons pensé qu'il serait assez adroit pour ne pas commettre d'idioties.

— Excellente idée, approuva Kurts.

Ils se dirigeaient vers des falaises inaccessibles dans le nord-est. Bientôt ils abandonneraient les voies officielles de la Compagnie pour leur propre réseau, qui était habilement camouflé à partir d'un certain point.

— L'ennui, c'est que nos stocks de carburants commencent à décliner et il n'y avait pas grand-chose dans le train de luxe.

— Nous attaquerons un train en route vers le front. Le dispatching central nous renseignera à l'insu de la Compagnie et nous attaquerons dans les meilleures conditions.

— Un convoi entier ? s'étonna le second. Mais comment le ramènerons-nous sans nous faire remarquer ? De toute façon, nous ne pourrons jamais le faire pénétrer tout entier dans notre repaire.

— Nous le disperserons en différents endroits.

Ils passèrent dans une vieille station abandonnée, à la verrière crevée et qui servait d'abri à des Hommes Roux. Ce n'étaient pas eux

qui les trahiraient. Lorsque la monstrueuse locomotive passait, ils se prosternaient avec terreur. Plus loin, la voie officielle disparaissait sous un amas de glace. Mais ce n'était qu'un leurre. La glace était sur des chariots mobiles et s'écartait, automatiquement, à l'approche de la machine qui s'engageait dans un énorme tunnel creusé au laser et qui n'avait que quelques centaines de mètres de long pour déboucher dans une plaine absolument déserte que la voie clandestine traversait en direction des hautes falaises. Le commandant Kurts continuait à lire les documents trouvés. Et puis on lui apporta le diagramme de marche récupéré dans la cabine de pilotage de la motrice.

— Bizarre, dit-il à Rando, il y a quelque chose qui me paraît anormal dans cet itinéraire.

— Nous pouvons l'analyser plus en détail.

— Cette *Flèche d'Argent* ne se dirigeait pas vers Grand Star Station.

— Elle devait faire le plein des actionnaires et aller dans les stations les plus reculées.

— D'accord, mais j'ai l'impression qu'elle avait effectué à peu près le plein.

— Je vais donner ça à nos informaticiens.

Le titan roulait dans la plaine désertique que même les Hommes Roux ne fréquentaient pas. Elle avait une réputation d'instabilité et parfois des crevasses insondables fissuraient la glace sur des kilomètres. Il y avait un risque certain, même pour les pirates, à la traverser, et Kurts préférait être attentif aux écrans de contrôle.

Les immenses falaises se rapprochaient peu à peu et dans un quart d'heure ils seraient tous dans la vaste caverne qui leur servait d'asile.

chapitre III

Le grand zoo de Grand Star Station avait été éloigné au maximum des habitations et casé tant bien que mal à la limite du dôme qui recouvrait la capitale, là où l'énorme hémisphère de verre subissait les plus grandes variations thermiques et où régnait une température assez basse, proche du zéro. Il fallait chauffer les cages des animaux les plus fragiles, et le directeur du zoo, Harl Mern, avait pu obtenir que l'on construise une grande verrière qui englobait la majeure partie des voitures et permettait aux spectateurs de visiter cette immense ménagerie sans être obligés d'endosser des tenues plus chaudes.

A ce niveau, le dôme n'était pas très bien nettoyé de la glace qui s'y accumulait en couche épaisse et réduisait d'autant la lumière. Le directeur passait son temps en démarches harassantes le consacrait tout entier à se procurer l'essentiel, la nourriture pour les bêtes, les autorisations de branchements électriques.

Lorsqu'il demandait de la viande pour les quelques fauves qui essayaient de perpétuer la race des lions et des tigres, il se heurtait toujours à une très grande incompréhension.

Depuis qu'ils étaient traqués par la Sécurité, Lien Rag et l'ex-lieutenant Skoll avaient trouvé refuge dans le zoo.

Lien Rag venait de changer la paille synthétique d'une sorte de gazelle qui devait mettre bas sous peu. Le mâle était mort et Harl Mern, anxieux, espérait que la mise bas se passerait bien et qu'il y aurait un mâle.

L'ex-lieutenant Skoll s'occupait des chats. Une vingtaine de petits félins retournés à l'état sauvage et que la captivité n'améliorait pas. Lorsque Lien pensait que dans le temps on pouvait prendre un de ces petits animaux sur ses genoux, le caresser, jouer avec, il devenait très mélancolique. Il aurait aimé passer ses mains dans leur fourrure, mais le risque était trop grand. Lors de la Grande Panique qui avait suivi l'explosion de la Lune et la disparition du soleil, les animaux domestiques étaient tous devenus fous. Les chiens s'étaient enfuis en bandes sauvages et les chats, trop frileux, étaient morts les uns après les autres. Il ne subsistait que ceux-là et leur histoire était assez extraordinaire. Ils descendaient d'une bande de chats que l'on avait découverts, cinquante ans après le début de la nouvelle ère glaciaire, chez une vieille dame. Celle-ci avait fini par mourir et ses chats l'avaient dévorée. Pendant cinquante ans elle les avait gardés chez elle, sacrifiant tous ses revenus pour eux. Elle avait même installé un

chauffage spécial pour leur permettre de survivre.

— J'ai une nouvelle exceptionnelle pour notre journal, murmura Skoll qui se méfiait des autres gardiens du zoo.

Lien ramassa les seaux vides ayant contenu les aliments pour les chats et suivit l'ex-lieutenant jusqu'au local où l'on entreposait les excréments des animaux. Une fosse creusée dans le sol glacé. Le directeur escomptait utiliser la chaleur pour chauffer les cages.

— Quelles nouvelles ? demanda Lien en évitant de respirer en se penchant vers les fosses.

— Un train de luxe a été attaqué dans la 17^e Province. Des personnages importants ont été enlevés. Il paraît que ce sont des sortes de pirates qui ont fait le coup. Les témoins parlent d'une motrice à vapeur aux dimensions fabuleuses, un véritable monstre avec des roues énormes... Semblable à ces locomotives d'avant mais dix fois plus grande.

— C'est incroyable, dit Lien. On ne peut diffuser une telle nouvelle de la sorte.

— Attends. Les personnalités enlevées sont de gros porteurs d'actions de la Compagnie.

Cette fois, l'ex-glaciologue prêta une oreille plus attentive aux paroles de son ami. Skoll l'entraîna au-dehors en direction des anciens animaux de cirque, deux éléphants, un rhinocéros, le dernier de sa race. Lorsqu'il mourrait, et cela ne saurait tarder, il n'y aurait plus que les films et les photographies pour rappeler le souvenir de cet animal. Pour l'instant, il grattait furieusement dans sa sciure et fixait les deux gardiens de son petit œil stupide.

— Floa Sadon serait parmi les gens enlevés.

— Es-tu sûr de cette nouvelle ?

— Le train en question transportait des porteurs d'actions pour l'assemblée extraordinaire qui devait avoir lieu ici. Il y avait de très gros porteurs et des petits. On leur a recommandé le silence le plus complet mais ils parlent quand même. Un type qui ne possède que le minimum d'actions n'a aucune raison de se taire. Voilà pourquoi j'ai ces informations, mais on doit m'en apporter d'autres aujourd'hui.

Songeur, Lien enferma le rhinocéros dans la moitié de sa cage, nettoya l'autre à coups de balai, remplaça la litière. Ensuite il batailla pour faire passer l'animal dans la partie propre pour recommencer la même chose. Floa aux mains de pirates du rail. Quelle chose extraordinaire ! Il avait failli l'épouser sans l'aimer. C'était avant son aventure avec le lieutenant Skoll, lorsqu'ils avaient retrouvé le livre de Oun Fougé, le généticien créateur des Hommes Roux qui avait écrit un ouvrage sur ses expériences : *La Voie Oblique*.

A la fin du travail, ils se retrouvèrent dans le compartiment étroit qui leur était attribué, deux couchettes superposées, une table, dans

des wagons vétustes. Le zoo ne restait jamais plus d'un mois dans une grande ville. Si son point d'attache était la capitale G.S.S., il allait exhiber ses animaux jusque sur le front. La dernière fois, trois wagons-cages avaient sauté sur une mine et Harl Mern avait perdu une sorte de buffle de l'ancienne Chine et toute une volière de perruches. Ces oiseaux fascinaient d'ailleurs Lien. Depuis le retour des glaces, il n'y avait plus que des corbeaux charognards qui vivaient à l'état sauvage. Eux seuls s'étaient adaptés aux nouvelles conditions de vie. Comme les rats. Les deux seules races qui se soient maintenues assez aisément.

— Je vais en ville, annonça Skoll.

Leur wagon se trouvait près des voies principales se dirigeant vers le sud de la concession. Des centaines de convois se succédaient nuit et jour, parfois des unités de la flotte, lourdes masses qui faisaient tout vibrer.

— Ce train de luxe n'était donc pas sous surveillance ? Cette histoire de pirates me paraît incroyable. Pourquoi la Sécurité ne se serait-elle pas débarrassée des gros actionnaires ? On dit qu'elle et les Néo-Catholiques auraient conclu une alliance secrète pour s'emparer du pouvoir.

— Il y a des témoins de cette attaque.

— Une locomotive fantastique... Les gens ont besoin d'un certain merveilleux, je crois.

— Tu vas à l'imprimerie ?

— Oui, tout à l'heure.

L'imprimerie clandestine se trouvait cachée dans les wagons réservés aux stocks de viande pour les fauves. La température y était maintenue assez basse et ils travaillaient dans les pires conditions, dans un réduit difficilement aménagé et où l'on ne pouvait tenir qu'à deux. Mais la machine d'impression était d'excellente qualité et ils arrivaient à produire près d'une centaine d'ouvrages par semaine, en prenant sur leur temps de repos. C'était une vieille femme à la retraite qui brochait et reliait les livres. Ils avaient lancé, grâce à un réseau de dissidents très bien organisés, une grande souscription à travers le pays. Pour se procurer le papier ils devaient le payer le double. Mais déjà ils avaient livré plusieurs centaines d'ouvrages et espéraient continuer encore longtemps.

La Voie Oblique rencontrait, même chez les gens les plus hostiles à la Compagnie, une très grande réserve et beaucoup même critiquaient cette initiative et le contenu du livre. Habitué depuis cent ans à considérer les Hommes Roux comme des animaux, à les traiter comme tels, les gens n'admettaient pas qu'ils puissent être des hommes.

« Mais regardez, leur disait Lien, ou Skoll, ils supportent des températures que nous ne pouvons même pas aborder. Nous devons nous équiper de combinaisons spéciales, très onéreuses, pour sortir en

dehors des installations que nous fournit la Compagnie. Si nous voulons vivre en dehors d'elle, nous ne le pouvons pas, les Hommes Roux si. Donc ils sont plus libres que nous. Leur vie vous paraît primitive et très difficile alors qu'ils passent une existence sans souci, uniquement préoccupés de se nourrir. »

On leur rétorquait que beaucoup d'Hommes Roux nettoyaient la glace des dômes pour recevoir la nourriture. Qu'ils se transformaient eux-mêmes en esclaves.

Que le généticien Oun Fougé avait commis des erreurs. Certes il avait créé une race résistante au froid mais déficiente au point de vue mental et plus proche des animaux que des humains.

Alors Skoll se mettait dans une colère froide qui impressionnait les contradicteurs :

« Il suffit de reprendre les expériences de Oun Fougé et nous améliorerons la nouvelle génération d'Hommes Roux.

— Qui servira de cobayes ? »

C'était le grand problème. Désormais il était l'homme le plus recherché par la police de la Compagnie qui ne pardonnait jamais une trahison. Il avait dû se teindre en brun, laisser pousser sa barbe et changer son apparence générale. Mais il risquait à tout moment d'être reconnu et de disparaître après avoir été cruellement torturé.

Lien avait connu lui aussi les tortures de la Sécurité et en portait encore des cicatrices. Il avait été un bon glaciologue, avait été le témoin d'un génocide de la part de la Compagnie et depuis luttait contre elle sans se lasser.

Il travailla plusieurs heures dans l'imprimerie clandestine jusqu'à ce que l'encombrement des feuilles imprimées l'empêche de continuer. Il rentra se coucher après avoir pris une douche car la viande des animaux empuantissait tout.

L'ex-lieutenant rentra assez tard. Mais il avait des nouvelles précises sur les fameux pirates du rail. Parmi les petits actionnaires, il y avait un dessinateur qui avait pu restituer l'image de la fameuse locomotive. Il en avait fait une photographie que Skoll exhiba. Pour mieux faire ressortir la monstruosité de la machine, l'artiste avait esquissé des silhouettes d'hommes et l'effet était absolument fantastique.

Devant le silence impressionné de Lien, Skoll eut un demi-sourire dans sa barbe :

— Alors tu y crois, maintenant ?

— Je me demande d'où sortent ces pirates. Ils ont vraiment tout pillé ?

— Tout. N'aie aucun espoir. Ce ne sont pas des dissidents. Ils ne songent qu'au profit. Ils sont certainement irrécupérables pour nous. Mais d'un autre côté, voilà la Compagnie attaquée sur deux fronts. Ce

n'est pas si mal.

— Floa Sadon est vraiment leur otage ?

— Mon dessinateur me l'a confirmé. Le seul qui parmi les prisonniers ne soit pas multimillionnaire est un instituteur nommé Lucas Béryl. J'ai vérifié, il est sur notre liste.

Leur liste comportait le nom des gens susceptibles d'être intéressés par *La Voie Oblique*. Pas forcément des sympathisants, mais des intellectuels capables de réfléchir sur le sujet et d'en parler avec d'autres personnes. Tout le personnel des écoles et des instituts avait été contacté.

Le lendemain, le directeur du zoo leur annonça une nouvelle assez surprenante en apparence.

— Nous quittons G.S.S., leur dit Harl Mern. Le gouverneur de la 17^e Province nous réclame à River Station.

— Je n'aime pas beaucoup cette coïncidence, dit Skoll.

— Était-ce prévu ? demanda Lien.

— Nous avons promis une visite à cette ville depuis longtemps. Maintenant le gouverneur a demandé une priorité. Il faut commencer les préparatifs de départ.

Dès la fin de la journée, un premier convoi fut prêt et put prendre la direction de cette Province. Les arrêts promettant d'être innombrables, le voyage demanderait au moins deux jours. Les convois militaires avaient la priorité sur la plupart des lignes et certains « vaisseaux » du rail roulaient sur une cinquantaine de voies, avec une longueur d'un kilomètre et des superstructures fantastiques. Tout était mis en œuvre pour impressionner les combattants ennemis mais aussi pour donner le moral aux troupes. La vue de tels mastodontes, souvent peu maniables et exposés au feu, galvanisait les courages, pensait l'état-major.

Lien et Skoll faisaient partie du deuxième convoi, celui des fauves et des animaux les plus rares.

— Je me demande si nous ne devrions pas quitter le zoo, dit l'ex-lieutenant. Ce gouverneur me paraît trop malin. Pourquoi nous attire-t-il à River Station ?

— Si nous étions repérés, nous serions déjà arrêtés. Ne penses-tu pas qu'il s'est souvenu que Harl Mern et moi nous connaissons depuis longtemps ? Il désire peut-être l'interroger sur moi en dehors de toute convocation officielle.

— Mais dans quel but ? Cela ne me plaît guère.

— Je l'ignore autant que toi.

Ils durent s'installer dans une autre cabine à peine plus confortable que la précédente et dès le départ ne manquèrent pas d'ouvrage. Il fallait circuler en combinaison isotherme en dehors des voitures-cages pour voir l'état des animaux à travers les vitres

isolantes. La moindre chute du thermomètre dans la tanière des lions et c'était leur mort rapide. Il y avait aussi le rhinocéros qui devait durer encore quelque temps comme un dernier vestige antédiluvien.

Comme prévu, les arrêts se multipliaient et parfois l'électricité voyait diminuer son voltage de façon inquiétante. Les grosses unités de l'armée dévoraient des millions de kilowatts, ainsi que les trains de renforts et de munitions. La guerre n'en finissait pas et on disait que les deux Compagnies ennemies avaient signé un accord secret pour qu'elle se prolonge. Une façon de détourner sur le conflit la justification des difficultés économiques, sociales et politiques qui ne cessaient de grandir. Les Compagnies avaient réorganisé le monde selon des critères commerciaux qui se voyaient désormais mis en accusation. Une seule technique, celle du rail, avait été choisie pour subvenir à tous les besoins, surtout en énergie puisque la chaleur était vitale dans cette période glaciaire. Tous ceux qui voulaient vivre en marge devaient le faire avec des techniques appropriées et parfois y parvenaient non sans mal. On parlait de communautés qui utilisaient le fumier de renne, d'autres la géothermie. Il y en avait même qui exploitaient d'anciennes mines non répertoriées par la Compagnie, des forêts englouties sous un kilomètre de glaces. Mais la majorité des gens préféraient s'en remettre à la Compagnie. Celle-ci, comme toutes celles qui se partageaient le monde, cinq ou six, le chiffre était tenu secret, fournissait le courant électrique à partir de différentes sources, nucléaires, centrales thermiques et géothermiques.

Toute installation fixe était prohibée. Même les fermes sous dôme devaient être prêtes à quitter leur coin dans les quarante-huit heures. Un slogan indiquait : « La mobilité, c'est la vie, l'immobilisme, la mort ». Il n'était pas tout à fait officiel mais certains notables et grands pontes aimaient l'utiliser.

Au bout de deux jours, les deux hommes comprirent qu'ils n'atteindraient pas River Station avant encore vingt-quatre heures.

— Il paraît qu'ils ont saboté un nœud très important à cinquante kilomètres, ce qui explique cet engorgement, dit Skoll qui ne cessait d'aller aux nouvelles lorsque leur convoi était sur une voie de garage ou immobilisé en plein no man's land. Ce serait un commando ennemi, mais je pense plutôt à un groupe de terroristes bien de chez nous.

La nourriture des bêtes devait être sérieusement rationnée et parfois ils devaient allumer les chaudières à bois qui fournissaient de l'air chaud en circulation sous le plancher des cages. C'était rudimentaire mais efficace. Le rhinocéros supportait mal ce voyage. Il en avait accompli des centaines, le pauvre animal, et une nuit Lien se leva une demi-douzaine de fois pour aller le visiter. Il lui faisait absorber des médicaments et un peu d'alcool en le mélangeant à sa

nourriture, mais l'animal n'était guère affamé et il aurait fallu le soutenir avec des piqûres. Mais le seul fusil à seringue hypodermique était resté avec le directeur.

— On va le perdre si ça continue, on va le perdre.

Puis, dans la nuit, l'embouteillage se dispersa et vers deux heures de l'après-midi ils franchissaient le sas de River Station étaient dirigés vers de vieilles voies rouillées tout au bout de la ville.

— Il y a des tramways et des draisines privées, expliqua Lien à son compagnon.

Chose étonnante, le directeur était déjà sur place. Il avait emprunté un autre réseau, avait fait effectuer à son équipage un trajet plus long mais plus dégagé et était arrivé avec douze heures d'avance. Sans attendre, il piqua le rhinocéros qui paraissait très mal en point.

— Nous allons le mettre à l'écart. Il ne faudrait pas que le public vienne l'importuner.

Plus tard, au début de la nuit, Lien alla rôder du côté du palais du gouverneur. Un instant, il fut tenté d'y pénétrer et de demander audience au gouverneur. Le père de Floa l'avait toujours traité amicalement et il avait l'impression qu'il ne l'aurait pas livré à la Sécurité avec laquelle il n'était pas toujours en plein accord.

Skoll avait rencontré des dissidents et les commandes du livre continuaient à progresser, mais l'esprit des gens restait le plus souvent fermé aux thèses d'Oun Fouge.

— Pour eux, le progrès, c'est le rail, toujours le rail, la technique. Certains, même, pensent que la Compagnie a raison de combattre contre la Sibérienne, que le militarisme forge les âmes et les corps, que nous ne pouvons adopter une attitude pacifique. Même les plus libéraux tiennent un tel langage. C'est désespérant. Parfois j'ai envie de leur dire qui je suis, d'où je viens.

— Je me demande comment nous pourrions reprendre les expériences de Oun Fouge, dit soudain Lien. Comment trouverions-nous des généticiens favorables d'abord ? Et quels cobayes choisir ?

— Tu ne vas pas émettre des réserves toi aussi ?

— Non, mais je sais qu'il faut reprendre tout au départ. Les Hommes Roux sont une réussite physique mais un échec sur le plan mental. L'idée des cobayes me laisse très réservé.

— Si déjà l'on pouvait modifier le Q.I. des Hommes Roux, les faire sortir du paléolithique...

Lien resta silencieux. Il n'était pas tout à fait d'accord : il trouvait que la vie des Hommes Roux ne paraissait pas les accabler autant que celle que menaient les hommes soumis à l'autorité de la Compagnie.

Le lendemain matin, le rhinocéros allait beaucoup mieux et recommençait à manger. Le directeur annonça qu'il devait passer aux palais pour des questions administratives et ils n'y firent pas tellement

attention.

Harl Mern revint un peu avant midi, très bouleversé, leur fit un signe discret mais les évita soigneusement. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il réussit à trouver Lien dans la cage des oiseaux.

— J'ai été reçu par le gouverneur.

Lien tressaillit et continua à remplir les petites mangeoires. Les oiseaux colorés l'encharnaient car le nouveau monde ne possédait plus de belles couleurs aussi vives.

— Il te cherche. Il sait que je te connais. Il veut te rencontrer. Il m'a promis que ce ne serait pas un piège. Mais il affirme qu'il a besoin de toi au sujet de sa fille.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que je ne t'avais plus rencontré depuis la dernière fois, ici même, à ce bal offert par une générale, je crois. Mais j'ai l'impression qu'il ne m'a pas cru.

— C'est étrange, dit Lien.

Lorsque Skoll fut mis au courant, il se montra très sec :

— Pas de relations avec l'ennemi. Sadon est un profiteuse de la Compagnie, tu dois l'ignorer. Que sa fille se démerde avec ces pirates. Il n'a qu'à payer une rançon s'il veut la récupérer.

chapitre IV

Dans les quelques jours qui suivirent l'installation du zoo à River Station, les pirates inconnus attaquèrent un convoi de combustible. Avec une audace incroyable, l'énorme locomotive surgit non loin du champ de bataille, paralysa un train de cinquante wagons-citernes et disparut avec son butin. Le tout en moins de deux heures de temps et dans une gare de triage gardée par une centaine d'hommes de la Sécurité.

La Compagnie dut laisser les journaux et la radio s'étendre à leur guise sur l'événement. Le Vapeur-Pirate, la Locomotive du Diable, le Mastodonte d'Acier, comme l'appelèrent les journalistes, suscita dans l'opinion publique une sorte de curiosité morbide. On ne parla plus que de cela.

Après avoir laissé les médias délirer, la Compagnie fit publier un communiqué dans lequel elle affirmait que les pirates n'étaient autres que des ennemis infiltrés, des francs-tireurs organisés en commandos et que désormais tout renseignement permettant de les arrêter serait récompensé par une forte prime et une décoration honorifique.

— Nous assistons à la naissance d'une sorte de patriotisme préfabriqué par la Compagnie, déclara l'ex-lieutenant Skoll. Plus tard il y aura un nationalisme de la Compagnie, puis un chauvinisme.

Le gouverneur Sadon convoqua une nouvelle fois Harl Mern, le directeur du zoo. Le petit homme revint assez excité de cette nouvelle rencontre.

— Sadon m'a laissé entendre que si Lien Rag allait le trouver, il lui donnerait des précisions uniques sur Oun Fougé.

— C'est un piège, répliqua Skoll sans réfléchir davantage.

— Ça mérite réflexion, dit Lien. Le gouverneur possède dans son palais une bibliothèque exceptionnelle. Je n'ai pas eu le temps d'en faire un inventaire précis, mais je suppose qu'il a pu retrouver des documents uniques sur Oun Fougé.

— Garderais-tu un faible pour sa fille ? se moqua l'ex-lieutenant.

— Il ne s'agit pas de cela.

En fait, Lien n'avait jamais été amoureux de Floa Sadon. Il avait été fasciné par l'érotisme qu'elle dégageait, mais une seule femme conservait une place privilégiée dans son esprit. Yeuse, la danseuse du cabaret Miki. Il ne l'avait jamais revue depuis qu'il était devenu un dissident contraint à la clandestinité. Il ne voulait ni la compromettre ni risquer d'être pris en essayant de la rencontrer. Elle devait être sous

surveillance étroite. La Sécurité avait dû placer un ou plusieurs de ses hommes dans le personnel du cabaret itinérant. Parfois il apprenait que la troupe se produisait à Grand Star Station ou dans une ville voisine. Comme il le lui avait promis, il lui avait fait parvenir un exemplaire de *La Voie Oblique* d'Oun Fougé et aurait aimé savoir ce qu'elle en pensait.

Toute la nuit il réfléchit à la proposition du gouverneur et le lendemain il informa Skoll de son intention d'accepter la rencontre. Son ami se montra d'une très grande froideur mais ne tenta pas de le dissuader.

— J'espère que tu prendras toutes les précautions voulues.

— Oui. Je vais me rendre à Cross Station. C'est un centre d'élevage et un marché-gare pour la viande sur pied. Principalement des rennes. Je ferai demander à Sadon de me rejoindre là-bas. Seul et incognito. Nous verrons bien.

— Et si tu tombes entre les mains de la Sécurité ?

— Je possède de quoi mettre fin à mes jours.

Harl Mern lui signa un ordre de mission le chargeant d'acheter de la viande impropre à la consommation humaine, destinée aux animaux du zoo.

Il emprunta un train de voyageurs et se retrouva dans un wagon vétuste, très mal isolé du froid. Les voyageurs s'emmitouflaient dans des vêtements, des fourrures bon marché, mais la température restait basse. De plus, le convoi était soumis au régime commun des arrêts prolongés, des détours compliqués pour laisser la priorité aux convois militaires, aux loco-cars des hautes personnalités. Lien se souvenait que, dans le temps, Floa Sadon possédait un loco-car de luxe, doté d'une boîte noire qui lui donnait tous les droits.

Dans le train, on vendait une sorte de thé bouillant, en fait une eau chaude à peine parfumée, de la mauvaise vodka que les gens absorbaient en quantité incroyable. Dans les petites gares du parcours, celles qui ne possédaient pas de dômes prestigieux mais des verrières souvent en mauvais état, on pouvait se procurer un peu de nourriture. Depuis longtemps Lien n'avait pas eu l'occasion de rencontrer les gens du peuple et redécouvrait leur vie misérable. La majorité des sujets de la Compagnie logeaient dans des wagons réduits, très mal chauffés et très mal éclairés. Ils ne pouvaient se procurer qu'une nourriture sans goût et sans variété. De la viande congelée, du pain et du germe de blé pour lutter contre le scorbut. La majorité de ces villages ou petites villes disséminés sur le parcours n'étaient habités que par des mineurs. Par un travail continu et exténuant ils arrachaient à l'ancienne surface les ressources que la nouvelle ère glaciaire avait recouvertes d'une couche épaisse. Les puits de mine traversaient cette couche qui pouvait varier de quelque cinquante mètres à plusieurs kilomètres

selon les endroits. Par exemple, dans une bourgade qui portait le nom d'Auto-Station, on avait retrouvé un véritable filon. Toute une masse de ces anciens véhicules, automobiles, qui circulaient autrefois en toute liberté sans la contrainte des rails avec un moteur à explosion. Les gens, à cette époque, pouvaient aller où ils voulaient. Il suffisait qu'ils empruntent un réseau de voies appelées routes. Il avait vu des films montrant que la circulation était très importante et qu'il existait déjà des embouteillages insensés. Auto-Station n'avait pas été créée au hasard. La bourgade se trouvait à hauteur d'une ancienne ville d'Allemagne, Hambourg. De cette ville, lors de la Grande Panique, les gens avaient voulu fuir vers le sud en bateau, ces vaisseaux naviguant sur les eaux, en train ou en avion, ces autres véhicules se déplaçant dans les airs. Des milliers, on disait même des millions d'automobiles avaient été abandonnées dans Hambourg en quelques jours. Un entassement monstrueux dans les rues, les places et même dans la banlieue. Au début, la municipalité, toujours d'après ce qu'on en disait, faisait enlever les autos par d'énormes engins, puis d'autres engins s'étaient contentés de les repousser en tas gigantesques, en collines de ferrailles. Le port en avait même été rapidement rempli et bientôt les bateaux n'étaient plus revenus, les trains non plus ainsi que les avions. Les gens avaient fui à pied puisque les autoroutes et jusqu'au moindre chemin de campagne étaient engorgés par les voitures.

Les automobiles étaient découpées sur place, les différents métaux séparés avant d'être remontés à la surface par des puits de huit cents mètres de profondeur. Ces mêmes puits, grâce à un système de ventilation, permettaient de chauffer la petite cité minière. L'air allait se réchauffer dans le fond avant d'être filtré puis diffusé sous la verrière. Les mineurs étaient assez bien payés mais leur travail était épuisant.

Lien put voir des trains entiers qui étaient remplis de ferrailles diverses. Il s'était toujours passionné pour le passé. Du temps où il était glaciologue, il avait souvent atteint l'ancienne surface du globe, découvert lui aussi ces engins extraordinaires que les hommes de ce temps-là affectionnaient jusqu'à la passion. L'industrie n'étant pas toute entre les mains d'une seule Compagnie, il avait découvert qu'elles avaient des marques différentes et se souvenait de mots assez extraordinaires, Mercedes, Renault, Fiat, Ford, Toyota... Mais vers la fin de cette civilisation de gaspillage intense, les formes de ces véhicules devenaient presque identiques.

Des tapis roulants déversaient directement dans les wagons des morceaux de carrosserie, des ailes, des capots, des roues. Il y avait des piles impressionnantes de pneus que l'on refondait pour en faire du caoutchouc et aussi du carburant. Il y avait le tissu, le cuir, le

plastique que l'on récupérerait, du moins quand plus de deux cent cinquante années de congélation leur conservaient encore leur qualité. Mais on avait trouvé un procédé spécial pour les rénover dans cinquante pour cent des cas.

On ne remontait pas que des morceaux d'automobiles mais également du bois, du pétrole et du charbon. La ville de Hambourg possédait des réserves énormes de combustible à cette époque-là. Elle était un très grand port. On dépeçait aussi les vieux cargos qu'on y avait retrouvés.

Le kiosque à journaux vendait de stupéfiantes cartes postales. Les galeries d'exploitation suivaient le tracé des anciennes rues et avenues. Certaines maisons paraissaient intactes malgré le tassement subi sous la pression des glaces. En certains endroits la glaciation plus lente, plus régulière, avait conservé des quartiers entiers de la ville, et l'une des cartes postales intriguait fort Lien avec ses objets curieux inclus dans la glace. « L'ancien quartier de la prostitution », précisait la légende. Lien rougit en découvrant des verges postiches et des mannequins féminins très réalistes.

L'omnibus reprit sa route vers Cross Station mais il apparaissait d'ores et déjà comme certain qu'il ne l'atteindrait pas avant le lendemain matin.

Vers dix heures du soir il fut immobilisé sur une voie de garage d'une petite ville nommée Gaz Station. La locomotive fut détachée pour être dirigée ailleurs. C'était assez fréquent depuis que la guerre devenait chaque jour plus destructrice.

— La dernière fois, nous avons attendu deux jours qu'on veuille bien en atteler une autre, dit une dame assise en face de Lien ; elle aurait dû normalement descendre à la prochaine halte, à moins de cinquante kilomètres.

— Dire que je suis à moins d'une heure de chez moi.

— Prenez une draisine, conseilla un soldat en permission.

— C'est trop cher pour ma bourse.

— Si nous étions plusieurs, ajouta le soldat en regardant les autres passagers, nous diviserions la somme.

Mais il n'eut aucun succès. Lien descendit sur les quais et se dirigea vers l'unique restaurant, une gargote installée dans un wagon délabré. On lui servit de la viande et une bouillie de blé avec de la bière trop âcre pour être bue sans y ajouter de l'eau. Il apprit que toutes les locos de Gaz Station avaient été réquisitionnées.

— Vous risquez d'attendre deux jours et même plus, lui dit le serveur. Je peux vous vendre un bon sac de couchage de l'armée, dix dollars.

Il refusa. Il n'avait pas beaucoup d'argent sur lui et si ce voyage s'éternisait il en aurait besoin. Le gouverneur Sadon risquait de

s'impatienter si jamais il prenait encore du retard. Mais avec son loco spécial il ne mettrait que quelques heures pour rejoindre Cross Station.

Gaz Station n'avait pas une très grande activité. On avait retrouvé de grosses réserves de gaz stockées par les anciens et on s'était contenté de brancher des pipelines dessus. Quelques dizaines de personnes suffisaient à l'entretien. A cause du danger, toute autre prospection sous-glaciaire était interdite et les gens vivaient assez misérablement de commerce et de la culture de céréales dans une ferme sous dôme installée tout à côté. Malgré le gaz, l'endroit n'était même pas bien chauffé et une fois revenu dans son wagon, Lien regretta de ne pas avoir acheté ce sac de couchage. Il retourna au restaurant mais celui-ci était fermé.

Tôt le matin, une petite locomotive vint prendre les wagons de l'omnibus mais, après quelques efforts désespérants, ne put tirer la totalité du convoi. Il fallut déménager, s'entasser dans les quelques voitures attelées et enfin l'omnibus reprit la route de Cross Station.

Vers midi ils pénétraient dans le marché-gare à l'heure où les transactions étaient terminées. Des trains entiers de rennes attendaient eux aussi dans la station. Malgré l'isolation des wagons, on entendait les bêtes meugler désespérément et, pour se comprendre, il fallait presque crier.

Dans une des brasseries, il fit un repas plus agréable que la veille. La viande était abondante, tendre, de bon goût. Les maquignons emplissaient tous les établissements. Il était surtout question de ces locomotrices qui se faisaient rares.

Lien se précipita vers les hôtels pour avoir une chambre, mais la plupart étaient pleins. Il dut accepter de partager une cabine avec un revendeur de rennes.

Il alla ensuite téléphoner au gouverneur Sadon. Harl Mern s'était chargé des modalités de la rencontre et il n'eut qu'à indiquer en quelques mots rapides qu'il était arrivé au rendez-vous convenu. Même si la Sécurité était à l'écoute, le minimum de risques avait été pris. A Sadon de s'arranger pour voyager sans se faire remarquer et Lien réalisa qu'avec le loco-car prioritaire il se ferait repérer tout de suite.

Le soir, il se mit en quête de viande d'équarrissage mais apprit que désormais les services de l'armée la réquisitionnaient pour en faire de la nourriture pour les troupes. Il n'y avait pas un kilo de cette viande disponible.

Il était déjà dans sa couchette lorsque le maquignon qui partageait sa cabine entra, à demi saoul, une bouteille de bonne vodka sous le bras.

— Hé, l'ami, on va fêter ça.

Lien, de méchante humeur, aurait préféré essayer de s'endormir, mais l'autre le secoua sans se laisser rebuter.

— Faut boire un coup, mon vieux, si vous voulez être d'aplomb...

Il lui passa la bouteille et Lien but une gorgée.

Il faillit même s'étrangler. Le maquignon lui prit la bouteille des mains pour en descendre – sans reprendre son souffle – une bonne dose, presque le quart. Il se laissa ensuite tomber sur sa propre couchette, examina Lien avec des yeux glauques.

— T'es pas du métier, toi.

— Non, mais je cherche de la viande d'équarrissage pour un zoo.

— Y a plus de viande d'équarrissage, on vend tout et on se remplit les poches.

Il sortit une poignée de dollars de chacune de ses poches et se mit à rire stupidement. Puis il regarda à nouveau Lien et bredouilla :

— Y a la viande congelée... Celle qu'on remonte du fond... Pas chère du tout. Il y en a qui en mangent.

— Certains ont été empoisonnés. C'est une viande qui a été deux cent cinquante ans dans les glaces.

— Bah, vous pouvez toujours essayer.

Il finit par s'endormir. C'était vrai qu'on vendait au marché noir de la viande trouvée dans le fond, sous la glace. Soit qu'il s'agisse d'entrepôts frigorifiques de l'époque, soit que des troupeaux entiers se soient trouvés pris dans leur centre d'élevage. Il y avait eu plusieurs cas d'intoxication dans un petit village du sud, sur le réseau du Méridien, et on avait découvert que les habitants n'avaient eu que cinquante mètres de glace à forer pour retrouver une ancienne ville. Le malheur avait voulu qu'ils débouchent juste sur les anciens abattoirs.

Le lendemain il se réveilla le premier. Le beuglement des rennes avait fini par l'atteindre dans son sommeil. Lorsqu'il sortit, c'était encore pire et les maquignons devaient entrouvrir les wagons pour leur donner de l'air ce qui, en règle générale, était interdit par la Compagnie.

Installé dans un des bars de la ville, Lien commença d'attendre patiemment.

chapitre V

Un peu avant midi un gros homme s'installa à l'autre bout de la salle et commanda une bière chaude. Il l'avalait avec des petits pains sucrés.

Au bout d'un quart d'heure, Lien finit par reconnaître le gouverneur Sadon mais le déguisement du père de Floa était parfait. Il portait le vêtement en cuir des maquignons, avait rasé sa moustache grise et avait dû se rougir le visage avec une crème pour avoir cet air bon vivant des revendeurs de bestiaux, toujours prêts à boire un coup.

Lorsqu'il comprit que Lien l'avait reconnu, le gouverneur sortit et le glaciologue le suivit à distance. Sadon s'éloignait vers les bas quartiers, n'hésitait pas à descendre des quais pour traverser des réseaux de rails. C'était interdit car les draisines et les machines haut-le-pied ne ralentissaient pas pour autant. Ils se faisaient injurier par les pilotes, mais bientôt Sadon pénétra dans un groupe de voitures qui formaient une bâtisse assez lourde d'apparence. Lien s'en approcha, escalada le perron de quatre marches. Il tomba nez à nez avec une espèce de matrone qui se déplaçait en fauteuil roulant. Bien qu'elle soit en dessous de lui, elle le toisait avec un air peu commode.

— Que voulez-vous, jeune homme ? Ici c'est une maison bien et on n'accepte pas les vagabonds.

Sa tenue médiocre ne plaidait pas en sa faveur.

— Je viens avec un ami, dit-il. Il vient d'entrer et...

— Chambre 17, par la gauche.

Il inclina la tête, suivit un couloir étroit à l'air étouffant, cogna à la portière 17.

— Entrez, dit une voix de femme.

Il ouvrit et faillit refermer à cause de cette fille nue qui était à quatre pattes sur une couchette très large.

— C'est bien ici, dit la voix de Sadon. Vous n'avez rien à craindre.

Sadon était allongé sous la fille qui lui faisait l'amour en s'empalant sur lui.

— Juste une minute, dit le gouverneur, très à l'aise.

Lien se tourna vers la vitre mais comme elle était garnie de verre dépoli qui faisait miroir, il assista malgré lui au plaisir du gouverneur qui haletait de plus en plus fort, puis poussa un drôle de cri. Il y eut des murmures, la porte s'ouvrit, se referma et, lorsqu'il se retourna, le gouverneur avait le bas du corps masqué par le drap.

— Ne m'en veuillez pas. Je connais cette maison depuis

longtemps. Je protège la patronne. Sans moi elle ne serait plus rien. Mais j'ai quand même profité de l'affaire pour consommer. Cette fille est très experte.

Lien s'assit sur l'autre banquette, attendit.

— Je vous remercie d'être venu, dit Sadon... J'ai besoin de vous car je ne peux me fier à personne. Ils cherchent à m'avoir et sans Floa je suis perdu.

— Si vous repreniez tout depuis le début ?

— Oui, d'accord. Vous savez que Floa a été enlevée par ces bandes de brigands ? Elle et d'autres gros actionnaires. Plus un instituteur de Soap Station. Lucas Béryl. Il a été libéré avec les exigences des pirates. Leur chef se nomme Kurts et ne s'en cache pas. Nous ignorons d'où ils viennent et l'endroit où ils se cachent, mais ils disposent d'un vapour monstrueux capable de détruire un de nos cuirassés. Vous voyez que ce ne sont pas des petits voyous sans envergure.

— Payez la rançon et ils rendront votre fille.

— Je ne crois pas que ce soit si simple. Béryl est chargé de faire l'intermédiaire mais il est fonctionnaire de la Compagnie.

— Vous aussi.

— Justement. Je ne me fais guère d'illusions. C'est grâce aux actions que possédait ma femme, puis que ma fille a reçues en héritage que j'ai droit à ce poste. Par moi-même je ne serais rien d'autre qu'un contrôleur de la Sécurité. Vous n'ignorez pas qu'il y a un complot pour porter à la tête de la Compagnie des hommes de la Sécurité et des Néo-Catholiques. Ils ont fait un pacte, pacte du diable, mais laissons cela. Si ma fille disparaît et qu'on ne retrouve pas ses actions, je suis perdu.

— Votre fille aussi.

— Oui. Mais en prenant cette *Flèche d'Argent* qui emportait tous les actionnaires importants, puis de plus petits qui représentaient quand même quarante pour cent des porteurs, Floa ne savait pas qu'elle était condamnée.

— Ce pirate travaille pour les comploteurs ?

— Oh, non. En fait, son intervention a sauvé la vie de tous... La *Flèche d'Argent* était programmée pour être dirigée vers la zone des combats. Elle aurait été détruite par un missile, missile attribué à l'ennemi, bien sûr. Le tour aurait été joué. Mais cette espèce de pirate a tout gâché. Voilà pourquoi j'ai peur pour Floa. Les comploteurs, surtout la Sécurité, n'accepteront pas qu'elle revienne sur le devant de la scène publique.

— Un instant. Comment avez-vous su que la *Flèche d'Argent* allait être dirigée vers un piège ?

— Ce pirate, Kurts, a fait analyser les schémas de route par ses

techniciens et l'a découvert. Il en a fait part à ses prisonniers et surtout à Lucas Béryl. Ce dernier est venu directement chez moi quand il a été libéré. La Sécurité ne l'a récupéré qu'après mais il a pu me raconter ce qu'il avait appris. D'ailleurs il se doutait de quelque chose. L'accueil à bord de la *Flèche d'Argent* était si fastueux, si surprenant, que lui et sa collègue, une certaine May Claty, ont eu des doutes. On leur a servi par exemple des aliments et des boissons qui sont censés avoir disparu de la surface de la Terre. En fait, des fermes-modèles abritent des vignes produisant du Champagne, d'autres des oies et des canards élevés pour leur foie et ainsi de suite.

— La Sécurité a interrogé ce Béryl ?

— Oui, mais elle ne peut le torturer sans risque. Il est déjà une victime célèbre. Tous les parents des gros porteurs d'actions ont voulu le rencontrer. Ce sont des pontes de la Compagnie. Béryl est couvé, chouchouté. Mais les comploteurs préparent leur revanche. Je pense qu'ils vont essayer de localiser la planque du pirate et l'attaquer pour que les otages soient liquidés de toute façon, soit par Kurts, soit par eux.

— Mais que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous doubliez Béryl lorsqu'il emportera la rançon, que vous le suiviez sans être repéré. Que vous retrouviez Floa et l'avertissiez du danger. Je n'ai que vous. Je vous fais entièrement confiance. Floa vous connaît.

— Que m'offrez-vous en échange ?

— L'immunité, d'abord dans la 17^e Province, puis plus tard sur le domaine de la concession quand nous aurons liquidé ceux qui veulent nous abattre.

Lien fit la grimace.

— Vous aviez promis autre chose : des révélations sur Oun Fougé.

— Quoi, vous persistez à vous passionner pour cet obscur généticien ? C'est absurde. Jamais vous n'intéresserez la majorité des gens à cette affaire. Ce sera une lutte stérile qui vous prendra la vie entière sans le moindre espoir de réussite, même minime, alors que vous pouvez vivre tranquille, riche et heureux.

— Avez-vous, oui ou non, des révélations à me faire sur Oun Fougé ? répliqua très sèchement Lien.

Le gouverneur le regarda avec un sourire conciliant. Il tira sur un cordon en velours.

— Nous allons boire et manger quelque chose... Si vous voulez aussi profiter d'une jolie fille.

— Je vous ai posé une question.

— Tout à l'heure.

Une fille entrouvrit la porte, regarda avec surprise le curieux spectacle qu'offraient ces deux hommes assis face à face, le plus âgé et

le plus gros à moitié dévêtu.

— Apportez-nous à boire et quelque chose à manger ; ce que vous avez de mieux.

Lorsqu'elle fut repartie, Lien insista encore et le gouverneur accepta de fournir quelques précisions rapides.

— Vous avez retrouvé l'ouvrage de Oun Fougé sur ses expériences de génétique ? Vous le faites rééditer à des centaines d'exemplaires et j'en ai eu un entre les mains. *La Voie Oblique* explique bien des choses mais il est incomplet. Ce qui vous manque, ce sont tous les travaux de Oun Fougé, les résultats précis de ses expériences et pas seulement le récit qu'il en fait.

— Vous avez tout cela ?

— J'ai mieux.

La fille revenait avec de l'alcool, des tartines recouvertes d'un pâté et d'autres de confiture. Mais tout cela avait très bon goût. La patronne de ce lupanar devait avoir de bonnes adresses, et surtout les moyens.

— Je sais où se trouve l'ancien laboratoire d'Oun Fougé.

— Vous bluffez ou quoi ?

Le gouverneur mangeait goulûment et ne pouvait répondre la bouche pleine. Il remplit les verres d'une vodka au goût délicieux. Lien n'avait jamais bu la même.

— Pour ses expériences, Oun Fougé a eu besoin de beaucoup de place, d'énergie, de cobayes... Cobayes humains, j'entends.

Lien frissonna.

— Ce Fougé n'était pas un sentimental, d'après ce que j'en sais. Il voulait créer une nouvelle race d'hommes pouvant résister au froid. Il lui fallait travailler sur des êtres vivants. Je crois qu'au début il a utilisé des animaux... D'abord des rats, puis des rennes... Il doit exister quelque part un troupeau de rennes qui résiste à nos basses températures. Je sais que la Compagnie donnerait une fortune pour les retrouver.

— Mais de quoi se nourrissent-ils puisque l'herbe n'existe plus naturellement ?

— C'est pourquoi ils sont remontés vers le Nord, là où la couche de glace est la moins épaisse, là où des sources chaudes dénudent des prairies de lichens. De toute façon ces animaux seraient fort intéressants puisqu'on pourrait les laisser dehors en se contentant de les nourrir.

— Mais ce laboratoire ?

— Il existe quelque part. La Compagnie ne l'a jamais retrouvé.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Lorsque Oun Fougé est tombé malade, il a dû le quitter et revenir dans une ville. F-Station. Mais le laboratoire a dû

fonctionner grâce à ses assistants, je suppose. Il lui fallait deux générations pour savoir si sa découverte était satisfaisante. Au minimum trente ans. Je ne crois pas qu'il a pu rester en vie jusqu'à la fin de ce délai obligatoire.

— Il n'a jamais su s'il avait réussi ? Mais alors, *La Voie Oblique* ?

Sadon avala un verre d'un coup, se remit à manger avec appétit.

— La première partie est exacte, mais dans la seconde il n'émet que des hypothèses et des extrapolations. En fait, je pense que son ouvrage a été terminé par quelqu'un d'autre ou par plusieurs personnes. Il ne parle jamais du crétinisme de ces créatures, les Hommes Roux. Il oublie complètement. Il a dû modifier leur système thyroïdien et c'est très dangereux.

— Peut-être est-ce une sorte d'obligation pour survivre dans le froid, devenir un homme avec un Q.I. de six ans et même moins.

— Si c'est à ce prix, merci !

— Vous oubliez que vous êtes un privilégié de la Compagnie et que les quatre cinquièmes de la population sont dans une sorte d'esclavage.

— Elle ne souffre ni de faim, ni surtout de froid, protesta le gouverneur.

— Elle bouffe de la saloperie et grelotte à longueur de vie dans des maisons mobiles mal calorifugées. Vous le savez bien. Quand vous allez vous prélasser dans votre club qui est à l'image de l'ancienne Tahiti, lorsque vous vous baignez dans une fausse mer à trente degrés, vous ne vous souvenez pas que les gens n'ont pas plus de dix degrés dans leur cellule d'habitation et qu'ils n'ont que des aliments de mauvaise qualité.

— Ils ne voudraient pas devenir des Hommes Roux.

— La Compagnie a su les en dissuader. La Compagnie a besoin d'esclaves pour qu'une minorité profite au maximum des ressources réservées que l'on ne peut distribuer à la masse. Pour produire ces biens, il faut du monde.

— Si nous en revenions à notre marché ? Si vous ramenez Floa saine et sauve, je vous donne les coordonnées de ce laboratoire.

— Je ne suis pas forcé de vous croire. Cette histoire peut être fausse et, si elle est vraie, vous pouvez vous dédire au dernier moment.

— Non, dit Sadon, je tiendrai parole. Mais j'ai pensé que vous feriez de telles objections.

Il attira ses vêtements posés sur le fond de la couchette et fouilla dedans. Il en tira un petit carnet noir qu'il tendit à Lien.

— Lisez ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le journal de bord d'un assistant d'Oun Fouge. Il raconte ses

derniers jours au laboratoire et comment il s'en est enfui lorsqu'il a appris la mort d'Oun Fougé.

— Mais comment l'avez-vous entre vos mains ? C'est un document inestimable.

— La bibliothèque du palais, de mon palais, a toujours été très renommée. Il y a cinquante ans il y avait un certain Rosal qui lui aussi s'est intéressé – malgré le danger d'être poursuivi par la Compagnie – à Oun. Il a fait des recherches très longues, durant toute sa vie. Voici l'origine de ce carnet noir. Vous auriez pu le trouver vous-même dans ma bibliothèque quand vous habitiez chez moi au palais.

chapitre VI

Depuis son enlèvement par les pirates du rail, elle n'avait jamais revu la lumière du jour, ni n'était sortie du monstre de métal toujours sous pression. Lors de la dernière attaque contre le train de carburant elle y avait participé, du moins visuellement, depuis le dôme-passerelle de l'énorme locomotive.

— Je ne sais pas si je te libérerai, lui disait Kurts avec un sourire énigmatique.

Après que tous ses hommes eussent découvert les charmes de Floa, il avait daigné s'intéresser à elle. Depuis il montrait une sorte de sentiment bizarre à son encontre. Il avait l'air de la tolérer à ses côtés mais en fait il ne pouvait plus se passer d'elle.

Floa ne révélait jamais le fond de sa pensée. Elle avait dû subir, plus qu'à son gré, les étreintes des vingt hommes de l'équipage, du dernier des soutiers jusqu'à Rando, le second, qui faisait preuve de sadisme en la frappant au sang avec une badine en acier. Et puis Kurts avait jeté son dévolu sur elle, se la réservait sans que personne songeât à la lui disputer. Ce chef pirate était absolument incontesté et il n'y avait aucun challenger fourbissant ses armes pour lui succéder.

Elle avait le droit de se déplacer à l'intérieur de l'énorme machine mais ne devait pas en sortir. Depuis le dôme, elle pouvait découvrir l'immense caverne de glaces où les pirates s'abritaient entre deux coups de main. Celle-ci regorgeait de wagons remplis de butin, depuis les aliments les plus divers jusqu'aux citernes de carburant en passant par les étoffes, les bijoux, et tout ce qu'elle ignorait. Il y avait aussi des wagons servant d'habitations à des gens qu'elle n'apercevait que de très loin. Il semblait y avoir des femmes, des enfants, une cinquantaine de personnes, une petite tribu. Une centrale fournissait la chaleur dans les habitations mais pas dans la caverne où il fallait se déplacer avec une combinaison spéciale.

Lorsqu'elle sortit de sa prison de cale – où les autres prisonniers attendaient dans l'angoisse que leur sort soit réglé – elle était sale, en haillons. Les hommes qui la violaient avaient achevé de déchirer cette robe légère qu'elle portait lors de l'attaque de la *Flèche d'Argent*. Nue mais très droite, elle était remontée du fin fond de la machine pour être conduite dans l'appartement de Kurts. Un véritable appartement, pas une simple cabine. Elle y avait découvert une salle de bains avec une baignoire en émail, une robinetterie d'or. Une isolation parfaite. C'était le seul endroit où le halètement constant de la machine n'était

pas perceptible, même pas un frémissement sous les pieds.

Dans une penderie, elle avait découvert les robes les plus extraordinaires. Des robes à la mode du jour, mais aussi des robes très anciennes datant certainement d'avant l'ère glaciaire et elle s'était demandé d'où le chef pirate les tenait. Il n'avait jamais voulu lui dire la vérité.

Ce jour-là elle avait négligé ces habits merveilleux pour pénétrer, une fois sortie de la baignoire, nue dans le salon de Kurts, qui l'avait regardée avec une demi-surprise.

— Rien ne vous a plu ?

— La seule raison de ma présence, dit-elle, c'est l'intérêt que vous portez à mon corps. Eh bien, le voilà, faites-en ce que vous voudrez.

— Vous préférez retourner à fond de cale ? demanda-t-il.

— Parce qu'en plus vous voulez que je m'habille ?

— Exactement.

Elle choisit une sorte de pyjama d'intérieur et revint le trouver. Il haussa les épaules. Elle s'assit sur le divan, puis s'y allongea voluptueusement, ferma les yeux et s'endormit. Elle se réveilla huit heures plus tard et seule. Elle voulut rejoindre l'extérieur mais la seule issue qu'elle trouva était gardée et l'homme de faction lui indiqua la petite cafétéria où elle pourrait prendre son déjeuner. Elle ne souleva aucune curiosité parmi les sept ou huit hommes en train de manger.

Plus tard elle visita la Loco, découvrit la salle des machines. Quatre soutiers s'y trouvaient ainsi que des mécaniciens, et ils ne cessaient d'alimenter le foyer, énorme, une gueule fantastique. Un tapis roulant amenait le charbon solide mais le foyer pouvait aussi être alimenté par des brûleurs utilisant n'importe quel combustible liquide.

Enfin elle surgit dans le dôme, sorte de passerelle de commandement. Kurts s'y trouvait et préparait l'expédition contre les wagons-citernes. Il lui expliqua qu'il recevait en même temps que le dispatching central toutes les données que son ordinateur utilisait au mieux pour suivre un réseau secondaire moins fréquenté.

— Mais d'où venez-vous ?

— Du Sud.

— Que venez-vous faire dans cette concession ?

— C'est paraît-il l'une des plus riches du globe. Lorsque nous aurons ramassé un gros butin nous repartirons. Mais nous avons tout le temps d'y songer.

— Vous travaillez pour nos ennemis ?

— Nous travaillons pour nous uniquement.

La Locomotive était un véritable monde clos qui pouvait vivre sur lui-même. Ses réserves en vivres et charbon lui garantissaient une autonomie de plusieurs semaines. Il y avait des cabines spacieuses

pour l'équipage, des soutes énormes. Mais en général les pirates décrochaient les wagons pour les ramener dans leur repaire.

Ce jour-là, Kurts lui révéla ce qu'il avait découvert au sujet du schéma de route. Elle ne voulut pas le croire immédiatement et il la conduisit devant un terminal d'ordinateur. Elle put voir que le programme de la *Flèche d'Argent* aurait dû l'entraîner vers le champ de bataille.

— Lucas Béryl a été lui aussi averti de ce complot. Il le révélera à votre père et aux membres des familles.

— La Sécurité le fera abattre.

— Je ne pense pas.

— Combien lui avez-vous donné ?

— Huit jours. Il doit avoir fait expédier un message radio sur une certaine fréquence.

— C'est lui qui transportera la rançon ?

Kurts eut un rire amusé.

— Il ne pourrait pas la transporter. Il lui faudra une draisine, un loco-car plutôt. C'est ainsi que vous appelez les véhicules indépendants avec une boîte noire ? Il circulera durant plusieurs jours sur tous les réseaux et nous interviendrons au bon moment.

L'attaque de ce train de carburant fut assez impressionnante. Dans la nuit, la Locomotive sortit de son abri, rejoignit le réseau de la Compagnie et, tel un monstre d'épouvante, traversa plusieurs localités en partie abandonnées. Mais plus loin elle profita de l'obscurité pour atteindre la gare de triage où se trouvait le convoi.

Les gardes de la Compagnie virent arriver cette forme étrange qui pulvérisa les portes du sas tout proche. Ils n'eurent que le temps de rabattre leur cagoule protectrice, le froid se ruant dans les lieux d'un seul coup. Mais ils furent très démoralisés par cette opération coup de poing et n'offrirent que peu de résistance. Les pirates descendirent pour manœuvrer les aiguillages et atteler le convoi. Avant que les employés n'aient eu le réflexe de réagir, ils repartaient.

Certains nœuds ferroviaires importants, automatiques et sélectifs, étaient équipés d'une mémoire pouvant enregistrer toutes les caractéristiques, celles d'un long convoi comme celles d'un loco-car. On aurait pu ainsi retrouver la trace des pirates jalonnée par ces aiguillages enregistreurs. Mais Kurts avait trouvé le moyen de les saturer d'informations. Si bien que la Compagnie ne pouvait s'en servir pour remonter la piste. Kurts utilisait des électroniciens très savants. Il les payait à prix d'or, mais ces hommes-là aimaient aussi l'aventure. Dans les concessions qui se partageaient la Terre, ils s'ennuyaient à mourir. Leurs recherches étaient constamment surveillées par les Compagnies qui se méfiaient du progrès. Une seule découverte pouvait libérer les gens de leur autorité. Il aurait été facile

de créer des véhicules n'utilisant pas les rails par exemple, ou autonomes en énergie. Les Compagnies interdisaient l'orientation des laboratoires vers ce genre de mise au point. Le rail restait l'unique impératif et la source de toute vie et de toute prospérité.

— Les Compagnies se méfient même des traîneaux à chiens. Elles contrôlent tous les élevages.

— Les missionnaires néo-catholiques les utilisent pour aller évangéliser les Hommes Roux, dit Floa qui se souvenait de ce détail.

— Oh, certains utilisent même des voiles, ou encore des moteurs miniaturisés. Les Compagnies les font arrêter comme criminels.

— Vous auriez pu utiliser un véhicule n'ayant nul besoin des rails, fit-elle remarquer.

— C'est exact, mais nous laisserions des traces beaucoup plus visibles, en fait. Il n'existe aucun système pour effacer les traînées des patins sur la glace alors qu'il est si facile d'affoler les mémoires électroniques.

Elle ne l'avait rejoint dans son lit que la deuxième nuit, alors qu'il s'était endormi. Elle le caressa avec beaucoup de douceur et d'expérience et eut le plaisir pervers de le faire jouir tout en gardant sa parfaite lucidité, et de regagner sa propre chambre sans exiger de contrepartie. Mais il surgit chez elle au petit matin et la prit farouchement après une lutte assez âpre. D'ailleurs, leurs relations amoureuses restaient à base de joute physique.

Floa se souvenait des regards de cet instituteur qui avait été choisi comme messenger des pirates. Cet homme était tombé amoureux fou d'elle. Il la couvait d'un regard persistant. Quand l'équipage s'était relayé dans sa geôle, elle avait cru qu'il allait devenir fou. Ses compagnons avaient dû l'arracher aux grilles et l'empêcher de crier des injures menaçantes aux pirates.

Kurts était donc certain que cet homme ferait le maximum pour que ses conditions soient remplies. Lucas Béryl devait avoir le désir le plus sincère, le plus pressant de revoir la jeune femme. Et Floa se promettait de se montrer gentille avec lui. Sincère lorsqu'elle faisait une telle promesse, elle l'oublierait tout aussi spontanément lorsqu'elle serait libre.

Désormais, elle passait beaucoup de temps à essayer les toilettes entreposées dans la penderie. Elle se changeait constamment et parfois surprenait les hommes d'équipage par des robes d'un autre âge.

— Certaines viennent d'un musée enfoui sous la glace, lui avoua Kurts. Celle-ci est une robe de marquise ayant connu Louis XV.

Elle ne savait pas qui était Louis XV. Ni Catherine de Russie, dont elle endossa un jour une cape en zibeline.

— Tu portes au moins un million de dollars, lui fit constater Kurts.

— Mais je n'en suis pas indigne, répliqua-t-elle avec orgueil. Si je le voulais, je pourrais me la payer.

— Voilà pourquoi ta rançon est si élevée, dit-il avec cynisme, ce qui la fit pâlir de rage.

— Tu as donc trouvé un tel musée ?

— Bien entendu. Dans le Sud, à l'emplacement d'une ville qui s'appelait Paris. C'était la capitale de la France. Il y avait de nombreux pays à cette époque. Mais la guerre les avait regroupés en blocs farouchement ennemis. Puis, lorsque la lune explosa et que débuta la Grande Panique qui devait durer près de cinquante ans, tout s'effondra. Il n'y eut plus de pays, rien que des groupes isolés.

— Mais comment sont nées les Compagnies ?

— Petit à petit. La technique était redescendue à un tel niveau que les hommes ne pouvaient faire circuler sur la glace que des traîneaux à chiens. Mais dans l'Est il y avait un grand centre de matériel ferroviaire et tout est parti de là. On a commencé à relier certains centres par une seule voie, puis par deux voies.

— Maintenant, dit-elle avec un certain orgueil, il y en a parfois des centaines côte à côte.

— Des hommes ont compris que le pouvoir sur les autres serait obtenu grâce aux rails. Il fallait que les gens deviennent des assujettis non seulement à ce mode de transport mais le rail devait tout fournir, l'électricité donc la chaleur, le ravitaillement, puis les communications et l'asservissement.

— Dès que le rail a surgi, la Grande Panique a cessé et les hommes ont connu la fin de leur grande misère. Ils ont pu vivre à peu près convenablement. Pas comme avant lorsqu'il n'y avait pas de glaces, mais du moins pas trop mal.

— Certains vivent même très très bien, dit-il.

— C'est à moi que tu penses ?

— Toi et tous les autres, ces gros actionnaires qui sont sous nos pieds dans leur geôle obscure. Tu n'as pas l'air de trop te soucier d'eux.

— Je les déteste. Ils sont laids et idiots.

— Tu n'es pas indulgente.

Ils vivaient comme des inconscients, ne voyaient pas que cette Sécurité dont ils ne cessaient de renforcer les pouvoirs, ces Néo-Catholiques qui avaient droit à leurs dons et leurs faveurs, préparaient la prise du pouvoir. Ils se laissaient aller à la mollesse de leur vie luxueuse et aux raffinements les plus absurdes. Par exemple certains ne mangeaient que du filet de langue de renne. Parce qu'il y avait dans la langue de renne une partie plus tendre surnommée filet qui se vendait horriblement cher.

— La Sécurité et les Néo les boufferont, dit-elle.

— Tout comme toi. Et les Néo finiront par instaurer une institution que l'on a connue il y a des siècles, l'Inquisition. Ils brûleront les livres, les femmes qu'ils accuseront de sorcellerie. La Sécurité leur laissera le pouvoir spirituel et le droit de condamner les gens pour impiété.

— Mais que faudrait-il faire ? murmura-t-elle.

Kurts ricana :

— Il faut détruire cette nouvelle civilisation qui, à peine née, est déjà en pleine décadence.

chapitre VII

Les Hommes Roux chargés de nettoyer le dôme de River Station ne dégageaient de la glace que la partie centrale mais négligeaient les parois qui venaient s'ancrer profondément dans la surface glacée de la Terre. Là persistaient de véritables murs de glace qui filtraient le jour déjà parcimonieux d'un soleil perpétuellement caché. Si bien que le zoo n'était pas très bien éclairé et que l'électricité fonctionnait nuit et jour. Au bout de quelques jours, les Hommes Roux creusèrent, dans la glace des parois obliques, des sortes de puits et passèrent une partie de leur journée à se pencher pour regarder les animaux.

Harl Mern découvrit le premier puits un matin et toutes ces têtes hirsutes qui formaient un cercle attentif aux allées et venues des lions dans leur cage. Il appela tous ses employés pour leur montrer l'étrange spectacle puis, dans la journée, les Hommes Roux creusèrent d'autres puits au-dessus du rhinocéros, des singes, des chats. Si bien qu'en fin de soirée il y en avait une quinzaine. Les Hommes Roux, installés sur le dôme, donnaient l'impression de s'être tous regroupés à cet endroit et Skoll, qui alla en ville, se rendit compte que le nettoyage avait cessé et que la glace commençait de s'accumuler sur le dôme. L'atmosphère au-dessus du dôme chauffé se vaporisait et coulait, formait une bouillie qui prenait rapidement. D'abord sur les côtés du demi-globe, mais remontant lentement vers la calotte. Il n'existait aucun contrat véritable entre la Compagnie et les Hommes Roux. Ces derniers nettoyaient la glace avec leurs mains ou des outils rudimentaires, bouts de ferraille, morceaux de bois, et la Compagnie faisait déposer des caisses de vivres à l'extérieur de l'un des sas, toujours le même, celui du sud.

Les jours suivants, l'intérêt des Hommes Roux pour les animaux ne cessa de s'accroître et lorsque Lien revint de Cross Station, après un voyage aussi long et aussi difficile qu'à l'aller, il fut surpris de la lumière glauque qui régnait sur River Station. Il se rendit compte en levant la tête que le dôme était partiellement envahi par les glaces et que les Hommes Roux n'étaient pas à leur poste habituel.

C'est au zoo qu'il apprit la raison de cette interruption de travail. Ils étaient des centaines penchés sur les puits forés dans la glace et chacun avait désormais l'impression d'être examiné comme un microbe dans un microscope. C'était une impression désagréable, voire insupportable pour certains qui finissaient par injurier les Hommes du Froid et par leur montrer leur colère. Mais les Hommes Roux restaient

penchés sur leurs puits.

Le soir, Lien montra le carnet noir trouvé par Rosal, le bibliothécaire, et écrit par un assistant d'Oun Fouge, un certain Kallyst. Le généticien décrivait le laboratoire qui ne cessait de périlcliter depuis le départ du maître, les mœurs et les vices des gens qui finissaient par oublier leur mission pour boire beaucoup, manger et forniquer comme l'écrivait ce Kallyst, qui montrait un certain esprit puritain. Des instruments précieux, des résultats d'analyses et même des cultures uniques étaient détruits, pour rien, par bêtise, pour s'amuser. Mais il y avait aussi des bagarres, des jalousies, des inquiétudes pour le ravitaillement qui n'arrivait pas régulièrement.

— Le gouverneur aurait pu faire rédiger ces pages par un spécialiste, dit Lien, mais je préfère penser qu'elles sont authentiques. Dans les dernières, Kallyst apprend la mort d'Oun Fouge et, l'un des premiers, quitte le laboratoire. En fait, c'était plutôt un grand centre scientifique. Kallyst dit que ses compagnons avaient jeté à la porte les sujets d'étude, des Hommes Roux, enfin des enfants dont l'âge s'échelonnait entre quatre et quinze ans. Ils avaient peur de manquer de nourriture. N'oubliez pas que tout cela se déroulait il y a cent ans et que les conditions de vie étaient encore très difficiles.

— Les Compagnies n'avaient pas encore étendu leur règne de façon aussi méthodique et rigoureuse qu'aujourd'hui. Les grands réseaux de voies commençaient à se développer mais le laboratoire justement, d'après le gouverneur Sadon, n'était pas encore relié à une voie, même secondaire. Il y avait une bonne journée de traîneaux à chiens pour rejoindre un centre habité. C'est tout ce que cet homme a voulu me dire. Maintenant il faut que j'essaie de sauver sa fille. Il a moins peur de ce pirate que de la Sécurité et des Néo-Catholiques.

Harl Mern ne cessait d'examiner le carnet sous toutes les coutures, le feuilletait, regardait le papier en transparence, le flairait, frottait une feuille entre ses doigts.

— En principe il est d'époque. L'encre a pâli. En ce temps-là, on n'avait pas de gros soucis pour toutes ces questions secondaires. On fabriquait du mauvais papier, de l'encre qui se décolorait. On avait tellement d'urgences à satisfaire... Le récit est cohérent, il n'y a pas d'anachronisme... Par exemple la race de chiens utilisée pour tirer les traîneaux. Cette race a été ensuite décimée par un mal mystérieux. Il n'en reste plus que quelques meutes sauvages. Les Compagnies sont à l'origine de cette épizootie. Les traîneaux à traction animale retardaient l'implantation des voies et d'autant la mainmise autoritaire des Compagnies.

— Je me méfie quand même, dit Skoll.

A son tour il prit le carnet et le feuilleta en lisant une ligne de temps en temps. Issu lui-même d'un Homme Roux et d'une Iakoute,

c'étaient en quelque sorte ses origines qui pouvaient apparaître dans ce récit.

— Ce Kallyst ne paraît pas avoir une très grande considération pour les enfants nés après des manipulations génétiques, remarquait-il. Il les traite même avec mépris.

— Les caractères de débilité devaient être assez nombreux, tenta de dire Harl Mern... Oun Fougé avait dû partir un peu au hasard, ne penser qu'à la lutte contre les conditions climatiques, oubliant le reste. En cent ans les Hommes Roux n'ont cessé de s'adapter et de s'accroître. S'ils étaient vraiment des débiles profonds, ils se seraient éteints. Donc ils ont une forme d'intelligence qui n'est pas la nôtre.

Le lendemain matin, Lien se trouvait au travail. Il véhiculait des brouettes de fumier depuis une heure lorsqu'il s'approcha de la cage aux chats. Et parmi les rares visiteurs à cette heure matinale, il reconnut Yeuse, la danseuse du cabaret Miki. Il décida immédiatement de s'éloigner, de se cacher, mais seul son cerveau prit cette décision. Lui continua de s'approcher.

La jeune femme se retourna et réussit à garder son sang-froid.

— Est-ce qu'on peut les caresser ? demanda-t-elle d'un ton condescendant.

— C'est dangereux, madame.

Il s'approcha et chuchota :

— Tu n'aurais pas dû venir.

— Je n'ai pas pu résister.

— Le cabaret n'est pas installé à River Station pourtant.

— J'ai un engagement d'un mois dans une boîte de la ville, *l'Etuve*.

Une boîte un peu spéciale. Spectateurs et artistes évoluaient dans une atmosphère saturée de vapeur. Il fallait obligatoirement se dénuder pour supporter la chaleur et l'humidité. L'ambiance était très particulière avec ces fantômes qui erraient dans ce brouillard artificiel, se frôlaient, échangeaient ou volaient des caresses, recherchaient les endroits les plus chauds pour aller un peu plus loin si c'était possible.

— C'est un bordel.

— Pas tout à fait. Je suis capable de me défendre... Personne ne peut m'obliger à coucher avec n'importe qui.

— Depuis quand ?

— Deux soirs. Je suis déjà venue ici mais en vain.

— J'étais à Cross Station... Comment m'as-tu retrouvé ?

— A River Station je t'ai déjà rencontré mais j'ai préféré m'abstenir. J'ai seulement appris que tu travaillais au zoo. Lorsque j'ai su que celui-ci s'installait pour quelques semaines à River Station, je n'ai eu qu'à signer un contrat qui m'était proposé depuis plusieurs semaines.

- Mais le Miki ?
- Je le rejoindrai dans quelque temps.
- Ils ne pouvaient plus rester ensemble. Il le lui dit.
- Viens à *l'Etuve* ce soir.
- J'essaierai.

Elle quitta la cage des chats et lui retourna à son fumier. Il avait la tête en feu et frissonnait. Jamais il n'avait aimé une femme comme il aimait Yeuse. Sa féminité n'avait pas le trouble pervers de Floa mais entre eux s'établissait comme un courant de compréhension totale. Il était certain que jusqu'à leur mort ils seraient toujours unis par des liens invisibles.

Lorsqu'il revint avec sa brouette vide, elle avait disparu et il soupira de soulagement et de mélancolie. Sadon lui avait promis l'immunité au sein de sa Province. Comme un imbécile il avait choisi autre chose, l'endroit où se trouvait le laboratoire d'Oun Fouge. Il aurait pu vivre heureux avec Yeuse qu'il ne pouvait désormais rencontrer qu'à la sauvette.

- Lien Rag, dit une voix à la fois douce et autoritaire.

Il sursauta, se retourna et ne reconnut pas tout de suite le moine barbu qui lui souriait. Un Néo-Catholique ! Il ne fréquentait guère ces gens-là.

— Vous hésitez ? Je suis frère Pierre... Nous nous sommes rencontrés assez loin d'ici, sur l'ancien site de Bia. Vous aviez des ennuis avec les Hommes Roux... Vous voyageiez dans un loco-car de luxe en compagnie de la fille du gouverneur.

- Que me voulez-vous ? dit Lien sèchement.

— Soyez tranquille. Je ne suis pas un délateur. Je sais que vous vous cachez... Vous avez été trop curieux, mon frère, trop curieux et vous êtes traqué...

— Comment m'avez-vous retrouvé ? dit Lien que ces deux visites effrayaient.

Il se croyait en sécurité, et Yeuse, puis ce moine, le découvraient. Frère Pierre sourit dans sa barbe, montrant des dents très blanches. On aurait plutôt attendu des chicots. Lien pensa qu'elles étaient artificielles.

— Cette jeune femme, Yeuse, vous aime plus que sa propre vie. Je savais qu'elle vous retrouverait et ne pourrait résister au désir de vous rencontrer. Je l'ai fait surveiller discrètement par des amis à moi, des prêtres, des moines, des missionnaires. Nous formons désormais une grande famille. Il y a aussi nos fidèles qui sont nos meilleurs collaborateurs.

- Vos indicateurs, ricana Lien.

— Ne soyez pas aussi agressif. Je ne vous veux pas de mal. Je peux vous aider. Vous n'ignorez pas que j'appartiens à la congrégation

des missionnaires et je suis chargé par la Nouvelle Rome d'évangéliser les Hommes Roux.

— Tiens, se moqua Lien, vous doutiez qu'ils aient une âme, la dernière et unique fois que nous nous sommes rencontrés.

— Depuis de nombreuses années les rapports s'accumulent et le Tribunal de la Nouvelle Rome devra bientôt prendre une décision sur leur cas. Nous pensons qu'ils seront classés comme humains. Je sais que vous vous intéressez beaucoup à eux. Je ne connais pas très bien leur histoire, leur origine. Certes, ils sont nés de façon bien mystérieuse et certains de mes amis disent que c'est le Mal qui les a créés.

— Regardez-les, dit Lien avec colère, vous trouvez qu'ils ressemblent à des démons ?

Frère Pierre suivit son regard. Le dôme n'était qu'à cinq mètres au-dessus de leur tête, recouvert de glace. Le puits avait environ sept ou huit mètres et tout en haut une dizaine de têtes barbues les regardaient.

— Non, bien sûr. Mais les théologiens s'interrogent encore sur leur origine. S'il s'agit d'une mutation involontaire, nous n'aurons pas la moindre difficulté. Les particules lunaires qui nous entourent sont chargées de radioactivité. Même à plus de trois cent mille kilomètres de distance elles peuvent avoir des effets pernicioeux. Elles ont peut-être été à l'origine de ces mutants. Mais il y a d'autres thèmes, évidemment. Un groupe a pu se trouver au contact d'une ancienne source de radioactivité, une ancienne centrale, un dépôt de déchets, un silo d'armes thermonucléaires. Nous ne croyons pas à une évolution naturelle de l'organisme s'adaptant au froid polaire. Il aurait fallu des milliers d'années. En deux cent cinquante ans, il a fallu une intervention involontaire ou volontaire.

Lien se dirigeait vers la cage du rhinocéros qui allait très bien désormais et mangeait tout aussi goulûment qu'auparavant. Il semblait reconnaître son soigneur, relevait sa gueule monstrueuse et bâillait de façon particulière. Tout cela parce que Lien lui jetait un morceau de sucre.

— Je suis à la recherche d'ouvrages concernant les Hommes Roux, dit frère Pierre... Bien sûr, j'ai eu entre les mains ce livre diffusé clandestinement, *La Voie Oblique* d'Oun Fougé, mais j'ai du mal à croire que ce généticien a pu être à l'origine des Hommes Roux et apparaisse dans leur religiosité sous l'appellation de Loup Rouge.

Ces réticences ne paraissaient pas sincères. Lien avait au contraire l'impression que le livre avait justifié l'intervention du missionnaire dans sa vie, que frère Pierre ne s'était à nouveau intéressé à lui qu'à partir du moment où il avait lu ce livre. Mais l'hypocrisie des Néo-Catholiques n'était pas le moindre de leurs vices et de leurs qualités.

— Il est peut-être apocryphe, avança frère Pierre en regardant son vis-à-vis avec insistance.

— C'est possible, dit Lien, très prudent.

— Quelqu'un a pu écrire ce livre en exagérant, en interprétant, en falsifiant. Ce qu'il faudrait, ce sont les notes, les résultats d'expériences...

— Je comprends, dit Lien... Mais que dirait le Tribunal de la Nouvelle Rome si Oun Fougé était vraiment le créateur des Hommes Roux ? S'il était une sorte de démiurge, un homme qui se serait pris pour Dieu ?

— Vous êtes presque blasphémateur... Ce n'est quand même pas l'esprit de ce savant... Il a surtout songé à adapter les hommes aux nouvelles conditions climatiques si l'on en croit cet ouvrage.

— Vous ne le condamneriez pas ? s'étonna Lien.

— Ce n'est pas à moi d'en décider.

— Le Tribunal a-t-il reçu un exemplaire de *La Voie Oblique* ?

— Je l'ignore, dit le missionnaire.

— Que me voulez-vous exactement ?

Le religieux regarda autour de lui d'un air perplexe.

— N'auriez-vous pas un endroit où nous pourrions discuter de façon plus confortable ?

Il leva malgré lui les yeux vers les Hommes Roux toujours groupés autour des puits d'observation.

— Ils vous gênent ?

— Non. De toute façon je ne m'intéresse qu'aux tribus errantes, pas à ceux qui vivent sur les dômes, les verrières ou le long des voies ferrées. Ces derniers sont en quelque sorte dévoyés par notre mode de vie. Ils mangent nos déchets, les reliquats de notre nourriture, ils nous considèrent souvent comme des demi-dieux familiers et capricieux. Ce que je veux retrouver, c'est l'âme primitive, celle qui croit en ce Loup Rouge. Je sais que je peux les amener à Dieu et à la religion catholique sans difficulté.

— Venez un peu plus loin. Il y a un cabaret assez miteux mais sympathique. Si vous n'avez pas peur de ces gens qui vivent à la limite des dômes, là où la température est la plus basse et les quartiers les plus mal famés.

— Je ne crains que Dieu, répondit frère Pierre, ironique, vous le savez bien.

Il y avait là tout un entassement de wagons vétustes, à peine capables de rouler. La faune qui les occupait ne vivait que de rapines, d'expédients ou de petits travaux.

chapitre VIII

La plupart des gens se dénudaient dans l'espèce de sas qui séparait la rue du cabaret. Les habitués se mettaient entièrement nus mais les nouveaux venus gardaient quelques vêtements. Les femmes non prévenues avaient quelque réticence, surtout due à une certaine coquetterie, à quitter leur robe du soir. Il y avait des petites scènes cocasses, des rires chatouillés.

Le sas passé, c'était tout de suite l'atmosphère d'un hammam. Saturée de vapeur, la salle ne paraissait peuplée que de fantômes. Lien s'était dévêtu presque totalement, ne gardant qu'un slip, et il errait entre les groupes, heurtant parfois un corps indéterminé, sentant des mains qui le frôlaient lui aussi. Des formes indistinctes se plaçaient en embuscade pour agresser les arrivants, les palper rapidement avant de disparaître. A la troisième fois, alors qu'une main habile venait de saisir ses organes génitaux, il réussit à coincer le profiteur, en fait une profiteuse déjà âgée et mafflue qui poussa un cri de désespoir. Il la lâcha aussitôt et essaya de se rapprocher de la scène.

Plusieurs filles dansaient habillées ! Dont Yeuse. Des tissus spéciaux qui s'imbibaient vite d'humidité et se plaquaient à leurs formes. Puis arrivèrent aussi des garçons et on applaudit très fort lorsque leur collant devint comme une deuxième peau sur leur corps. Un spectateur monta sur scène et essaya d'embrasser quelqu'un au hasard, une fille, un garçon, mais il n'y réussit pas et sauta à nouveau dans les nuages, puis disparut.

Peu à peu la première fournée de danseurs se répandit dans la salle. Lien avait trouvé une sorte de niche munie de matelas de tissu imperméable. Il ruisselait mais n'était pas trop mal à l'aise. Juste seulement un peu honteux de son excitation génésique presque douloureuse. Il aurait voulu ne la devoir qu'à la perspective de revoir Yeuse mais tous ces frôlements subis avaient fini par l'enflammer et il en était gêné.

La jeune femme le trouva tout de suite et l'embrassa avec une sorte de fureur. Il aurait voulu lui expliquer les raisons de son trouble, mais en moins d'une minute ils étaient en train de faire sauvagement l'amour. Elle le mordait et il la besognait avec fureur comme si c'était la dernière fois qu'il la prenait. Ils eurent une jouissance simultanée, presque exhibitionniste. Ils savaient qu'ils étaient entourés de voyeurs mais s'en moquaient.

Ensuite ils s'enlacèrent dans l'espèce de niche et restèrent

silencieux. Puis Yeuse dut aller danser à nouveau, pour une sorte de strip-tease assez triste. Ce qu'elle faisait au cabaret Miki était beaucoup plus élaboré, intellectuel. Elle imitait ces vieilles artistes d'avant l'ère glaciaire que les gens pouvaient voir revivre grâce à ces films retrouvés. Mais ici, à *l'Etuve*, tout était fait pour rendre les gens amoureux, pour les faire s'unir au hasard des rencontres. Il n'y avait, semblait-il, aucun tabou sexuel et il se demanda comment la Sécurité et les Néo-Catholiques supportaient l'existence d'un tel endroit. Et s'il était tombé dans un piège ? Lorsque Yeuse revint, il lui fit part de ses craintes :

— Je sais, dit-elle, que tout est possible mais la Sécurité essaie surtout de repérer les gens importants pour avoir un moyen de pression sur eux. Par exemple le juge trop libéral que l'on a surpris dans les bras d'un beau danseur, ou l'actionnaire importante qui aime trop les petits jeunes gens... Je ne pense pas qu'ils s'intéressent à un gardien de zoo. Pour l'instant, bien entendu.

Ils se caressaient tendrement, redécouvraient leurs corps après des mois de séparation. Ils ne vivaient que pour cet instant, oubliant tout le reste. Par moments, la vapeur était si épaisse qu'ils avaient l'impression d'être seuls. Mais il y avait toujours une tête aux yeux hagards pour venir voir ce qu'ils faisaient, des corps obscènes qui paraissaient s'offrir alors que le visage restait caché ; des timides qui proposaient leur complicité mais qui disparaissaient vite.

— Je voudrais aller ailleurs, dit Lien.

— Ailleurs, c'est dangereux. Ici nous sommes dans une foule de détraqués sexuels. Ailleurs nous serions vite repérés. Ici nous n'intéressons personne. Il y a des notables, des dirigeants qui monopolisent les hommes et les femmes de la Sécurité.

— Tu les as identifiés ?

— Certains sont des danseurs, des danseuses, d'autres des clients, et pas les moins luxueux, tu peux me croire.

Une nouvelle fois ils basculèrent dans le désir, le prolongèrent au-delà de leur résistance. Lien fermait les yeux pour ne pas rencontrer d'autres yeux concupiscent et il n'aurait jamais pensé pouvoir se montrer aussi ardent dans de pareilles circonstances.

Yeuse retourna danser, revint avec des boissons fraîches à peine alcoolisées et des friandises.

— On perd plusieurs kilos ici, dit-elle, c'est pourquoi on voit tant de gros. Et les gros, dans cette période, ce sont surtout les nantis. La nourriture habituelle des gens moyens permet tout juste de survivre.

— J'ai eu une drôle de visite, dit-il.

Il lui parla de frère Pierre et elle devint très pâle.

— J'aurais dû me méfier, murmura-t-elle... Je ne pensais qu'à la Sécurité, pas à ces fanatiques. Au cabaret Miki, ils ont plusieurs

adeptes et n'ont eu aucun mal à me faire surveiller. Je suis désolée.

— Il ne me veut aucun mal, c'est du moins ce qu'il m'a affirmé. Il s'intéresse surtout aux Hommes Roux, pense à juste titre que j'en sais un peu plus que la moyenne sur eux.

— Que veulent-ils à ces Hommes Roux ? Ne peuvent-ils pas les laisser vivre à leur guise ? Ils doivent être scandalisés par leur nudité. Les femmes sont très belles avec leur fourrure rousse, leurs seins toujours magnifiques, les hommes ont des sexes très apparents. Ça doit choquer ces nouveaux puritains. Ils vont essayer de les vêtir.

Lien sourit.

— Pour l'instant je dois ménager frère Pierre.

— Tu dois le revoir ?

— Il m'a dit qu'il reviendrait. Il faut aussi que j'aille dans le village de ce Lucas Béryl, l'instituteur qui sert d'intermédiaire entre les pirates et la Compagnie. Sadon craint pour sa fille et surtout pour son poste si Floa disparaît. Il veut que je surveille l'opération.

— Ce sera dangereux, murmura Yeuse, qui frissonnait malgré la chaleur épouvantable.

— Je dois le faire.

— Tu fais confiance à ce gouverneur que l'on accuse de toutes les prévarications ?

— Je n'ai pas le choix, il détient des informations uniques sur les Hommes Roux.

— Mais que voulez-vous faire vous-même avec les Hommes Roux ? Ne crains-tu pas que Skoll et les autres soient également des fanatiques comme les Néo-Catholiques ?

Lien se posait de plus en plus fréquemment ce genre de question, mais emporté par les événements, l'obligation de vivre dangereusement, les recherches sur Oun Fougé, le travail au zoo, les contacts avec les dissidents de toute nature, l'impression du livre, il n'avait jamais eu le temps d'y répondre correctement et peut-être ne le désirait pas.

Il regarda Yeuse dont le corps ruisselait de transpiration et de vapeur. Lui-même était dans le même état et le matelas imperméable conservait cette eau dans ses creux. Ils durent le retourner pour la vider dans les caillebotis. Il perçut une vague odeur de moisi et de pourriture et trouva l'endroit hostile.

— Il faut que je parte, dit-il.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Je ne sais pas. Il faut que je me rende à Soap Station, que je voie qui est cet instituteur. Je ne sais pas encore comment je vais procéder pour remplir cette mission.

Il put attraper le tramway de grande ceinture qui faisait le tour du dôme. A cette heure il allait plus vite que dans la journée. Il passa

devant le palais du gouverneur tout illuminé. Puis ce furent les faubourgs assez misérables, mais du côté du zoo c'était encore pire.

Skoll avait travaillé à l'impression de l'ouvrage et il paraissait de mauvaise humeur. Il n'aimait guère les derniers événements, la rencontre de Lien avec le gouverneur, celle avec Yeuse puis avec frère Pierre.

— Nous allons nous faire prendre... Il y a trop d'allées et venues autour de nous. Nous avons besoin de discrétion, de nous faire oublier totalement. L'important, c'est la diffusion de ce livre, ce sont les rencontres avec les groupes d'opposants.

— D'accord, fit Lien, conciliant. Mais j'accepte la mission de Sadow.

— Ce laboratoire remonte à un siècle. Qu'espères-tu trouver de profitable ? Dans ce carnet noir, ce Kallyst dit que les assistants n'avaient plus la foi scientifique, qu'ils laissaient tout se dégrader et cassaient même, au besoin.

— Il doit quand même y avoir quelques éléments importants à récupérer, des indices.

Comme pour se rendre à Cross Station, il emprunta un train de voyageurs, un express un peu plus rapide mais guère plus confortable. A nouveau il eut froid, dut descendre pour attendre la correspondance. En fait, il avait calculé qu'il devrait changer trois fois de train. Toujours aussi coopératif, le directeur du zoo l'avait chargé d'acheter des déchets de savon qui pourraient servir pour le nettoyage des cages. Ainsi il espérait ne pas trop attirer l'attention sur lui.

Il attendit des heures dans une petite ville minière, une de plus. Toute l'économie dépendait des anciennes ressources terrestres. Il fallait descendre jusqu'à l'ancienne surface si l'on ne voulait pas disparaître. Ici on exploitait des tourbières sous-glaciaires. On brûlait directement la tourbe pour produire du courant électrique. Le sol de la petite ville en était recouvert d'une couche qui isolait de la glace.

A la nuit, son train, juste une voiture automotrice et quelques voyageurs, pénétrait sous la verrière de Soap Station. Une verrière, pas un dôme. Ces colonnes de fer, ces arcs-boutants, ces volutes donnaient un certain cachet artistique à cette bourgade, mais ça ne valait pas un dôme qui isolait beaucoup mieux du froid. Il partit à pied le long d'un quai, ayant vu une vague pancarte qui signalait un hôtel. Une odeur acide flottait dans l'air. Plusieurs fabricants de savon étaient installés là. La Compagnie tolérait quelques entreprises privées dans les domaines qui lui paraissaient négligeables et sans importance stratégique.

Le petit hôtel qu'il découvrit après avoir tourné à droite avait un charme peu commun. Il était protégé par des ferronneries assez gothiques d'apparence, était agrémenté d'un jardin où poussaient

quelques plantes vertes. Il ne vit pas de fleurs mais resta un moment assez surpris par cette verdure. On n'en voyait que dans les fermes modèles qui faisaient pousser des céréales ou des légumes sous dôme. Jamais dans les villes. L'hôtel était composé de plusieurs wagons anciens mais soigneusement restaurés. Des wagons en bois verni qui devaient remonter à la période tempérée et qu'on avait sauvés de l'enfouissement glaciaire.

Les patrons étaient chaleureux, aux petits soins. Il fut logé dans une chambre. Pas dans une cabine. Tout autour, il y avait également des plantes vertes. Ce n'est que plus tard qu'il découvrit qu'elles étaient dans des bacs sur roues. La Compagnie ne tolérait pas une installation fixe. Il se renseigna sur les déchets de savon et on lui indiqua une petite fabrique qui en vendait à des éleveurs de rennes. Puis la conversation vint tout naturellement sur l'instituteur qui avait été enlevé par les pirates. Les hôteliers qui lui avaient confié leurs actions pour l'assemblée extraordinaire de Grand Star Station étaient heureux de les avoir récupérées.

Le lendemain, il acheta plusieurs sacs de déchets de savon qu'il fit livrer au zoo à River Station, puis il pénétra dans l'école qui était aussi coquette que l'auberge. Il y avait du gazon et même un jet d'eau.

Il avait décidé de jouer franc jeu avec Béryl.

— Le gouverneur Sadon m'a chargé de veiller sur vous, puis sur sa fille. Il craint des interventions étrangères qui compromettraient les tractations. Je préfère que vous soyez au courant.

— J'ai le plus grand désir de préserver la vie de Floa Sadon, répondit l'instituteur.

Lien fut frappé par le ton passionné de cette déclaration. Il examina discrètement le visage de l'homme et comprit que Béryl était éperdument amoureux de Floa.

— Je sais les dangers qui la guettent, dit-il. Elle représente un joli paquet d'actions et son père lui doit sa situation, en quelque sorte.

Lien n'avait plus rien à lui apprendre.

— J'attends désormais un signe des ravisseurs. Les familles me remettront le montant des rançons et j'attendrai ensuite un nouvel avis. A partir de cet instant, je serai étroitement surveillé, mais d'ores et déjà je sais que la Sécurité est à l'affût.

— Ici même ?

— Il est arrivé de nouveaux employés de la Compagnie. On parle de reconstituer un deuxième réseau depuis longtemps abandonné qui rejoindrait directement celui du Cercle. En fait, ils ne sont là que pour moi. Mais les familles des prisonniers sont assez puissantes pour trouver une ruse et me permettre de quitter ce village sans attirer leur attention.

— Je reste quelque temps ici. Je dois surveiller l'expédition de la

marchandise que j'ai achetée.

chapitre IX

Ce soir-là, dans le petit hôtel, il y avait un banquet d'anciens combattants du village.

— Ah, lui dit l'aubergiste, ce sont tous de braves garçons mais s'ils ne sont pas à la guerre, c'est qu'ils ont été réformés et certains sont dans un état pitoyable. Vous verrez... Vous avez de la chance de ne pas être mobilisé, vous savez.

— Je l'ai été, dit Lien, mais comme j'ai été blessé à une jambe, je suis libéré de mes obligations militaires.

— Ne soyez pas trop rassuré pour autant. Il paraît qu'ils reprennent ceux qui n'ont été que légèrement blessés et que pour être sûr de ne pas retourner au front, il faut avoir perdu un membre, un œil, enfin, être vraiment estropié.

Les sentiments assez pacifistes que l'hôtelier semblait manifester surprisent Lien. En général, dans les petits villages loin de l'effervescence des grands centres, on était assez traditionaliste et l'on pensait que, si la Compagnie faisait la guerre à la Sibérienne, c'était pour une juste raison.

— Nous avons perdu un fils de vingt ans, lui dit la patronne... Il était quartier-maître sur un aviso de reconnaissance. Ils sont allés trop loin sur le réseau ennemi et ont sauté sur une mine. Il a été porté disparu mais nous savons qu'il est mort.

L'arrivée des anciens combattants lui causa un choc. Le premier dut être porté par ses parents jusqu'à sa chaise ; il n'avait plus de jambes. L'autre, aveugle, était guidé par son jeune frère. Puis ce fut presque un défilé cauchemardesque. Les moins atteints tiraient une jambe, avaient la moitié du visage emportée. Lien savait la raison de leur si grande détresse physique. Ces jeunes gens n'avaient jamais eu de spécialité professionnelle. Depuis toujours ils travaillaient aux fabriques de savon. On les avait enrôlés dans les unités de choc. Lui, par exemple, avait eu assez de chance, même s'il avait été blessé. Moins grièvement que ceux-là que l'on installait autour de la grande table. La patronne avait soigné son menu. Il y avait des poules qui cuisaient à la broche, un cuissot de jeune renne très tendre et des légumes verts cultivés dans le village même. La terre n'était que de la tourbe venant de la station voisine.

Et puis le chef de Station, en grand uniforme, assisté de son adjoint, vint présider le repas. Comme partout il faisait office de maire et d'officier de la Sécurité. En passant près de la table de Lien, il lui

jeta un regard soupçonneux mais alla vite serrer les mains des réformés.

On apporta de la bière et de la vodka. Il fallut en aider certains à boire à la santé de la Compagnie. Puis le chef de Station se crut obligé de faire un discours.

— Vous avez tout sacrifié pour que la Compagnie ne devienne pas la proie des envahisseurs. Si vous vous étiez comportés comme des lâches, nous ne serions pas aujourd'hui ici dans cette salle en train de nous réjouir. Aux dernières nouvelles, nous avons opéré une percée extraordinaire dans le Nord-Est. Nous avons atteint un grand centre de communication de l'ennemi. Nous avons fait des prisonniers, récupéré du carburant et...

Écœuré, Lien aurait voulu se boucher les oreilles. Dans sa situation il ne pouvait se permettre la moindre intervention, mais cet homme exagérait. Il plastronnait, bombait le torse, levait son verre. Lui, il avait tous ses membres, le visage intact, pas la moindre égratignure. La Compagnie possédait là un excellent élément et le remerciait en lui évitant les horreurs de la guerre.

— Vous n'avez pas faim ? murmura la patronne en lui apportant son morceau de jeune renne.

— Je ne peux supporter ces discours odieux, avoua-t-il.

Il essaya d'oublier l'homme, parla avec la patronne.

— Les Hommes Roux ? Il y en a dans le coin, bien sûr... On se demande comment ils peuvent résister au froid. Tous les mois ils viennent nettoyer la verrière. On leur donne de la nourriture. Il y a aussi les enfants. Ils regardent de tous leurs yeux ceux qui vont à l'école, les nôtres qui jouent. Eux, ils n'ont pas l'air de s'amuser. Ils travaillent comme des adultes pour pas grand-chose, et puis ils disparaissent. Ils me font peur, mais je les plains. Vous savez qu'ils ne veulent jamais entrer dans le village ?

— La Compagnie l'interdit.

— Le chef de Station est très strict sur ce point mais des fois on voudrait les faire entrer. Il y aurait du travail pour eux. Mais ils ne veulent pas franchir le sas. Ils semblent redouter la chaleur comme la pire des choses.

Il terminait son repas lorsqu'une jeune femme vêtue d'un manteau de fourrure pénétra dans la salle. C'était à la même heure, la veille, qu'il était arrivé ici et il pensa que le train venait d'entrer en gare.

Et puis il reconnut Yeuse. Elle vint vers lui, s'assit lentement en face. Il sut qu'un malheur avait dû arriver à River Station.

— Skoll a été arrêté. Ce matin.

— Le directeur ?

— Laissé en liberté.

— Ils ont perquisitionné ?

— Je ne crois pas.

Lien soupira de soulagement. Dans ce cas ils n'avaient pas découvert l'imprimerie clandestine dans les wagons qui recevaient la viande pour les fauves.

— J'ai préféré venir te prévenir, plutôt que de te téléphoner ou d'envoyer un message.

Il serra sa main dans les siennes.

— Tu as pris d'énormes risques.

— Ce n'est rien.

— Ton contrat avec *l'Etuve* ?

— De toute façon j'en avais assez. Je retournerai au Miki. Là-bas il n'y a pas de problèmes.

— Auprès de moi ta vie est en danger. Ils peuvent m'abattre pour éviter bien des ennuis, bien des questions... Sais-tu où se trouve le lieutenant Skoll ?

— Il aurait été transféré sans attendre à G.S.S.

— Bien sûr, à River Station ils se méfient du gouverneur.

Elle remarqua la table des anciens combattants. Après un début de repas très silencieux, triste, l'ambiance s'animait un peu sous l'effet de la bière et de la vodka. Le chef de Station se multipliait d'ailleurs avec une impudence révoltante, servant à boire et racontant des plaisanteries douteuses.

— Les pauvres gosses, dit Yeuse.

Ce mot de gosse le surprit et il se rendit compte que Yeuse n'était plus très jeune. Elle avait dépassé la trentaine et ces jeunes gens la touchaient comme s'ils étaient tous ses fils. Il vit des larmes dans ses yeux.

— Alors, monsieur, vous ne refuserez pas de boire à la santé de ces héros ?

L'odieux chef de Station, sa casquette à deux étoiles posée de travers sur son crâne chauve, se tenait debout sur ses courtes pattes devant leur table, une chope à la main. Lien le regarda, regarda sa chope, la saisit.

— Je bois à leur jeunesse et à leur santé perdue.

L'homme eut un haut-le-corps, grimaça :

— Ça signifie quoi, monsieur ?

Les yeux d'Yeuse suppliaient. Il se savait en mauvaise posture, mais en cet instant il était prêt à n'importe quelle imprudence pour moucher ce grotesque.

— Ce que vous voudrez. Peut-être qu'il était inutile d'en faire des héros sans bras, sans jambes, sans yeux, sans visage... Oui, je crois que c'était inutile.

— Ah ça ! Vous parlez contre la guerre ? Vous êtes un défaitiste ?

Il se tourna vers la tablée soudain fort silencieuse.

— Mes amis, pendant que vous luttiez pour notre liberté, il y en avait qui se proclamaient pacifistes et profitaient de la vie.

Il regardait Yeuse et devait être choqué par son élégance naturelle et sa beauté sereine.

— Vous deviez être un planqué, n'est-ce pas ?

— Et vous ? demanda calmement Lien.

Le chef de Station pâlit atrocement, puis d'un seul coup ses veines libérèrent un tel flot de sang qu'ils crurent qu'il allait s'écrouler.

— Moi, monsieur, je suis requis. Je fais mon devoir comme les autres.

— Soap Station est loin, bien loin du front, dit Lien avec un sourire suave.

— Me traitez-vous de lâche ?

— Je ne trouve aucun mot pour vous qualifier. Surtout quand vous vous moquez de ces pauvres gosses. Vous croyez qu'il suffit d'un repas d'anciens combattants pour leur faire oublier leur misère actuelle ?

— Qui êtes-vous ? N'oubliez pas que je suis officier de la Sécurité et que j'ai le droit de vous demander vos papiers.

Lien sortit son fascicule de mobilisation, le posa sur la table. Le chef de Station parut surpris mais il le prit, l'ouvrit, vit la notification de blessure. Brutalement, il réalisa qu'il avait commis une gaffe. L'autre plaqua le livret sur la table, s'éloigna vers les anciens combattants.

— Tu l'as mouché, dit Yeuse, ravie.

— Ne te réjouis pas trop vite. Il a lu mon nom. Tout à l'heure il rentrera à la station et consultera la liste des gens recherchés par la Sécurité.

— Que devons-nous faire ? Il n'y a pas de trains avant demain matin.

L'aubergiste apporta un petit flacon ambré et le déposa sur la table.

— Je crois que c'est assez bon. Il y a des années que je ne me suis pas senti aussi joyeux. Je vous remercie, monsieur, de lui avoir répondu comme vous l'avez fait.

— Oh, je ne prenais pas grand risque, dit Lien.

— Fou, dit Yeuse lorsque le patron se fut retiré. Tu as pris un risque mortel.

— Je ne voulais pas gâcher la joie de cet homme, ni le mettre dans l'obligation de nous aider. Il le ferait mais ils ont déjà perdu un fils à la guerre. C'est assez pour eux.

— Que vas-tu faire ?

— Il ne doit pas être aisé de se cacher dans ce village. Il n'y a pas

de draisine-taxi, très certainement. Ni beaucoup de véhicules particuliers. Nous sommes pris au piège comme des rats.

— Si tu téléphonais à Sadon, le gouverneur ? Ici nous sommes toujours dans la 17^e Province même si nous nous trouvons à la périphérie.

— C'est une bonne idée, dit Lien.

Ils se rendirent à la réception et le vieux monsieur forma le numéro du palais du gouverneur sans le savoir. Il patienta un long moment puis secoua la tête.

— On dirait qu'il n'y a pas de tonalité. Il est fréquent que nous soyons en dérangement. Je pourrais essayer dans un moment.

Les anciens combattants chantaient sous la direction du chef de Station. Ils resteraient encore une heure ou deux, ce qui correspondait au sursis dont ils disposaient avant qu'il ne rentre consulter sa liste.

— Nous verrons demain, décida Lien, allons nous coucher, maintenant.

Yeuse fut surprise par la chambre.

— Un vrai lit, remarqua-t-elle, des rideaux à fleurs, c'est si joli.

— Malheureusement nous ne pourrons pas en profiter, dit Lien. On va filer par la fenêtre.

— Tu sais où aller ?

— Chez l'instituteur. C'est la personne la plus intouchable du village. S'il lui arrivait quoi que ce soit, les familles des actionnaires enlevés par le pirate feraient un beau scandale.

— Mais acceptera-t-il de nous aider ?

— Souhaitons-le.

Béryl n'était pas encore couché et corrigeait des devoirs dans sa salle de classe. Il sursauta lorsque Lien entra, suivi d'une jeune femme.

— Vous avez oublié de me dire quelque chose ?

— Nous sommes traqués par la Sécurité. Il faut que vous nous aidiez.

Lucas Béryl sursauta.

— Mais je suis fonctionnaire de la Compagnie... Je ne puis vous porter secours... Qu'avez-vous fait de si grave ?

— J'imprime clandestinement *La Voie Oblique* de Oun Fougé.

— Mon Dieu, je n'ai pas fait assez attention à votre nom. Lien Rag, le glaciologue ? Votre photographie a longtemps été en bonne place à la station... Vous ne pouvez pas rester ici...

Il les entraîna dans une pièce voisine du wagon scolaire, une sorte de débarras. Il déplaça quelques affaires et mit au jour une banquette étroite.

— Je n'approuve pas ce que dit Oun Fougé... Si vraiment il a créé les Hommes Roux, c'est une erreur. Ce sont des crétins sans intelligence, tout juste bons à courir par moins cinquante degrés.

— Ce n'est déjà pas si mal, fit Lien avec un sourire conciliant.

— Je suis contre ces manipulations.

— Vous approuvez tout ce que fait la Compagnie ? Les intrigues, la Sécurité, les Néo-Catholiques ? Tout ce qui nous accable, nous écrase parce que nous sommes prisonniers de ces dômes, de ces verrières ? La Compagnie a créé une sorte de système sanguin, les réseaux de voies ferrées, pour mieux nous tenir dans ses griffes. Vous approuvez sans réserve ?

— Non, bien sûr.

Béryl essuya la sueur de son visage. Depuis son enlèvement par les pirates, il vivait des événements inouïs. En cinquante ans, il n'avait jamais connu de telles aventures.

— Je veux bien vous cacher pour la nuit, mais demain... Demain vous devrez partir.

— Essayez d'aller téléphoner au gouverneur Sadon pour lui expliquer la situation, répondit Lien en s'asseyant sur la banquette.

chapitre X

Ils avaient fini par s'endormir lorsque Lucas Béryl, très excité, pénétra dans le local. Lien regarda l'heure et vit qu'il n'était que cinq heures du matin.

— Que se passe-t-il ?

— Il vient d'arriver un convoi blindé de la Sécurité. Ils sont en train d'encercler l'école.

— Vous avez pu téléphoner au gouverneur ?

— Oui. Il m'avait dit qu'il viendrait le plus rapidement possible. Le chef de Station a dû prévenir ses supérieurs comme vous le redoutiez.

Un convoi blindé de la Sécurité se composait de plusieurs voitures autonomes. Elles quadrillaient tout le pâté de wagons autour de l'école. Il y en avait même une juste en face avec son canon-mitrailleur pointé. Ils n'avaient pas jugé utile de mettre le canon-laser en batterie.

— Si le gouverneur n'envoie pas quelqu'un, nous sommes perdus, dit l'instituteur.

— Du calme... N'oubliez pas que vous êtes l'intermédiaire avec les pirates. Vous ne risquez rien. Si leur pression devient trop forte, je sortirai me constituer prisonnier. Vous garderez Yeuse avec vous.

— Je ne veux pas, dit-elle calmement.

— Tu me seras plus utile libre que captive.

Dans les cités plus importantes, la population se gardait bien de s'attrouper lorsque la Sécurité faisait une opération de maintien de l'ordre, mais à Soap Station les habitants conservaient une certaine innocence, une ignorance rurale. Poussés par la curiosité, ils arrivaient de toutes parts, même les ouvriers savonniers, les hommes qui manipulaient la potasse avec leurs mains rongées, les femmes qui conditionnaient les pains de savon et avaient la peau étrangement blanche.

A l'intérieur des blindés, les hommes de la Sécurité devaient s'étonner puis s'inquiéter un peu, étant dans l'ignorance de ce que pourraient faire les villageois en cas de violences trop flagrantes. L'instituteur était un personnage important, la preuve, tous les petits porteurs d'actions lui avaient confié sans hésiter leur bien pour les représenter à l'assemblée générale.

Il y eut soudain un drôle de bruit, un crachotement amplifié, puis une voix parla dans un haut-parleur.

— Le capitaine Suno vous salue, population de Soap Station, et tient à vous expliquer les raisons de ce déploiement des forces de police dans votre charmant village. Un complice des pirates qui ont déjà enlevé plusieurs personnalités se cache dans l'école et tient votre instituteur Béryl en otage. Nous avons ordre de l'arrêter. Nous vous prions de vous éloigner, de reprendre votre travail. La Compagnie a besoin que les efforts de chacun soient les plus efficaces possible dans ce conflit qui nous oppose à des envahisseurs sanguinaires. La production ne doit pas se ralentir. Faites votre devoir, nous ferons le nôtre.

Mais les villageois, même s'ils approuvaient de hochements de tête le ton de cette péroraison, ne bougeaient pas pour autant. Il n'y avait pas tellement de distractions à Soap Station, et celle-ci était exceptionnelle.

Si bien que le capitaine Suno s'énerva un peu et fit envoyer quelques jets de vapeur dans tous les sens. Les curieux reculèrent un peu en riant comme d'une bonne blague mais ne se dispersèrent pas.

— Lien Rag, nous vous demandons de sortir. Si vous n'êtes pas au-dehors dans trois minutes, nous envoyons des gaz incapacitants.

Lien n'avait pas prévu cette tactique. Les gaz les paralyseraient tous, lui-même ainsi que Yeuse et Béryl. Ils embarqueraient tout le monde puis disparaîtraient. Le gouverneur aurait le plus grand mal à le faire délivrer puisqu'il était recherché pour rébellion, abandon de poste, propagation de fausses nouvelles en état de guerre et bien d'autres choses encore.

— Je vais me rendre, dit-il. Il faut que vous restiez en liberté.

— Attendez encore un peu. Le délai ne se termine que dans deux minutes et je suis sûr qu'ils le renouvelleront en partie.

— Essayons, murmura Lien.

Angoissés mais s'efforçant de le cacher, ils laissèrent s'écouler les deux minutes restantes. Le haut-parleur tonna alors :

— Le délai est écoulé, une dernière fois, Lien Rag, sortez.

— J'y pense soudain, fit l'instituteur, très excité. Il faut que je le trouve...

Lien ne fit pas tellement attention. Il se dirigeait vers la porte, mais Béryl revint avec un porte-voix.

— Je l'utilise avec les gosses quand ils sont dans la cour... Essayez de parlementer.

S'approchant d'une fenêtre, Lien l'ouvrit et, après une seconde d'hésitation, répondit :

— Capitaine Suno, je suis prêt à sortir. Mais je veux des garanties. Contrairement à ce que vous prétendez, je ne suis pas un pirate. J'ai même l'accord du gouverneur pour me trouver ici à Soap Station. J'exige que la population se porte garante de la régularité de mon

arrestation.

Il y eut un silence total. Puis les machines du blindé grondèrent. Des jets de vapeur l'enveloppèrent. Mais la réaction était trop tardive. Tout le village avait entendu. Et les gens s'interrogeaient. Le mot gouverneur avait eu son impact. La Sécurité n'était qu'un corps organisé au service du gouverneur. Il était impossible qu'elle aille contre la volonté de ce dernier.

Le capitaine Suno dut le comprendre car il fit taire le grondement de ses moteurs, cessa de faire envoyer de la vapeur et prit la parole avec un énervement sensible :

— Cet homme ment. Nous sommes ici sur l'ordre du gouverneur. C'est un dévoyé recherché sur toute la concession de la Compagnie. Hier encore, il a insulté les anciens combattants dans la salle de l'hôtel. Il est capable de toutes les ruses pour retarder son juste châtimement.

Dans les villages, si le chef de Station était à la fois maire et officier de police, il existait une organisation, un conseil de consultation. Dans les villes plus importantes, il était choisi avec le plus grand soin. Mais dans les bourgades comme Soap Station il se composait d'anciens, de notables et de héros de la guerre. Si bien qu'il lui arrivait parfois de ne pas être tout à fait d'accord avec le représentant de la Compagnie qui, lui, changeait tous les trois ou quatre ans.

Un homme âgé, suivi de deux autres, s'avança en direction du blindé en levant une main.

— C'est le syndic du conseil, souffla Béryl. Parfois il est assez borné mais il n'aime pas trop le chef de Station. De toute manière il cherche toujours l'occasion de se faire remarquer, et cette fois c'est tout à fait honorable. Il s'appelle Brian.

Le syndic parlait, mais à cette distance on ne pouvait entendre. Et puis la tourelle du blindé s'ouvrit et le capitaine Suno sortit son torse, puis tout son corps pour sauter entre les rails. Il s'approcha de Brian et commença une discussion assez passionnée avec lui.

— Monsieur Brian, cria soudain Lien dans le porte-voix... Allez donc téléphoner au gouverneur Sadon lui-même. Vous aurez la preuve de ce que j'avance et aussi celle que le capitaine Suno n'exécute pas les ordres directs de la Compagnie, mais ceux de ses chefs.

— Donnez-moi ça, dit Béryl, soudain décidé.

Il lui arracha le porte-voix :

— Brian, ici Béryl. Vous me connaissez. Je ne suis pas homme à parler sous la contrainte et...

Suno se tourna vers son blindé et fit un signe.

— Terminez vite, cria Lien, ils vont couvrir votre voix.

— Je ne suis pas menacé, cria l'instituteur, je vous demande

d'aller téléphoner au gouverneur et...

A ce moment-là le blindé donna l'impression qu'il allait exploser. La vapeur s'échappa avec des sifflements fantastiques que l'on dut entendre dans tout le pays. Quelques vitres de la verrière se brisèrent sous l'onde du choc sonore. La population sursauta, les gens se bouchèrent les oreilles tandis que leurs expressions devenaient sévères. Suno comprit son erreur. Les ruraux n'étaient pas aussi conditionnés que les citadins. Ils ne faisaient aucune paranoïa vis-à-vis des forces de l'ordre. Les gens commencèrent d'avancer. Brian voulut les retenir mais ils l'engloutirent dans leur masse qui soudain emporta aussi le capitaine Suno.

— Arrêtez, cria Béryl, sinon ils vont tirer.

Mais personne ne pouvait l'entendre avec ces sifflements horribles. Il y eut aussi la vapeur qui, un temps recouvrit toute la scène, le blindé et les gens.

— Pourvu qu'ils ne tirent pas, murmura Béryl.

Par chance la vapeur empêcha également les mitrailleurs de distinguer nettement ce qui se passait, et de plus, leur chef pouvait être atteint. Ils restèrent sur leurs gardes mais personne ne tira. La vapeur finit par s'épuiser et, pour en conserver un minimum en cas de départ imminent, le pilote la coupa. Et l'on y vit un peu plus clair tandis que les oreilles n'étaient plus agressées. Brian avait réussi à s'écarter avec le capitaine Suno et les gens paraissaient moins décidés à la violence mais gardaient des visages soupçonneux.

— Brian fait signe, dit Lien.

— J'y vais seul, dit Béryl. L'essentiel, c'est de gagner le maximum de temps. Le gouverneur finira par envoyer quelqu'un.

— Je pense qu'il l'a déjà fait mais que la Sécurité a dû trouver le moyen de le retarder. Comme elle contrôle les nœuds ferroviaires, les aiguillages et les dispatchings, elle peut très bien envoyer un loco-car dans une autre direction, même si ce dernier est muni d'une boîte noire de priorité.

Béryl sortit et se dirigea vers le syndic et le capitaine. Il y eut une longue discussion avant que l'officier ne revienne dans son blindé, certainement pour envoyer un message radio.

La foule ne se dispersait pas pour autant. Ces gens-là, qui n'avaient été que de simples curieux plutôt favorables à l'opération de police, se sentaient désormais responsables d'un certain esprit de justice.

Il y eut une demi-heure d'incertitude et Lien eut peur que les gens ne finissent par se lasser pour rentrer chez eux. Déjà quelques personnes s'en allaient.

Et puis, sans autre explication, le blindé lança un coup de sifflet strident, roula lentement en s'éloignant de l'école.

- Ils s'en vont, dit Yeuse.
- Je ne sais pas exactement.
- J'en suis sûre, moi.

Béryl confirma la nouvelle. Les quatre blindés qui encerclaient le pâté de maison, venaient de se reformer en un convoi unique qui était en train de passer le sas. L'instituteur revint avec le syndic du conseil de consultation. Il s'inclina devant Lien, qui le remercia :

— Je ferai part au gouverneur de l'efficacité de votre intervention. Sans vous, ses ordres auraient été bafoués.

L'homme se rengorgea, accepta un pot de bière tandis que la foule se dispersait lentement. C'est alors qu'arriva le loco-car du gouverneur, portant les insignes caractéristiques de ce haut fonctionnaire.

Ce fut le directeur du zoo, Harl Mern, qui en descendit. Cette fois le syndic fut certain de ne pas avoir commis d'impair et s'en alla très satisfait et excessivement flatté des compliments qu'il avait reçus. C'était le plus gros savonnier de la bourgade et il espérait que le gouverneur se souviendrait de ses services.

— Il y a eu un cafouillage monstre, dit Mern. Nous devrions être là depuis l'aube. Mais nous avons été détournés parce que deux convois avaient déraillé. Je crois qu'il s'agit d'une ruse. S'ils avaient eu le temps de vous arrêter nous n'aurions rien pu faire.

Il regarda Béryl.

— Les pirates ont donné leur accord. L'argent des actionnaires se trouve dans le loco-car sous forme de lingots d'or. Un poids considérable. Le gouverneur m'a chargé de venir ici et de vous accompagner le temps qu'il faudra.

— Très bien, dit Béryl, je suis prêt à partir. Tout était prévu.

Depuis son retour, il avait envoyé femme et enfants dans une autre ville sous prétexte de les mettre en sécurité, mais en fait il ne pouvait plus supporter la présence de sa famille alors que Floa Sadon tenait une telle place désormais dans son esprit.

Le loco-car était celui de Floa, une merveille de techniques sophistiquées. Il était piloté par un garçon rétribué par le gouverneur et répondant au nom de Sorgi. Il expliqua que selon les instructions données par les pirates il devait emprunter le réseau du Cercle.

— Cela jusqu'à Botnie Station. Là nous emprunterons un réseau secondaire dit Polaire II. Nous devons recevoir d'autres instructions par la suite.

— Mais de quelle façon, par radio ?

— Nous l'ignorons.

Lorsque le loco-car pénétra dans une ville de correspondance, Lien annonça à Yeuse qu'elle allait descendre reprendre un train pour Grand Star Station.

— Il faut que tu retournes là-bas. Je ne veux pas que tu sois mêlée à ces histoires. De plus, les pirates pourraient s'étonner de ta présence et l'affaire risquerait d'être compromise.

Elle ne souleva aucune objection et fut très digne. Lorsqu'il la laissa sur le quai, Lien éprouva un remords, l'impression qu'ils se séparaient à nouveau pour longtemps. Mais déjà elle avait disparu au milieu des autres voyageurs.

Bientôt ils furent au milieu de l'énorme trafic du réseau du Cercle. Malgré la quelque centaine de voies, la circulation devenait presque anarchique. La Compagnie ne respectait plus les distances réglementaires et les relais électroniques, saturés, s'affolaient, si bien qu'il y avait des balises nouvelles sur le parcours.

— Notre priorité ne sert plus à rien, expliqua Sorgi. Les mémoires ne peuvent plus rien ingurgiter. Si nous n'avions pas cet impératif de rejoindre Botnie Station avant la nuit nous ferions mieux d'attendre que ça se tasse.

— Ce sont en particulier des convois militaires, dit Harl Mern, qui ralentissent tout. Pourtant ce n'est pas tout à fait la direction du front.

— En se dirigeant vers l'Ouest, ils atteindront les limites de la concession. Au-delà, c'est la Panaméricaine. Je ne pense pas que cette compagnie ait accordé un droit de passage aux troupes pour prendre la Sibérienne à rebours ?

Lien secoua la tête. Il y avait quelque chose d'assez inexplicable en effet. Parfois ils roulaient en compagnie de « vaisseaux » impressionnants. Des croiseurs à la superstructure vertigineuse, des avisos en grappe, des contre-torpilleurs rapides et qui n'utilisaient que trois paires de rails. Il y avait aussi des trains blindés contenant le ravitaillement et les troupes d'infanterie.

— La Panaméricaine n'est pas disposée à nous laisser traverser son territoire...

— Est-ce que nous nous préparerions à l'attaquer ? murmura le directeur du zoo.

— C'est fort possible.

— Ce serait de la folie pure. La Panaméricaine est réputée comme étant la plus puissante du globe. Ils possèdent des missiles à longue portée et des charges nucléaires. Si jamais nous commettons cet acte insensé, ce sera l'Apocalypse.

— Une simple démonstration de force alors ?

Pour atteindre Botnie Station, Sorgi dut faire des acrobaties de conduite, de diplomatie et ne pas respecter les ordres qu'une voix hystérique vociférait dans leur radio. Les convois militaires évitaient la ville. Celle-ci – pleine à craquer puisque les convois civils étaient bloqués sur place depuis la veille ou détournés en cours de voyage – refusait d'admettre une personne de plus. Même leur loco-car

prioritaire paraissait indésirable.

Ils durent trouver une voie de garage à la périphérie de la ville et partir à la recherche d'un dispatching, une sorte d'asile de fous où régnait une pagaille sans précédent. Lien et Sorgi trouvèrent enfin un contrôleur de la traction et lui soutirèrent des renseignements indispensables pour pénétrer dans la ville. Il leur donna une carte perforée et le loco-car put enfin se présenter devant le sas sud de la ville.

Un autre contrôleur monta à bord et leur annonça qu'il ne pouvait les diriger vers les quais habituels de la traction, mais qu'ils devraient errer dans la ville à la recherche d'un stationnement. Ce qui promettait des heures et des heures d'errance. Les draisines-taxis se taillaient la part belle des voies de garage, puis venaient les tramways, puis les loco-cars particuliers, les engins de manutention, ceux de la voirie, des services de pompiers et de la Sûreté. Un véritable casse-tête.

— Nous devons passer impérativement la nuit ici avant de prendre Polaire II. Ce sont les ordres. Mais si ça continue, nous allons rouler à petite vapeur tout ce temps-là et gaspiller notre carburant. Il va falloir d'ailleurs faire le plein très bientôt. Je me demande si les stocks existent encore dans cette ville. Tout est sens dessus dessous.

Ils étaient très fatigués et auraient souhaité pouvoir se reposer quelques heures dans un endroit tranquille. Mais d'autres loco-cars, d'autres trains de voyageurs cherchaient une voie de garage et tournaient en rond, tandis qu'une foule exacerbée emplissait les quais.

chapitre XI

A cause de l'or, ils avaient décidé de monter une sorte de garde. Vers dix heures du soir ils avaient pu trouver une place de stationnement dans un faubourg populeux où le luxueux loco-car attira un peu trop l'attention. Le sigle du gouverneur n'impressionnait pas tellement les gens qui ricanaient, lançaient des lazzi. Mais avec la nuit, tout redevint, en apparence, tranquille et ils craignaient moins les contestataires que les véritables truands à l'affût d'un bon coup. Il y avait dans les soutes autant d'or que dans le budget de la Province.

Lorsque Lien alla se coucher, vers six heures, la nuit était restée calme. Il passa son arme – une carabine à air comprimé très puissante et pouvant tirer en rafale – à Béryl, qui se réveilla sans difficulté.

— Il n'y a plus qu'à attendre le lever du jour pour prendre le réseau secondaire de Polaire II en espérant qu'il sera moins saturé.

Béryl prépara le petit déjeuner, du thé, des toasts avec du beurre de renne et du miel synthétique. Le pilote Sorgi dormait encore, épuisé par la journée de la veille. Harl Mern étudiait ses documents sur Oun Fougé comme toujours. Il avait expliqué à Lien comment l'ex-lieutenant Skoll avait été appréhendé.

— Certainement sur dénonciation. Quelqu'un avait dû le reconnaître. Le plus surprenant, c'est qu'ils ne vous ont pas cherché, ni n'ont fait de perquisition.

Lien pensa à frère Pierre qui était peut-être à l'origine de cette arrestation. Les Néo-Catholiques étaient les alliés de la Sécurité. Ils avaient pu établir un pacte tacite. On arrêtait Skoll mais, puisque le missionnaire avait besoin du glaciologue, on le lui laissait, quitte à essayer de l'arrêter plus tard comme à Soap Station. Voilà pourquoi le capitaine Suno avait capitulé si vite.

L'arrestation eût-elle été aisée et discrète que frère Pierre n'aurait jamais su la vérité.

Ils déjeunaient lorsqu'on frappa à la portière et qu'un jeune garçon tendit une lettre.

— On m'a chargé de vous remettre ceci.

— Attends, dit Lien en lui donnant un billet, qui t'a chargé de cette commission ?

— Un voyageur sur les quais.

Il s'en alla et Lien décacheta la lettre, puis en fit la lecture à ses compagnons.

— Polaire III (Trois).

Le chiffre était écrit en toutes lettres pour éviter les confusions. Sorgi sortit son manuel des instructions ferroviaires et découvrit que Polaire III était une double voie qui desservait des centres miniers et des lieux de pêche. Lien se souvint d'avoir déjà dû voyager dans un wagon rempli de harengs et la perspective de retrouver ces odeurs ne l'enchantait pas.

— Curieux, dit Béryl. Sur ces voies sans importance nous serons plus aisément repérés. Même si les pirates effacent les traces de notre passage dans les mémoires des aiguillages, la Sécurité finira par retrouver notre trajet. Il y a aussi les témoins que l'on ne peut pas liquider.

— Kurts doit avoir ses raisons, répondit Lien. Il faut nous mettre en route. Rien que pour traverser cette ville trop encombrée de convois et de gens, il nous faudra peut-être la matinée.

Mais la circulation allait un peu mieux et leur priorité noire leur servit beaucoup plus que la veille. Ils passèrent le sas du Nord-Est une heure plus tard à peine, et tout de suite se retrouvèrent dans un immense désert blanc assez chaotique. Il y avait eu au début de l'ère glaciaire de grands bouleversements entre les anciennes glaces du pôle et les nouvelles, si bien que les trains circulaient au fond de gorges impressionnantes. Levant les yeux, Lien avait du mal à voir le ciel.

— Le moindre bloc qui se détache et c'est la mort, dit Sorgi, qui paraissait terrorisé.

— La glace a été fixée par un procédé spécial mais les éboulements ne sont pas exclus. Au lieu de quelques centaines de kilos, c'est toute la paroi qui s'effondre.

Plus loin un panneau immatériel, une sorte d'hologramme qui apparaissait au passage de chaque convoi, annonçait qu'il fallait éviter les coups de sifflet, que mieux valait respecter les limitations de vitesse. Enfin ils surgirent sur un plateau et soupirèrent de soulagement. Ils avaient rencontré quatre convois de wagons de marchandises. Puis ce fut la première station, juste la gare et quelques habitations mobiles sous une verrière anachronique. Le loco-car s'immobilisa malgré la volonté de Sorgi.

— Il se passe quelque chose d'anormal.

— Un coup des pirates, très certainement, dit Béryl qui piaffait d'impatience.

Il pensait de plus en plus à Floa, espérait qu'il revêtirait à ses yeux la gloire d'un héros.

— Voici quelqu'un.

C'était un chef de Station âgé qui s'efforçait de marcher rapidement et droit mais qui devait avoir déjà avalé pas mal d'alcool. Il faisait un froid épouvantable dans sa station.

— Bien le bonjour, dit-il d'une voix bafouillant. Ça ne se

réchauffe pas, on dirait.

Il rit tout seul de sa plaisanterie, jeta un coup d'œil dans la cabine de pilotage du loco, soupira :

— Faut revenir en arrière. Éboulement sur la ligne. Vous ne pouvez plus passer.

— Mais c'est impossible, protesta Lucas Béryl. Nous devons passer par tous les moyens.

— Hé hé, fit le chef de Station, c'est pas possible.

— Du calme, Lucas, dit Lien. Rien n'est fait au hasard dans cette affaire, et si éboulement il y a, c'est pour une raison bien précise.

— Faut passer sur la plaque tournante, mes amis ! s'exclama le chef de Station. Pour vous retrouver dans la bonne direction.

Plus tard, en route pour le Sud, ils observaient un silence perplexe. Était-ce vraiment un coup des pirates ? Lien pensait qu'ils avaient pu bloquer toutes les voies pour isoler leur loco-car. Dans ce cas, l'échange de la rançon contre les prisonniers n'allait pas tarder à être possible.

Soudain il saisit l'exemplaire des instructions ferroviaires et le compulsa fébrilement.

— Il y a un aiguillage à quelques kilomètres d'ici. Une voie unique dessert une sorte de forteresse militaire... Mais je suppose que c'était une installation importante lorsque la Compagnie n'avait pas encore agrandi sa concession ?

— Une forteresse, vraiment ? s'étonna Harl Mern... Construite en dur ?

— Tout de même pas. Y compris dans ses installations vitales, la Compagnie ne dévie jamais de son unique règle. La mobilité.

— Vous croyez que nous serons détournés sur ce fort abandonné ?

Sorgi ralentit encore l'allure. La voie amorçait une grande courbe pour éviter une série de collines de glace et, lorsqu'ils en sortirent, ils aperçurent les silhouettes. Trois exactement, qui attendaient près de l'aiguillage.

— C'est bizarre, dit Lucas Béryl, mais les pirates portent d'habitude des combinaisons noires. Je les ai vus les revêtir à plusieurs reprises et ceux-là ont des combinaisons plus claires, presque jaunes.

— Incroyable, fit le pilote en freinant sèchement, ce sont des Roux.

Trois Roux, des mâles, sur le côté de la voie. Et le loco passa sur l'aiguillage, obliqua d'un coup sur la gauche. Ils se retournèrent avec effarement, virent que les trois Roux, remettaient l'aiguillage en place.

— Pas possible, répéta Sorgi... Pas possible. Ils ne sont bons qu'à racler la glace sur les dômes... Ces types-là sont incapables d'une telle opération. Ou alors on les a entraînés pendant des jours et des jours. Tout le monde sait que les Roux sont des crétins.

Brusquement Lien oublia les trois Hommes Roux, pensa à son ami Skoll, l'ancien lieutenant, issu d'un père Roux et qui usait de crème épilatoire pour faire disparaître ces poils qui auraient pu trahir ses origines. Dans quinze jours ils repousseraient. Les gens de la Sécurité découvrirait à qui ils avaient affaire et risquaient de se montrer impitoyables.

— Il semble que ceux-ci soient évolués, rétorqua Harl Mern. Je suis certain que leur crétinisme n'est qu'une légende.

— Ne blasphémez pas, dit le pilote. Ce sont des animaux, rien que des animaux. On peut les dresser à faire une chose, une seule. Mais c'est tout.

Ils roulèrent au moins une heure à cinquante kilomètres de moyenne avant d'apercevoir l'ancienne forteresse. Elle devait remonter à cent cinquante ans et on avait dû l'amener par trains entiers pour reconstituer cette espèce de château fort sur roues, ces mâchicoulis, ces poternes, ce donjon central trapu. L'ensemble donnait une impression de fantastique et de dérisoire à la fois.

— En voilà d'autres !

Des Hommes Roux. Ils se tenaient devant l'espèce de poterne dans laquelle la voie ferrée s'engouffrait.

Des hommes, des femmes, des enfants. Une tribu certainement importante. Mais à l'intérieur c'était un autre spectacle dans la cour de la forteresse. Dans des enclos séparés par des barrières en bois il y avait des animaux et c'était absolument stupéfiant. Ils virent d'énormes chiens, des rennes qui pouvaient vivre par moins cinquante degrés, ainsi que des sortes de petits chevaux couverts d'une fourrure blanche et qui avaient une drôle de tête. Une tête très grosse de bœuf ancien ou de gros chien.

— Eux aussi sont nés des expériences d'Oun Fouge. Souvenez-vous du carnet noir de cet assistant du savant, Kallyst. Il écrit que les animaux ont été libérés et doivent former une harde dans le Nord. Mais il ne parlait pas de ces chevaux.

Des traîneaux attendaient d'être attelés. Il y avait aussi des bâts, des stocks de foin. La tribu formait un cercle autour du loco et attendait. Lien endossa sa combinaison isotherme et fut le premier à passer le sas.

Un passage s'ouvrit dans la foule des Roux et il l'emprunta jusqu'au bâtiment central de la forteresse. Là, il y avait une sorte de grande salle qui devait servir de cuisine si l'on se fiait aux grands fourneaux qui laissaient échapper des flammes. Mais la température devait être maintenue assez basse par les Hommes Roux car aucune des ouvertures n'était fermée.

Une femme plus grande que lui apporta un bol d'un liquide brûlant. Le bol était fait de bois très dur et, pour la première fois, il

eut en main un objet artisanal dû certainement à la dextérité des Roux.

— Merci, dit-il.

Pour défaire sa cagoule sans affronter la basse température, il s'approcha des fourneaux et découvrit son visage. A cet endroit il ne devait faire que moins cinq et c'était supportable. Il avala le liquide, une sorte de bouillon de viande très agréable et très parfumé. Il vit que c'étaient des bouses de rennes séchées qui alimentaient les feux.

— C'est incroyable, dit, en se répétant, le pilote qui le rejoignait.

Il refusa avec méfiance un bol de soupe. Harl en prit un ainsi que Béryl qui regardait autour de lui avec impatience. Il trouvait que la libération de Floa n'allait pas assez vite.

— Béryl, dit une voix d'homme.

Un Roux approchait. Il portait une sorte de ceinture d'où pendait un étui. Avec un revolver ancien modèle, à poudre. C'était tout simplement inimaginable.

— Vous devez me remettre la rançon des prisonniers, dit cet Homme Roux.

Il parlait lentement, sans efforts apparents cependant. Harl Mern savait que les Roux utilisaient un langage propre fait d'une centaine de sons et de gestes. Un peu comme le langage des singes qu'il possédait dans son zoo.

— Je dois la remettre... A vous ! s'exclama Béryl.

— Oui. A nous... Tout est prévu.

Il désigna les traîneaux, les bâts de charge. En une vision rapide, Lien imagina la caravane de traîneaux et de rennes de somme en train de se diriger vers quelque destination inconnue. Cette pensée l'émut profondément car, pour la première fois depuis sa naissance, il découvrait un mode de locomotion que la Compagnie avait cru anéantir et qui survivait, grâce à ces hommes étranges qui ne craignaient pas le froid. Pour eux, les bienfaits de la Compagnie n'avaient aucune valeur. Ils les ignoraient même. Ils pouvaient vivre libres, en dehors des rails, et Lien en aurait pleuré d'admiration. Jamais il ne s'était senti aussi proche d'un groupe que de celui des Hommes Roux.

— Je m'appelle Lien, dit-il à celui qui venait de parler.

— Il n'y a que Béryl qui m'intéresse, répondit l'autre sans intention vexatoire mais avec une logique imperturbable.

— C'est la fin de tout, dit Sorgi, le pilote du loco-car. Je préfère revenir à la voiture plutôt que de supporter ça. De plus, ça pue dans le coin.

— Juste la bouse de rennes, lui fit remarquer Harl Mern.

— Vous n'allez quand même pas verser la rançon à ces... êtres-là ? Il faudrait quand même savoir si ce Kurts les a réellement chargés de

l'opération.

Lien, bien que déçu par l'accueil de l'Homme Roux, fut choqué par cette méfiance de Sorgi.

— Que feraient-ils de l'or ? Pouvez-vous me le dire ? Ils n'en ont pas besoin, eux qui possèdent tout. La liberté, la résistance au froid.

— L'or reste l'or. Même après la Grande Panique il a conservé tout son prestige.

— Je crois, dit Harl, que nous pouvons leur faire confiance. On va commencer à décharger.

chapitre XII

C'est alors que Béryl rejoignit le loco-car en compagnie de Sorgi. Lien et Harl n'y prêtèrent pas tout de suite attention tant était grand leur émerveillement de voir les Hommes Roux parler, vivre en société organisée. Certains étaient en train d'atteler des chiens de traîneaux, d'autres plaçaient les bâts sur les reins des ruminants.

— Ils parlent, ils mangent du cuit, ils façonnent des objets.

Mern montrait des bols, des sortes de plats, des cuillères toujours en bois. Il ramassa l'une d'elles et essaya de savoir de quel arbre provenait ce bois.

— Ils doivent avoir découvert une forêt. Dans ces régions, la couche de glace varie de cinquante à quelques mètres à peine. Il est même possible que des arbres résistants comme les bouleaux dépassent de la couche de glace.

— Regardez, fit Lien, bouleversé.

Une femme était assise à l'écart et tenait un très jeune enfant sur les genoux. Elle ne lui donnait pas le sein mais le nourrissait d'une sorte de bouillie dont elle enfournait des cuillerées dans sa bouche.

— Auraient-ils compris que l'alimentation lactée trop prolongée occasionne l'arriération ? S'ils ont un jour compris cela, ils peuvent désormais avancer à grands pas vers une civilisation...

— Est-ce souhaitable pour eux ?

— Espérons qu'ils ne seront pas aussi stupides et fous que nous l'avons été et que nous continuons à l'être.

Le chef, du moins celui qui avait l'étui à revolver, les suivait pas à pas.

— Maintenant il faut la rançon que l'on va charger dans les traîneaux et sur les rennes. On dit qu'elle est très lourde ?

— Oui, dit Harl, c'est de l'or.

Mais ce mot n'eut aucun effet sur le Roux. Il regarda vers le loco.

— Béryl n'est pas revenu.

— Nous allons les rejoindre, dit le directeur du zoo qui redevenait l'ethnologue passionné.

Lien lui fit signe de continuer ses observations et retourna vers le loco-car. Mais il découvrit la porte du bas fermée à double tour et frappa.

— Hé, là-dedans, ouvrez.

Par le système d'intercommunication, ce fut Béryl qui répondit :

— Désolé, mais je refuse de donner l'or si les otages, et surtout

Floa Sadon, ne sont pas remis en échange.

— Mais voyons, Lucas... Sorgi, faites-lui comprendre.

— Je suis d'accord avec lui, répondit Sorgi. Les instructions du gouverneur sont précises. Sa fille contre l'or.

— Vous pensez bien que Kurts ne pouvait prendre ce risque. Il va libérer les otages à l'autre bout de la concession pour brouiller les pistes.

— Je ne donnerai pas cet or à ces animaux sauvages ! hurla Sorgi.

— Béryl, vous ne pouvez approuver cette haine inattendue contre ces hommes-là.

— Désolé, mais pas de Floa, pas d'or.

Lien se retourna pour avertir Harl et se heurta à l'Homme Roux.

— Ils sont stupides. Je ne comprends pas leur refus. Regardez.

Il fit un geste et une énorme herse descendit dans la poterne, bloquant le passage. Lien voulut lui dire qu'il suffirait d'un coup de laser pour faire fondre la grille. D'ailleurs, comme s'il suivait sa pensée par télépathie, Sorgi n'hésita pas une seconde, et même au risque de tuer une femme ou un enfant, il envoya un coup de laser sur les grilles. Mais elles ne fondirent pas. Lien vit l'Homme Roux sourire légèrement.

— Il y a une protection invisible. Nous l'avons aussi mise en place en même temps que la grille.

La voix de Sorgi sortit de l'interphone.

— Ne me dites pas que ces sauvages ont trouvé le moyen de lutter contre le laser ?

— L'installation était déjà en place, mon vieux. Ils ont simplement su l'utiliser. Vous feriez mieux de décharger l'or, sinon ils vont finir par se fâcher.

— Que pourraient-ils faire ?

— Ne les poussez pas à bout. Le car pourrait être détruit et vous le savez bien.

— Où est Floa ? hurla Béryl.

L'instituteur faisait une fixation amoureuse peu commune sur ce symbole d'érotisme qu'était Floa.

Lien n'avait jamais rien vu de tel et pensait que Béryl aurait besoin d'un séjour en hôpital psychiatrique pour l'oublier, sinon il risquait de devenir fou furieux.

— Savez-vous quand les otages seront libérés ? demanda-t-il à l'Homme Roux.

— Oui. Dans quelques instants, dans un lieu très lointain, Iron Station.

C'était en effet dans le Sud de Grand Star Station. Kurts avait tout prévu.

— Vous avez un moyen de le prévenir quand vous aurez la

rançon ?

— Oui, dit l'Homme Roux. J'ai une radio.

Il n'avait même pas l'air de remarquer l'étonnement de son interlocuteur. Il se retourna vers ses compagnons et dit quelques mots dans sa langue natale. A ce moment-là, Harl Mern revint, les yeux brillants, fébrile sous sa cagoule :

— C'est extraordinaire...

Un autre Homme Roux apportait une petite boîte qu'il tenait dans la main, un émetteur codé qui ne pouvait être déchiffré que par un appareil similaire.

— Vous ne savez pas ? Ils saignent les rennes pour récupérer de la nourriture sans les tuer. Juste une petite quantité chaque fois. C'est inouï, inouï.

Lien se tourna vers le loco-car.

— Ne vous obstinez pas. Laissez-nous prendre la rançon. Vous avez entendu ? Au signal, Kurts abandonnera les otages dans Iron Station.

— Rien ne me prouve qu'il laissera partir Floa, répliqua l'instituteur. Il est impossible qu'un homme normalement constitué laisse partir une fille comme elle.

— Écoutez, Béryl. J'ai été son amant, j'ai même failli devenir son mari et j'en suis absolument guéri comme vous pouvez le voir.

— Vous mentez ! hurla Béryl.

— Il faut quand même en finir. Nous n'allons pas rester ainsi, vous dans le loco-car et nous dehors.

— Je propose de donner la moitié de la rançon, dit Sorgi. On téléphonera à Iron Station pour savoir si les pirates tiennent parole. S'ils le font, nous donnerons le reste. De toute façon ces sauvages ne savent pas compter.

— Il faut cent lingots, dit le chef des Hommes Roux. Dix fois deux mains.

Seul Harl Mern partit d'un fou rire irrésistible.

— On en donne cinquante d'abord, cria Sorgi, furieux.

L'Homme Roux ne répondit pas mais tourna le dos et se dirigea vers les siens.

— Que fait-il ? criait Béryl, inquiet.

Ils ne comprirent qu'au bout de quelques minutes. Les Hommes Roux s'en allaient avec leurs femmes, leurs enfants, les traîneaux et les rennes. Le chef ne voulait plus discuter. Il n'était pas habitué à tant de finasseries et croyait que les gens du Chaud ne voulaient plus échanger leur or contre les otages.

— Attendez, dit Béryl... On peut encore s'entendre.

— Non, cria Sorgi, on n'a pas de garanties.

Puis ce fut un vacarme inattendu, des grognements, des

respirations haletantes et Lien comprit qu'ils se battaient à l'intérieur du loco. La porte s'ouvrit et ce fut Béryl qui apparut. Le visage marqué de coups et sans sa cagoule.

— Ne faites pas l'imbécile, mon vieux, vous allez avoir les oreilles et le nez gelés.

Béryl réalisa son erreur et mit sa cagoule en place. Il désigna l'Homme Roux et ce fut Lien qui alla chercher ce dernier.

— On va vous donner la rançon.

— Cent lingots ?

— Oui, cent lingots.

Au prix de l'or, c'était une fortune colossale. Un ouvrier aurait pu vivre toute une vie avec un seul lingot de un kilo. Lui et une famille de cinq personnes.

A moitié groggy, Sorgi les regarda vider les soutes. Ils se succédaient pour aller emplir les bâts et les traîneaux que tiraient les chiens. Les chevaux ne devaient servir que pour les hommes. Lien regarda une nouvelle fois leur tête étrange, pensa à toutes les légendes sur les animaux fantastiques qui hantaient les grands espaces glacés, à ces monstres imaginaires ou non, à ces garous que l'Homme du Chaud aimait évoquer pour se faire peur. Ces chevaux étaient comme une première preuve que certaines bizarreries existaient. On avait cru les Roux complètement stupides, tout juste bons à racler les dômes des villes et voilà qu'ils parlaient, qu'ils vivaient en tribus organisées.

Mais Kurts, là-dedans, que venait-il faire ? Comment avait-il fait pour capter la confiance des Hommes du Froid ? Il posa la question au chef de tribu.

— Kurts ? Mon frère.

Lien sursauta.

— Votre frère ?

Le Roux montra alors son poignet. Sous la fourrure on distinguait une cicatrice.

— Nous avons échangé nos sangs.

— Si vous envoyiez le message maintenant ? supplia Béryl qui venait de transporter le dernier lingot d'or.

— Oui, dit l'Homme Roux.

Avec dextérité il manipula les touches de son petit appareil, l'approcha de sa bouche.

— Kurts ?

Il répéta plusieurs fois ce nom, puis soudain le pirate répondit :

— Salut, Gavallo. Tu as les lingots ?

— Je les ai.

— Dis-leur que les otages seront tous à Iron Station.

— Même Floa, hurla Béryl.

Pour toute réponse, Kurts eut un rire énorme et la communication

fut coupée. Lien surveilla Béryl de près. Au cas où l'instituteur se montrerait d'une violence désespérée. Mais il se résigna. La herse de la poterne fut relevée et la caravane sortit de la forteresse. Bientôt il n'y eut plus que des traces dans la glace, des bouses et du crottin. Lien alla sur le pont-levis et regarda les silhouettes menues qui ne cessaient de décroître dans la lumière blafarde de cette ère nouvelle si difficile. Il avait envie de se mettre à courir pour les rejoindre et partir avec eux. Il ne sentait pas ses larmes couler sous sa cagoule.

— Gavalo, murmura-t-il, il s'appelle Gavalo.

Lorsqu'il revint, Harl Mern lui montra une cuillère en bois qu'il avait réussi à subtiliser.

— Une merveille... Je la montrerai aux sceptiques, aux raisonneurs, à ces orgueilleux qui s'imaginent qu'ils détiennent seuls le savoir et la technique.

— Alors, cria Béryl, revenez... Il faudra qu'on téléphone à Iron Station pour savoir si Kurts a tenu parole.

Lorsqu'ils furent près de lui, il demanda avec inquiétude :

— Pourquoi s'est-il mis à rire ? Vous ne croyez pas qu'il va la garder pour en faire son esclave ?

Personne ne lui répondit. Lorsque le loco sortit de la forteresse, la caravane avait disparu à l'horizon où se déroulaient les franges d'une aurore boréale.

chapitre XIII

Malgré l'habileté de Sorgi le pilote, ils ne purent éviter le grand embouteillage du réseau du Cercle. Bien que, sur les voies descendantes, ils se retrouvaient dans une circulation telle que les convois, les grands comme les petits, se suivaient à vue. Ils remarquèrent cependant l'absence d'unités de combat. Et puis, à la faveur d'une remontée spectaculaire des trains grâce à une voie réservée aux prioritaires légers, ils découvrirent la vérité. On évacuait les villes les plus exposées côté panaméricain.

— C'est pas possible, murmura Lien, on ne va pas entreprendre une autre guerre, ouvrir un autre front !

Les « maisons mobiles » étaient parfaitement reconnaissables à leurs étages, à leur apparence extérieure. La Compagnie avait beau exiger une mobilité totale, demander que l'on soit prêt à évacuer une zone en quelques heures, les habitants transformaient rapidement leurs logements, leur donnaient l'apparence de maisons en dur solidement implantées. Il y avait des quartiers à briques apparentes, d'autres à colombages, alors que certaines villes préféraient le faux bois ou le béton brut. Et lorsque la Compagnie exigeait une évacuation, lorsqu'il fallait envoyer sur les rails des quartiers entiers, le spectacle était extraordinaire et désolant à la fois. Lien ne pouvait s'y habituer. Ces maisons détachées d'un quartier, d'une rue, présentaient des blessures émouvantes. Il avait fallu les réparer à la hâte, les calfeutrer. De plus la circulation en plein air dans une température oscillant entre moins vingt et moins cinquante nécessitait un chauffage intensif. Mais l'exode exigeait trop d'énergie, et les malheureux déportés grelottaient dans leurs demeures. On pouvait voir leurs silhouettes vagues à travers les vitres recouvertes de plusieurs pouces de givre. Certains pouvaient encore communiquer avec leurs proches voisins grâce à des corridors communs, continuer à se rendre dans des boutiques d'alimentation. C'étaient des privilégiés car la majorité ne pouvait que rester cloîtrée chez elle à se geler, à attendre les arrêts pour la distribution de rations. Tous savaient qu'ils ne retrouveraient pas avant longtemps des conditions de vie supportables. Certaines villes sous dôme pouvaient accueillir un quartier ou deux, quelques maisons, mais il restait toujours des îlots que l'on ne parvenait pas à caser. Il fallait les abandonner sur des voies de garage à l'extérieur des dômes, condamner les gens à une vie effroyable et à une mort lente pour les moins résistants, les vieux, les

enfants, les malades.

On ne construisait presque plus de dômes, d'ailleurs, mais de nouveaux wagons isothermiques très rationalisés, si bien que de nouveau les villes apparaissaient çà et là avec une population tout à fait différente. Les gens ne sortaient de chez eux qu'équipés de combinaisons spéciales. Certes ils pouvaient échanger des conversations, c'était prévu, mais il leur était impossible de manger ensemble, de boire ensemble en dehors des voitures-bars, des voitures-restaurants où la surveillance de la Compagnie était stricte. Ainsi peu à peu les libertés se ratatinaient comme se ratatinaient les épidermes sous la morsure du Grand Froid.

— Vous préférez cette débâcle à la vie des Hommes Roux ? demanda Lien à Béryl et au pilote. Vous croyez être à l'abri de telles migrations de populations, mais qui vous dit qu'un jour, soit que les ennemis fassent une percée, soit que l'idée en prenne la Compagnie, vous ne serez pas forcés de quitter Soap Station ou River Station et de vivre de la sorte, comme des errants ?

Aucun d'eux ne répondit. Peut-être avaient-ils eux aussi éprouvé une sorte de nostalgie ou de regret lorsqu'ils avaient vu disparaître vers l'horizon la caravane des Hommes Roux. Ils devaient garder l'image de cette colonne d'hommes libres, nus dans le froid, de cette aurore boréale qui déroulait ses fastes colorés, les seules couleurs désormais de ce monde monochrome, de ce monde gris, sale et organisé comme une ancienne termitière.

Tout ce que Sorgi put faire, ce fut d'éviter Botnie Station et son encombrement et de passer à peu près inaperçu des agents de la Sécurité. Certes, ils devaient être recherchés mais il y avait d'autres loco-cars, certains encore plus luxueux, et par précaution ils avaient fait disparaître la marque du gouverneur. D'ailleurs, le véhicule était comme tant d'autres recouvert d'une pellicule de glace qui l'uniformisait. Il suffisait de libérer de la vapeur dans les arrêts pour que celle-ci remonte le long des flancs et se fige.

Ils se relayèrent à la conduite de l'engin, sauf Béryl qui n'avait jamais conduit quoi que ce soit. Ils dormaient, mangeaient, patientaient dans les embouteillages, contournaient Grand Star Station puis filaient vers le sud pour tenter d'atteindre Iron Station, une vieille cité minière. On avait retrouvé d'anciennes mines après avoir percé quatre cents mètres de glace. Des installations fantastiques qui remontaient à un quart de siècle. Les puits dans la glace avaient été protégés par une couronne d'acier pour éviter les éboulements. Des dizaines de mineurs avaient péri dans des catastrophes et, d'un coup, le fer s'était épuisé. Depuis, la bourgade vivotait. On avait installé une centrale thermique basée sur le principe de Claude, sur la différence des températures, mais les habitants cultivaient des champignons dans

les anciennes mines de fer, raclaient un peu de minerai qu'ils faisaient fondre dans de mini hauts fourneaux pour fabriquer quelques ustensiles de ménage.

Ils décidèrent de suivre une sorte de spirale pour atteindre la cité et désorienter leurs éventuels poursuivants.

Alors qu'ils roulaient à petite allure sur une voie secondaire – six voies, baptisées Stockholm IV par le manuel des instructions ferroviaires – et que Sorgi voulut l'abandonner pour un réseau encore plus réduit, deux voies seulement, l'aiguillage refusa de fonctionner. Il essaya à plusieurs reprises mais ne put obtenir de résultat. Lien descendit sur la voie. L'aiguillage ne pouvait être manipulé à la main.

— Allons un peu plus loin, il y a une autre voie qui nous permettra de rattraper la précédente.

Mais ils se heurtèrent à la même résistance des servomécanismes.

— Les relais ont reçu une programmation rigide et il faudrait avoir un autre code, expliqua Sorgi.

— La Sécurité ?

— Certainement. Et nous ne pouvons retourner sur nos pas. Nous sommes obligés de rouler. Derrière nous il y a un autre convoi et notre système anti-collision se suppléerait à nous si nous tentions de nous arrêter. Il faut continuer et respecter une vitesse minimum.

— Il y a une petite station dans vingt kilomètres, juste une halte non habitée avec une voie de garage. Nous pourrions essayer de nous y arrêter pour faire le point.

Mais Sorgi n'eut pas à télécommander le relais de l'aiguillage, celui-ci était déjà sollicité et ils se retrouvèrent sur la voie de garage sans l'avoir voulu.

— Cette fois, c'est la nasse, constata Harl Mern avec résignation. La Sécurité a bien choisi l'endroit pour nous isoler et s'emparer de nous.

— Le convoi qui nous suivait arrive, dit Sorgi, l'œil toujours fixé à son tableau de bord. Il va même apparaître sur mon écran rétroviseur.

Ce fut une attente de quelques secondes puis ils poussèrent un cri de surprise, sauf Béryl, qui précisa d'une voix surexcitée :

— C'est elle, la Locomotive, le Monstre, le Mastodonte. Kurts a tenu parole.

Lien regardait de tous ses yeux. Sur l'écran, il voyait la machine fabuleuse grandir, noire, brillante, faite d'un acier spécial très certainement, avec un avant qui rappelait vaguement un crâne humain. La chaudière doublement gonflée pouvait figurer les orbites et, dessous, la herse anti-congères formait des sortes de dents qui avançaient à l'oblique. Des tuyaux de cuivre, des lanternes judicieusement placées pouvaient accroître cette illusion.

— C'est Old Nick, dit-il, la gorge serrée... Souvenez-vous... Le

pavillon noir des pirates dans ces vieux films que l'on nous montre de temps en temps...

— Oui, dit Béryl, je n'avais pas établi le rapport. Il faut dire que je ne l'ai jamais vue ainsi de face, mais de profil. Elle est encore plus monstrueuse, vous verrez. Elle doit atteindre vingt, peut-être vingt-cinq mètres de haut. A l'intérieur c'est tout un monde, un château sinistre et confortable à la fois. Il y a des cabines, des salles, des soutes et des geôles, des coursives sans fin, des escaliers vertigineux et des ascenseurs.

Le colosse ralentissait et venait se ranger à côté du petit loco-car. Une masse sombre d'acier noir, de cuivre luisant, et sans l'étanchéité du loco ils auraient pu respirer une odeur de soufre venant du charbon brûlé, celle du métal surchauffé. Mais les micros captaient son souffle puissant qui devenait un halètement de bête fantastique alors qu'elle s'immobilisait.

Il y eut un temps mort, un silence, comme si la Terre cessait de tourner, comme si la vie elle-même suspendait son cours. Un instant à la fois terrifiant et privilégié. Lien pensa que jamais plus il ne vivrait le même. Comme pour la caravane des Hommes Roux, il sentit son cœur se serrer en sachant qu'il ne monterait pas à bord de cette machine extraordinaire, qu'il ne s'enfuirait pas loin de ce monde modelé par la Compagnie, avec ces pirates, eux aussi des hommes de la liberté.

— Nous envoyons un tunnel de passage, dit une voix dans leur radio.

Le tunnel se présenta au sortir d'une trappe et vint s'accrocher à leur sas selon les normes en vigueur. A nouveau il y eut quelques secondes d'attente avec le seul bruit de la respiration puissante de la Machine et celle, plus impatiente et moins impressionnante, de Béryl.

Étourdis, éberlués, les actionnaires de la Compagnie apparurent au bout du tunnel et marchèrent vers le loco-car. Sorgi alla ouvrir les portes des cabines arrière car ils ne tiendraient pas tous dans le poste de pilotage.

Les actionnaires semblaient disposés à prendre leur revanche après des jours d'angoisse et de traitements humiliants. Ils gémissaient, parlaient tous à la fois, faisaient des demandes incongrues et impossibles à satisfaire. L'un réclamait du Champagne, l'autre un masseur pour ses muscles atrophiés, une femme exigeait que la présence de la Locomotive soit signalée afin que la Sécurité attaque.

— Mais Floa Sadon, hurla Béryl, où est-elle ?

— Oh, elle ne veut pas venir... Elle a pactisé avec ce bandit...

— Non, fit Béryl, c'est impossible.

Et puis apparurent deux pirates en combinaison noire et cagoule malgré la température clémente du tunnel. Ils portaient la jeune

femme qui se débattait avec force et hurlait. Les deux inconnus la poussèrent dans le sas et aussitôt le tunnel se retira avant même qu'ils ne soient revenus dans le ventre de la machine.

— Non, cria Floa, je ne veux pas... Je veux revenir là-bas.

La trappe se refermait. Lien regarda vers le haut, vers la coupole aux vitres fumées mais ne vit rien. Il distingua les traces des sabords. Une fumée noire sortit par l'une des cheminées, puis quelques jets de vapeur. Et la Locomotive s'éloigna lentement, puis accéléra et disparut.

— Ce sont eux qui nous avaient orientés ici, dit Sorgi.

Floa se débattait désormais entre les bras de Béryl qui essayait de la calmer, et soudain elle le griffa cruellement. Il poussa un cri, plus de désespoir que de douleur, puis la lâcha. Lien, en voyant son visage strié de traces sanglantes, s'approcha de Floa, lui prit les poignets juste comme elle levait les mains sur lui et l'entraîna vers la petite cabine où il l'enferma à clé.

— Il faut comprendre, l'excusa Béryl sans penser à essuyer le sang qui coulait de son visage.

— Comprendre ? Elle a visé vos yeux. Vous pourriez être aveugle en ce moment, dit Lien.

— Elle n'est pas responsable, répéta Béryl... Je vais aller lui préparer du thé...

— Il y a le compte, déclara Sorgi. Notre mission est terminée. C'est bien votre avis ?

— Oui, dit Lien, mais le gouverneur doit tenir ses promesses.

— Pour ma part, je ne regrette pas ce voyage, dit l'ethnologue. Cette cuillère en bois est un véritable trésor... Et le souvenir de cette caravane d'Hommes Roux me hantera longtemps.

— A propos du gouverneur, dit Sorgi, je suis chargé par lui de vous remettre quelque chose. Je ne devais le faire qu'une fois sa fille en sécurité. Bien sûr, il nous reste à rejoindre River Station et ce n'est pas encore gagné. Mais je ne crois pas le trahir en vous donnant cette enveloppe.

Il ouvrit un coffret secret et en tira l'enveloppe en question.

— Pour éviter les ennuis avec la Sécurité, dit Lien en la prenant, il faut lancer des messages annonçant que tous les otages sont sains et saufs et qu'ils seront à River Station dans moins de trois heures. Insistez sur ce délai.

— Il est juste, remarqua Sorgi. Il suffit d'un embouteillage dans certains secteurs pour que nous le dépassions.

— Justement, la Compagnie mettra tout en œuvre pour qu'il soit respecté et éviter que les familles ne se mobilisent.

Il décacheta l'enveloppe et parcourut d'abord la lettre que lui écrivait le père de Floa, puis regarda le reste. Harl Mern, qui le

surveillait, comprit qu'il détenait un document exceptionnel.

— Vous avez l'air très satisfait, murmura-t-il, et c'est un adjectif insuffisant.

— Oui, dit Lien... Le gouverneur m'envoie ce document qui me permettra de retrouver l'ancien centre d'expérimentation et de recherches d'Oun Fougé.

Harl Mern ne put réprimer un tressaillement. Toute sa vie consacrée aux Hommes Roux n'avait été qu'une longue suite d'échecs, d'espoirs, de demi-certitudes et d'hypothèses. En quelques mois, le destin, enfin, lui était plus favorable. On retrouvait le livre le plus important d'Oun Fougé, *La Voie Oblique*, du moins celui où il vulgarisait ses découvertes. Il avait eu l'occasion de rencontrer des Roux organisés en tribus nomades et non plus en hordes sauvages. Maintenant il était question de ce centre ancien où le généticien avait imaginé des hommes insensibles au froid, du moins à la nouvelle température rigoureuse de la Terre, et voilà que c'était ce garçon, ce Lien Rag, qui détenait le secret de sa situation géographique. Il y avait là une injustice intolérable qui le faisait trembler de tout son corps.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'étonna Sorgi qui mettait le loco-car en marche, profitant d'un creux entre deux convois annoncés.

— Je comprends ce que vous éprouvez, dit Lien. Mais pour atteindre ce laboratoire, il faut un entraînement physique que vous n'avez plus. De plus, il doit être enfoui sous les glaces et depuis cent ans la couche peut avoir atteint des dizaines de mètres. N'oubliez pas que, pour cette recherche, je suis tout à fait apte...

— Je ne suis pas si vieux, gémit Harl Mern. Je veux vous accompagner.

— Non. Je reviendrai vous chercher. D'après ce que me dit le gouverneur, c'est en pleine solitude. Il faudra aller à pied... Dans une région désolée et de mauvaise réputation. La Compagnie a essayé d'y installer un réseau, une simple voie, mais chaque fois elle a été mystérieusement détruite. On a retrouvé les rails tordus, tordus comme par une main de géant. Les draines de reconnaissance ne sont jamais revenues, pas plus qu'un avis... Il y a eu une expédition à pied, chose exceptionnelle de la part de la Compagnie qui dispose de poseurs de rails automatiques très perfectionnés. Les expéditions ont également disparu sans laisser de traces.

— A deux, nous pourrions...

— Je vais essayer seul...

— Mais ce document... il sera perdu si jamais...

— Non. Le gouverneur ne m'a envoyé qu'une photocopie...

— Je n'aurai jamais de moyens de pression assez irrésistibles pour le convaincre, plaida Harl Mern, de plus en plus malheureux.

— Dès que je serai au point extrême de la civilisation, je veux

dire que lorsque je devrai abandonner les réseaux de la Compagnie, m'écarter des rails, je vous enverrai un double de ce document. Je vous le promets. J'ai besoin que vous restiez en arrière. Il y a Skoll.

Il entraîna Mern à l'écart. Sorgi était un fidèle du gouverneur, mais pas forcément un dissident envers la Compagnie.

— Il faut le faire évader, chuchota-t-il. Avant que ses poils ne repoussent et ne le trahissent. Ils sont capables de le tuer, alors qu'il représente une chance unique. Pour un scientifique comme vous, Skoll doit avoir une importance capitale.

— Mais comment ferai-je ?...

— Il y a les groupes de dissidents. Vous trouverez une solution.

Béryl passa avec du thé et des gâteaux, alla ouvrir la cabine où était enfermée Floa. Ils l'entendirent parler avec douceur et échangèrent un sourire indulgent. L'instituteur allait-il réussir à calmer cette tigresse humaine ?

— Vous avez besoin d'argent pour vous équiper. Il ne faut pas revenir à River Station.

— Tout est prévu, dit Lien. Le gouverneur m'a donné ses instructions. Je crois que lui aussi attend avec impatience des nouvelles de ce laboratoire et de cette région qui forme une verrue entre sa Province et la voisine.

Béryl sortit de la cabine de Floa comme assommé. Il paraissait ivre et les regardait comme un fou :

— Elle m'a dit qu'elle aimait ce Kurts... Parce qu'il descendait des Hommes Roux. Elle a forniqué bestialement avec lui.

chapitre XIV

Il quitta le loco-car dans une gare de triage qui se nommait simplement Y Station à cause de l'embranchement des réseaux qui s'y recoupaient. Ici, pas d'activités autres que celles du rail, quelques boutiques, une vie assez triste. Les familles de cheminots vivaient repliées sur elles-mêmes et sur leurs privilèges. Tout le personnel de la Compagnie, du simple lampiste au grand directeur de secteur, disposait d'un salaire élevé, d'avantages de toute nature. Ils logeaient dans des cabines plus spacieuses, faisaient leurs achats dans des boutiques réservées où ils trouvaient des marchandises rares. Leurs enfants bénéficiaient d'un enseignement bien meilleur, et en général suivaient la même filière que leurs parents. Ils formaient une caste à part et auraient défendu les intérêts de la Compagnie au péril de leur vie. Celle-ci les mettait à la retraite assez tôt, vers quarante ou quarante-cinq ans selon les postes, mais les réutilisait dans ses services de renseignements et dans la Sécurité. Ils formaient le noyau dur de cette organisation et tous avaient le droit au port d'arme.

Lien ne passa qu'une heure et demie dans Y Station mais ne put s'empêcher d'être angoissé. Ces gens-là pouvaient l'identifier, le dénoncer. Il se mêla aux autres voyageurs en attente mais regardait discrètement autour de lui.

Il devait s'éloigner dans le Nord-Ouest en changeant fréquemment de train avant d'atteindre une gare terminus qui se nommait Dog Station. A l'époque héroïque, on abandonnait là son train pour partir en traîneaux à chiens. C'était également de là que toutes les expéditions s'étaient élancées dans le no man's land pour y disparaître à jamais. Il avait emporté un exemplaire des instructions ferroviaires, ce qui était déjà un délit qui pouvait l'envoyer en prison pour trois mois. Il devrait éviter de le consulter en public. D'après la carte ferroviaire de ce secteur, il y avait, plus au nord, une autre station qui formait également terminus en bordure de ce plateau inexploré depuis cent ans. Une gare qui se nommait, elle, Hills Station.

Son train arriva, un express aux voitures assez confortables. Sur ce réseau, il semblait que la Compagnie fît un effort particulier de chauffage. Il put même aller prendre un repas de bonne qualité au restaurant, lia conversation avec un ingénieur des pétroles qui allait expertiser la quantité de certains réservoirs découverts depuis peu à une profondeur de trois cents mètres sous la glace. Il continuait son voyage alors que Lien descendit dans une autre gare de

transbordement, X Station tout simplement. Deux réseaux d'importance moyenne s'y croisaient. Tout autour, les installations habituelles de la Compagnie, les docks, les réserves de combustible, les bureaux et les habitations. Le tout bien ordonné à angle droit, comme le croisement des voies, un dôme récent nettoyé automatiquement sans avoir plus besoin d'Hommes Roux. Lien n'en voyait plus tellement depuis qu'il avait quitté ses compagnons. Juste quelques groupes le long des voies qui ramassaient les déchets.

Lorsqu'il atteignit, dans la nuit, à bord d'une seule voiture motrice dont il était le seul passager, la gare de Dog Station, ce fut pour apprendre qu'il n'y avait pas un seul hôtel, que personne ne venait jamais là sans y être attendu. Il expliqua qu'il s'était fié au nom de la station.

— Je cherche des chiens, dit-il.

L'unique employé de gare le regarda avec suspicion.

— Des chiens ?

— Pour les zoos, bien sûr, dit Lien.

Il aurait bien payé un verre à cet homme, mais il n'y avait pas de bar dans la gare. Une seule buvette dans le pays, mais à cette heure, elle était fermée. Flairant quand même la bonne affaire, le cheminot lui proposa une cabine pour cinq dollars.

— Juste le confort, mais il y fait bon, vous verrez. Quand il fera jour, vous verrez bien.

— Mais trouve-t-on des chiens ?

— Oh, j'en sais trop rien. Pas dans le patelin toujours. Paraît qu'il y aurait un élevage... Mais ce sont des drôles de gens qui habitent par là...

Il désignait l'extérieur, la noire étendue glacée au-delà de la verrière qui ressemblait à une sorte de serre-tunnel avec ses arceaux en fer forgé décorés de feuilles d'acanthé.

— Des marginaux ?

— En quelque sorte, oui.

Pour deux dollars de plus, il obtint une bouteille de bière et une sorte de sandwich. La cabine était chaude, en effet, et il dormit sans inquiétude. Le même cheminot vint le réveiller après le départ de la voiture automotrice à six heures du matin.

— Les éleveurs de chiens viendront certainement aujourd'hui. C'est jour de marché.

— Un marché de quoi ? s'étonna Lien qui ne connaissait que les marchés-gares spécialisés, comme ceux des bovins, ceux des céréales.

— Ben, un marché, quoi ! On trouve un peu de tout. De la viande séchée ou salée. De la congelée, bien sûr, mais c'est moins rare. Des légumes, des étoffes. Un peu de tout.

Lorsqu'il atteignit le centre du village, le marché se tenait sur ses

wagons-plates-formes regroupés et formant une belle place publique. Non seulement les marchandises mais les gens qui allaient et venaient étaient assez extraordinaires. Ailleurs on n'aurait pas accepté ces barbus, ces chevelus, ces filles aux robes bariolées, on se serait méfié de ces monceaux de nourritures inattendues. Il ne connaissait pas ces quartiers d'animaux salés ou fumés. Une fille au visage constellé de taches de rousseur, au nez espiègle, vêtue de lainages douillets, lui dit que c'était du porc. Du jambon de porc. La laine qu'elle portait venait de moutons qu'ils élevaient eux-mêmes.

— Élevez-vous des chiens ?

— Des chiens ? Nous en avons quelques-uns, dit-elle, méfiante. Mais nous ne les mangeons pas.

Il se mit à rire.

— Nous les utilisons pour le traîneau. Il faut bien tirer les charges lorsque nous venons au marché.

— En vendez-vous ? demanda-t-il.

— Vendre nos chiens ! s'exclama-t-elle, scandalisée... Nous les aimons trop pour cela.

— On m'a dit que je pourrais en trouver ainsi qu'un traîneau et des provisions.

La jeune femme fit comme si elle n'avait rien entendu et le laissa tomber. Il continua parmi les marchandises exposées. Comment la Compagnie pouvait-elle tolérer une chose aussi extraordinaire que ce marché, ces gens marginaux ? Ils utilisaient des traîneaux, des chiens. Il estima qu'il devait exister plusieurs dizaines de ces humains qui refusaient le rail. Il remarqua que des gens de Dog Station achetaient énormément de marchandises, de denrées alimentaires. Les échangeaient plutôt. L'argent n'avait plus grande importance. L'objet qui paraissait avoir le plus de prix, c'étaient les tuyaux de toute nature, en fer, en acier ou même en plastique épais. Plus tard on lui expliqua que ces gens-là les utilisaient pour le chauffage de leurs igloos. La plupart avaient construit des maisons en neige, les avaient doublées intérieurement de matériaux imperméables pour que l'eau de fonte n'envahisse tout d'humidité, et ils vivaient très bien, disait-on, sans paraître souffrir du froid. Ils élevaient par le même procédé des porcs et des moutons grâce à des serres sous lesquelles ils faisaient pousser des céréales et de l'herbage. C'était le fumier de ces animaux qui leur fournissait l'eau chaude et même, pour certains, le biométhane.

Il continuait sa promenade en regrettant de ne pas avoir de traîneau pour faire ses provisions. Il y avait des occasions extraordinaires, des quartiers d'un lard beaucoup plus fin que celui de renne, des légumes secs. Toutes ces denrées manquaient terriblement, d'habitude. Ici elles abondaient car aucun trafiquant n'avait encore

découvert ce pactole que la Compagnie tolérait. En fait, Lien pensait que les cheminots de l'endroit évitaient tout rapport précis sur ces activités pour ne pas provoquer la venue des inspecteurs de la Compagnie et de la Sécurité.

— C'est vous qui cherchez des chiens ?

L'homme était de petite taille, trapu. Son visage était plat et ses yeux fendus. Certainement un descendant de Lapons ou de Yakoutes.

— Des chiens, un traîneau, des provisions.

— Où voulez-vous aller ?

— Vers le Nord-Ouest.

— Au pays des Garous ?

— J'ignorais qu'on appelait ainsi cet endroit.

— Tous ceux qui y sont allés ne sont pas revenus. Le poste le plus avancé est un monastère néo-catholique qui essaie d'entrer en contact avec les tribus d'Hommes Roux.

— Cela aussi je l'ignorais.

— Vous ne savez rien et vous persistez quand même dans votre folie, dit le Lapon en souriant. Je peux vous aider. J'élève des chiens de traîneaux et j'ai de bons traîneaux en matière plastique.

— Et en bois ?

— J'en ai un seul. Mais il vaut très cher.

— Combien de dollars ?

— Il ne s'agit pas de dollars. En ce moment je manque de nourriture pour mes chiens et je risque d'en perdre la moitié. C'est-à-dire qu'ils se nourriront eux-mêmes en mangeant les plus faibles, les jeunes et les femelles. La viande de porc et de mouton est trop chère.

— La viande fossile vous intéresse ?

— Celle que l'on retrouve sous la glace ? J'en ai eu tout un stock l'an dernier. Mes bêtes la mangeaient avec appétit. Elles ne veulent que de la viande ou du poisson congelé. Mais pour le poisson, c'est de plus en plus dur, avec la guerre. Avant, j'en recevais des colis de Norv Station.

— Je peux vous avoir un wagon de viande fossile. J'ai une adresse.

— Oui, mais les transports sont longs.

— Je peux aussi obtenir une priorité.

Le Lapon recula et l'inspecta des pieds à la tête.

— Qui êtes-vous donc ? Un gros actionnaire ou un de ces maudits Néo-Catholiques ?

— Ni l'un ni l'autre, mais j'ai des amis.

Rapidement il combinait tout. Harl Mern pouvait se procurer de la viande fossile à Cross Station, le marché-gare de la viande. Un wagon ne coûterait pas très cher, mais l'important était de le faire parvenir à Dog Station le plus vite possible. Le gouverneur Sadon seul

pourrait obtenir une priorité.

— Un wagon, avez-vous dit ? J'ai de quoi les nourrir pendant six mois et de garder un beau tas de viande pour les moments de disette. Je suis votre homme. Dix chiens, le traîneau en bois et de quoi vous remplir la panse pendant deux mois, sans parler de la bière en outre de peau et de la vodka que je distille moi-même. Ici on cultive sous serre des sortes de baies qui ne servent qu'à ça. Vous m'en direz des nouvelles.

— Vous vous chauffez au fumier de vos chiens vous aussi ?

— Non. J'ai creusé un tunnel en pente vers une ancienne forêt. Je dispose de tout le bois que je peux souhaiter. Mais on ne peut en faire des traîneaux, de celui-là. Les arbres d'avant la glace sont tout petits.

— Je pense que d'ici deux jours le wagon sera ici. Je me rends au bureau des messages.

— Mon nom est Vikô. Je vous attends. Vous passerez ces deux jours chez moi.

Vikô devait se méfier de ses amis, craindre une meilleure proposition qui lui ferait perdre ce wagon de viande fossile.

Lien expédia le message à Harl Mern. Il n'indiqua pas son nom, mais Mern comprendrait en voyant le nom de la station. En même temps il lui expédiait le double du document situant l'ancien laboratoire de Oun Fouge. Il lui recommanda d'obtenir la priorité grâce au gouverneur.

Les traîneaux attendaient en dehors de la station. Les chiens étaient sagement assis dans la glace, défendant chacun leur charge en cas de besoin. Lien compta une vingtaine de traîneaux. Certains, très imposants, étaient tirés par une vingtaine de chiens, d'autres seulement cinq. Il aperçut la fille aux taches de rousseur qui se retourna, le reconnaissant.

— Voyez, j'ai trouvé, pour les chiens.

Elle sourit gentiment et s'éloigna. Il aida Vikô à charger ses achats. Puis le Lapon distribua un peu de sucre et de poisson congelé à ses bêtes, expliqua qu'elles ne supportaient pas la viande dégelée.

Grâce à sa combinaison, Lien put courir aux côtés du Lapon qui lui ne portait que d'épaisses fourrures de loup et protégeait son visage avec une sorte de masque en bois, laissant deux fentes pour les yeux et pour la bouche. De temps en temps il devait l'ôter pour nettoyer le givre.

Au bout d'une heure de course, Lien commença à donner des signes de faiblesse. Le Lapon abandonna plusieurs ballots sur la glace et lui dit de monter dans le traîneau. Il reviendrait plus tard chercher les ballots.

Lui aussi habitait une sorte de tunnel creusé sous la glace et doublé de planches de bois vernies. L'intérieur était agréable et chaud.

Un énorme poêle diffusait une bonne température et la femme du Lapon, Rania, et ses gosses – au moins six – compta Lien, se montrèrent très accueillants. Il visita l'élevage des chiens, en plein air, la serre qui fournissait des céréales, des légumes, et surtout les fameuses baies violettes, minuscules, dont Vikô faisait de l'alcool.

— Demain on visitera la forêt souterraine. Il faut que j'aille chercher du bois.

Il mangea un ragoût de porc très gras, très odorant, avec des galettes faites d'une farine de blé arctique. Le tout était excellent et il dormit dans un recoin de l'immense igloo. Le lendemain il put boire du lait de renne puis suivit son compagnon dans le tunnel qui descendait une centaine de mètres jusqu'à la forêt sous-glaciaire. Ils devaient freiner l'ardeur des chiens, empêcher que le traîneau ne glisse plus vite qu'eux et ne les emporte sur la pente très raide.

— Au retour, il faudra sabler en certains endroits.

— Sabler ?

— Vous verrez.

C'était en effet une toute petite forêt. Les arbres ne dépassaient pas deux mètres et jamais leurs troncs n'empêchaient les deux mains de se rejoindre lorsqu'on en faisait le tour avec les doigts. Il fallut les débiter à la hache mais ils craquaient très vite car la sève était gelée depuis longtemps. Le Lapon avait creusé des galeries étroites et le travail n'était pas très commode. Lien avait visité une forêt immense exploitée industriellement et dont la voûte se situait à des dizaines de mètres, soutenue par les branches des arbres et quelques étayages.

Ils chargèrent le traîneau, puis Vikô ramassa du sable. Il en remplit un sac avec des morceaux congelés, ensuite le tapa avec force avec un gourdin et le réduisit en poussière. Le long de la remontée il en jeta sous les patins, et les chiens, hargneux à la tâche, remontèrent la lourde charge.

Plus tard, le Lapon accepta de lui faire une carte modeste du no man's land, du pays des Garous, comme il disait lui-même. Il situa le fameux monastère et Lien vit que l'endroit était sur son trajet :

— Tu pourras y dormir, y manger. Ces gens-là sont hospitaliers, mais ne te laisse pas endoctriner, sinon tu ne repars plus. Il y a des jeunes déserteurs là-bas, des dissidents qui ont eu le tort de les écouter un peu trop longtemps.

— D'accord, dit Lien, je ne les aime pas trop.

— Ensuite c'est le désert, le pays des Garous. Je vois que tu ris. Mais ce sont des choses vraies, tu sais.

Il alla fouiller dans un vaste coffre en bois et en sortit une grande fourrure enroulée comme un tapis. Il la plaça au centre de l'igloo et l'étała. Lien sursauta. C'était la fourrure d'un animal qui avait un corps de grand loup et une tête presque humaine, du moins

humanoïde, plus proche d'un singe que d'un homme, mais néanmoins cette dépouille provoquait un grand malaise.

— C'est toi qui l'as tué ?

— Il s'est pris dans un piège, il y a deux ans. Je n'ai pas voulu la vendre. Je me méfie de la Compagnie. Ils enverraient des gens, voudraient essayer de capturer cet être vivant.

— Tu ne le piégeais pas spécialement ?

— Non, dit le Lapon. Ce n'est pas eux que je piège.

— Les loups ?

— Oui, les loups parfois.

— Mais quoi encore ?

— Les Roux.

Lien sursauta.

— Tu pièges les Roux ? Mais pourquoi ? Ce sont des hommes comme nous. C'est criminel...

— Ce ne sont pas des hommes. Ce sont des démons. Je préfère les loups à ces monstres-là.

— Mais c'est absurde. Est-ce que tu en prends beaucoup ?

— De moins en moins, ils se méfient. Je mets pourtant de la viande dans le piège. L'ennui, c'est que souvent les petits se prennent. Les petits ne valent rien.

Lien ne comprenait pas encore.

— Le mieux, ce sont les mâles adultes. Quand j'en prends un, je sais que je gagnerai de l'argent, beaucoup d'argent.

— Mais il n'y a pas de prime pour ça. La Compagnie les laisse agir en paix... Personne ne demande leur destruction.

— Non, mais leur sexe vaut cher. C'est pour cela que je les piège. On me les achète à Dog Station et il paraît qu'ensuite on en fait un médicament qui donne des forces aux vieillards et aux impotents. On m'a dit qu'il se vendait ensuite mille dollars la pincée, et seuls les hauts personnages de la Compagnie peuvent en acheter.

Dans la nuit, la tempête se leva, et comme toujours elle fut effroyable. Elle abattit la cheminée du poêle et la fumée envahit l'igloo. Ils faillirent être asphyxiés et, à la lueur de lampes à huile, durent remettre le tuyau en place. Le vent hurlait à la moindre aspérité et les chiens de traîneaux hurlaient avec lui, ce qui faisait un vacarme infernal et terrifiant.

La tempête dura deux jours. Elle projetait des congères entières contre le monticule de l'igloo et depuis longtemps les issues étaient bloquées par des couches impressionnantes. Les deux hommes creusèrent un tunnel de secours sans le faire déboucher au-dehors. En cas de besoin, ils pourraient s'enfuir par-là, mais ce serait pour se réfugier, s'ils pouvaient l'atteindre, dans le tunnel qui descendait vers l'ancien sol de la planète.

Lorsque le vent tomba, ils partirent pour Dog Station. Malgré la tempête, le wagon de chair fossile était arrivé depuis la veille.

chapitre XV

Il marchait trois heures, arrêta les chiens pour leur donner un peu de viande. Lui-même suçait de la graisse de porc ou quelque chose de sucré avant de reprendre sa marche vers le Nord-Ouest. Il ne faisait halte que vers cinq heures, un peu avant la nuit, construisait hâtivement une sorte d'igloo, attachait les chiens, le traîneau. Dans son abri, il essayait de se faire du thé, un repas chaud mais n'y parvenait pas toujours. Il dormait très mal, grelottait dans sa combinaison qui n'évacuait pas très bien sa transpiration, si bien qu'une fois allongé il baignait dans sa sueur glacée. Le lendemain, il se levait à la nuit, donnait à manger aux chiens, les attelait et repartait.

Pendant deux jours, il n'avança que de quarante kilomètres en tout, alors qu'il avait misé sur soixante. Mais le troisième jour, la forme arriva et il abattit des étapes plus longues. S'il maintenait ce rythme, il atteindrait le monastère dans moins de trois jours.

Le soir, il consultait la carte du gouverneur et celle de Vikô, se demandait s'il était dans la bonne direction. Le Lapon lui avait certifié que le monastère était construit en dur, comme le sol ancien de la planète, mais il n'y croyait guère. Les légendes allaient vite dans la région complètement abandonnée. En fait, ce n'était pas tout à fait le mot. C'était juste une grande étendue, trente mille kilomètres carrés peut-être laissés en l'état. De chaque côté des réseaux importants de voies ferrées existaient, des centaines de trains y circulaient nuit et jour, et il n'était pas impossible que la guerre ait éclaté dans l'Ouest à moins de mille kilomètres. La guerre avec la Panaméricaine.

Il dut abattre, et écorcher, un chien malade, puis donner la viande aux autres qui ne la mangèrent que lorsqu'elle fut gelée. Il en fut malade d'horreur et vomit à plusieurs reprises. Mais le réalisme le plus féroce s'imposait s'il voulait aller jusqu'au bout et économiser ses provisions. La nourriture des chiens prenait les trois quarts de la charge. Son équipement et sa propre nourriture le dernier quart. Déjà il se rationnait un peu car il craignait de ne pas trouver de vivres chez les Néo-Catholiques du monastère.

Au bout du temps qu'il s'était accordé pour apercevoir le monastère qui, selon Vikô, était visible de très loin parce que situé sur une hauteur, il commença à craindre d'avoir trop obliqué vers l'ouest. Il essaya de reconstituer son itinéraire sur la carte mais ce fut très difficile.

Ce soir-là il construisit un igloo pour la nuit avec la rage du

désespoir et se coucha une fois qu'il eut donné à manger aux chiens. Il s'endormit après avoir bu un peu d'alcool de baies, mais fut réveillé en pleine nuit par les hurlements des chiens. Il pensa aux loups et frissonna. Comme armes, il n'avait qu'un couteau de chasse et une sorte de harpon que lui avait donné le Lapon, dans le cas où justement il serait attaqué par des fauves.

Il quitta l'igloo avec sa lampe la plus puissante et essaya de distinguer quelque chose. Ce qu'il craignait le plus, c'était de déchirer sa combinaison et d'être assailli par le froid mortel. Il ne vit rien et retourna se coucher. Le lendemain matin, il aperçut plusieurs traces inquiétantes dans la glace qu'il avait entaillée la veille pour son igloo. Des traînées, comme si des griffes puissantes avaient essayé de fouiller dans ce trou. On n'avait pas touché au traîneau à cause des chiens.

Il prit la décision d'aller vers l'Est. S'il manquait le monastère, il finirait par rejoindre d'ici quatre jours environ un réseau secondaire de la Compagnie. En le suivant vers le Sud il pourrait atteindre une station importante. Il repartirait plus tard avec un meilleur équipement, d'autres chiens et d'autres traîneaux. Si jamais Skoll réussissait à s'évader, quel compagnon merveilleux il ferait !

Il marcha toute la journée et rencontra des traces de plus en plus terrifiantes. D'abord des excréments énormes, qui n'étaient pas ceux d'un ruminant mais d'un carnassier colossal. Puis une tanière dans un repli de glace où il put récupérer une sorte de poil laineux d'un gris soyeux. Les chiens frémissaient, gémissaient et parfois brusquement. Lorsque leur route croisait la piste d'un animal qui les effrayait, ils s'arrêtaient net, grattaient la glace de leurs ongles pour s'enterrer. Il devait les frapper sauvagement, lui qui aimait les animaux, pour les obliger à repartir. Même la viande congelée ne réussissait pas à les amadouer.

En fait, il avait déjà renoncé à cette expédition solitaire et ne pensait qu'à une seule chose, retrouver la voie ferrée, descendre vers une cité pour oublier la glace, le froid, l'inconfort et la mauvaise nourriture. Il n'osait même pas songer aux animaux fabuleux qui paraissaient hanter l'endroit. Déjà dans son esprit il réorganisait sa nouvelle tentative. Avec l'argent que commençait à rapporter l'impression de *La Voie Oblique*, il pourrait acheter un meilleur équipement. Il y avait des tentes spéciales pour ceux qui devaient coucher dans la glace, des rations moins encombrantes mais plus monotones aussi. Un temps, la Compagnie avait songé à fabriquer des traîneaux automoteurs mais, comme toujours, avait craint que le procédé ne se développe, ne fasse fureur, ne soit reproduit clandestinement. En quelques années, toute son emprise sur la population aurait pu s'effondrer. En restant elle-même l'esclave du rail, elle en arrivait à un comportement complètement illogique. Pour

consolider son autoritarisme, son despotisme, elle avait besoin d'une police extrêmement mobile. Mais les véhicules sur rails limitaient cette mobilité, la rendaient très compliquée. Un fugitif sur un traîneau à chiens dans cette région pouvait narguer la Sécurité, ce qui expliquait la multiplication des marginaux fuyant cette société étouffante.

Il ruminait toutes ces pensées en excitant ses chiens de la voix. Il fonçait vers l'est et savait que bientôt il apercevrait sinon les voies, au moins quelques trains. Dès lors, il n'aurait qu'à se diriger vers le sud. Il abandonnerait ses chiens longtemps avant la station, de crainte que la Sécurité ne lui pose des questions gênantes.

A midi, il découvrit une grosse masse sombre à l'horizon. Ce devait être un convoi immobilisé en pleine solitude, peut-être même une nouvelle station en construction. Tout était possible. Mais en approchant il vit la masse noire qui grandissait, qui montait vers le ciel avec une majesté sévère. Ce n'était ni un train ni une station. Tout simplement le monastère des Néo-Catholiques qui habitaient la partie supérieure d'un ancien gratte-ciel. De plusieurs gratte-ciel même, constata-t-il lorsqu'il changea la direction de sa marche. L'ensemble des bâtiments avait des centaines de mètres de long et un drapeau blanc, frappé de la croix noire, y flottait en haut de la tour la plus élevée.

chapitre XVI

En abattant les murs qui séparaient trois fenêtres de l'ancien gratte-ciel, on avait réalisé un immense porche que fermait une épaisse double porte en bois. Il s'approcha tandis que ses chiens se couchaient dans la glace. Un guichet s'ouvrit.

— Que demandez-vous, voyageur ? s'enquit une voix rude.

— L'hospitalité, simplement.

Le guichet se referma et il dut patienter une dizaine de minutes avant de pénétrer avec son attelage dans un hall immense. Il était éclairé par des vitraux très colorés représentant des scènes allégoriques d'autrefois. Ce sommet de gratte-ciel avait abrité dans le temps les bureaux d'une importante centrale syndicale et le travail sous toutes ses formes, industriel, agricole, intellectuel était honoré en dessins peu talentueux.

Il défit sa cagoule mais ne trouva pas la température très clémente. A peine plus de zéro. Le frère portier lui expliqua que la vie, l'ascétisme des moines exigeaient des conditions de vie rigoureuses.

— Nous chauffons juste ce qu'il faut pour pouvoir vivre sans combinaison spéciale. Il fait deux degrés au-dessus de zéro, ce qui est très convenable. Laissez vos chiens ici. Je vais vous conduire à frère Jean, notre supérieur.

L'escalier était recouvert d'un tapis très moelleux rouge et or et le supérieur occupait un immense bureau dont les baies anciennes avaient dû être réduites pour éviter les déperditions de chaleur.

— Dieu soit avec vous, dit le moine à la tête rasée et aux yeux très enfoncés dans les orbites d'un visage maigre.

— Mon nom est Lien Rag, je suis glaciologue et j'effectue une mission de reconnaissance dans ce désert.

— Soyez le bienvenu. Vous pourrez ici admirer les différentes couches glaciaires en descendant jusqu'au rez-de-chaussée ancien de cette construction. Nous n'occupons que le quatre-vingt-dix-septième étage et le quatre-vingt-dix-huitième. Nous avons déblayé tous les autres jusqu'à l'ancienne surface. Toutes les baies avaient évidemment cédé et ce n'était qu'un bloc de glace de deux cent quatre-vingts mètres de haut. Ce travail de titan avait pour but de nous procurer le minimum d'argent en revendant les antiquités que nous découvrions dans les étages inférieurs. Nous avons même atteint l'ancienne chaufferie qui a pu être remise en état et c'est elle que nous utilisons pour rendre la température supportable.

— Mais comment vous procurez-vous le carburant ? s'étonna Lien. Il n'y a pas de rails qui vous relie aux Réseaux ?

— Nous utilisons des traîneaux-citernes tirés par des chiens et nous allons à la station la plus proche les remplir. On va vous conduire à votre cellule. Vous y serez servi pour vos repas. En ce moment, nous observons un jeûne car nous approchons de Pâques. Mais vous pouvez circuler librement comme vous l'entendez. Pour descendre dans les profondeurs il n'y a que l'escalier. Pour économiser l'énergie, nous n'utilisons les monte-charge que très rarement.

Sa cellule était un ancien bureau très petit doté cependant d'une sorte de salle de bains. L'eau n'était ni très froide ni très chaude mais il apprécia la douche qu'il prit. Lorsqu'il revint dans la cellule, il trouva un plateau avec une sorte de bouillie fumante dans une écuelle, un pot de lait, du pain presque noir et de la confiture synthétique. Il mangea et se coucha, dormit enfin comme il le souhaitait depuis de longs jours.

Au réveil, un jeune moine très souriant lui apporta du thé, du pain noir et du miel synthétique. Il bredouilla quelques mots puis s'enfuit presque.

Il avait achevé son déjeuner lorsqu'on frappa à sa porte ; surpris, il reconnut frère Pierre dans sa robe de bure.

— Est-ce le hasard, fit-il, soudain soupçonneux, qui veut que nous nous rencontrions ici ? La dernière fois, c'était à River Station, dans le zoo.

— Comme je m'occupe de l'évangélisation des Hommes Roux, c'est normal que je sois dans cette région où errent des tribus nomades. Mais en fait le supérieur m'a fait prévenir. Je n'étais pas très éloigné d'ici et j'ai pu arriver cette nuit.

— En traîneau à chiens ? demanda Lien, éberlué.

— En traîneau, bien sûr, puisqu'il n'existe pas de liaison ferrée avec le réseau. De toute façon, la vie de ces moines doit se dérouler dans la prière, la contemplation et la méditation. Une voie pourrait leur amener des éléments de distraction. Que venez-vous chercher si loin avec un équipement qui n'est pas celui d'un glaciologue ? Vous n'avez pas abusé le supérieur, vous savez ? Votre mission est-elle en relation avec les recherches sur les Hommes Roux ?

Lien savait qu'il ne pouvait pas bluffer. Il découvrait l'ambiguïté de sa position. Ce monastère pouvait se refermer sur lui. On disait que les Néo-Catholiques défendaient leur foi avec fanatisme à l'occasion et on parlait d'Inquisition dans certains cas. Il n'était pas immédiatement menacé mais préférait composer avec ces religieux-là.

— Je recherche les traces d'un établissement que Oun Fougé a créé il y a un peu plus de cent ans. Disons environ cent vingt ans, peut-être cent trente.

Frère Pierre s'assit de l'autre côté de la petite table, croisa ses doigts :

— Quel genre d'établissement ?

La question demandait une réponse claire, or Lien ne voulait pas parler de laboratoire ou de centre d'expérimentations génétiques.

— Je pense que Oun Fouge possédait une sorte d'hôpital dans lequel il pouvait suivre l'évolution de ses sujets d'expérimentation.

— Des cobayes ?

— En quelque sorte.

— Des humains ?

— Pas forcément. Il y avait des rennes, des rats, des chiens, d'autres animaux. Si bien qu'on rencontre dans cette région des rennes et des chiens qui supportent de très basses températures.

— Cela existait avant le début de l'ère glaciaire, répliqua sèchement frère Pierre. Il n'aurait pas perdu son temps avec des animaux déjà adaptés.

— Il a pu abaisser encore leur taux de résistance au froid. Si les chiens étaient à l'aise par moins vingt, ils se terraient dans la neige lorsque le thermomètre descendait encore. Il y a des livres et des romans du temps passé qui le racontent.

— Laissons les animaux. Parlons des Hommes Roux. Dans ce livre que vous diffusez clandestinement, *La Voie Oblique* d'Oun Fouge, vous ne parlez que des hommes, pas des animaux.

— Ce n'est pas moi qui l'ai écrit mais ce savant.

— Je pense qu'il est en partie apocryphe.

Frère Pierre sortit de sous sa robe des cigares rouges, des *bouts* euphorisants. Lorsqu'on en fumait plusieurs on était aussi halluciné qu'après une bouteille de vodka mais avec moins de lourdeur.

— Non, merci, dit Lien, je n'en fume que rarement.

— Savez-vous qu'il existe des Hommes Roux sur toute la surface de la planète ? Dans les cinq Concessions ? On en a retrouvé aux Antipodes.

— En cent ans, ils ont eu tout le temps de se répandre dans toutes les directions, dit Lien.

— Oui, mais je crois qu'ils n'ont qu'une origine. Les Hommes Roux se tournent vers le Nord, exactement vers cette région déserte pour faire leurs prières. Ils honorent leur lieu d'origine comme, dans le temps, les musulmans se tournaient vers La Mecque, par exemple.

Les musulmans existaient toujours dans certaines concessions. Lien l'avait lu quelque part. Il y avait aussi des Marxistes qui adoraient un certain dieu Lenista.

— Voulez-vous voir les différentes couches de glace qui se sont accumulées depuis le début de cette nouvelle ère ?

Lien suivit frère Pierre et ils descendirent le grand escalier. De

temps en temps ils pénétraient dans un ancien bureau, un ancien appartement. Les moines avaient tout enlevé, tous les vestiges de l'ancienne civilisation, pour les revendre à des antiquaires. Ils avaient dû faire une fortune. Lien jetait un coup d'œil à la glace qui ne cessait de forcer l'encadrement des fenêtres et qu'il fallait sans cesse tailler.

— Ces ouvertures servent en quelque sorte de soupapes. Sinon les murs seraient défoncés.

Lien découvrit que des moines qui voulaient faire pénitence ou s'isoler habitaient dans les plus bas étages et y vivaient dans des conditions très pénibles. La température y était encore plus rigoureuse et ils devaient aller chercher leur nourriture dans les étages supérieurs.

— Il y a des tribus de Roux qui remontent depuis le sud pour venir en pèlerinage dans cette région. Le saviez-vous ?

Lien secoua la tête.

— Ils marchent pendant des jours, des semaines. Certes ils sont aguerris, mais certains mettent jusqu'à une année entière pour arriver ici et puis ils repartent. Nous n'avons pas d'autres précisions sur l'endroit exact où ils vont.

Brusquement très inquiet, Lien se demanda s'il était au courant de ce document unique que le gouverneur Sadon lui avait fait parvenir et qui indiquait l'emplacement des anciens laboratoires d'Oun Fougé.

— Il court tellement de légendes sur le pays des Garous.

— Peut-être justifiées, dit Lien.

Il raconta au religieux l'incident de cette dépouille de loup à la tête humaine.

— Ce territoire est un sanctuaire, dit frère Pierre, et tant qu'il conservera son mystère, rien ne sera possible.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lien.

— Je trouve absurde que la Compagnie n'ait rien vraiment tenté. Après trois ou quatre petits échecs, elle a renoncé complètement. Si ce territoire produit des fantasmes et des légendes, c'est sa faute.

Lien le trouvait sévère. Qu'importaient à la Compagnie quelques arpents de neige abandonnés aux Hommes Roux et à quelques animaux mutants ?

— Nous voici au rez-de-chaussée, dit le missionnaire. Voyez comme ce hall était immense, prétentieux. Il y avait là des hôtesse aux formes suggestives, des sièges moelleux, des plantes vertes. Le marbre est resté mais il est fissuré et la moquette a pourri. Ainsi passe toute gloire. L'homme ne mettait plus aucun frein à son orgueil et à sa présomption. Dieu lui a envoyé un terrible châtement.

Ils descendirent dans le sous-sol et Lien découvrit la chaufferie, une énorme machinerie qui produisait de la chaleur mais aussi du courant électrique. Il découvrit que les réserves de combustible étaient

énormes. Comment avaient-elles pu être amenées jusque-là par de simples traîneaux-citernes tirés par des chiens ?

Ils remontèrent lentement mais il remarqua que le missionnaire était en excellente forme. C'était un coureur des Glaces qui avait l'habitude des efforts soutenus.

— Que me voulez-vous exactement ? demanda Lien entre le cinquantième étage et le suivant. On vous a prévenu que j'étais ici et vous êtes accouru. Comment avez-vous fait si vite ? Encore un mystère de plus.

— Je suis certain que vous avez un but et j'aimerais vous accompagner, dit le religieux.

— Tiens, pour une fois vous paraissez tout à fait franc.

Le missionnaire eut un mouvement d'humeur.

— Me considérez-vous comme un menteur habituellement ?

— Sur le site de Bia, là où deux trains appartenant à la ville de F-Station ont été précipités dans d'énormes crevasses par ordre de la Compagnie, vous avez essayé de me faire croire que c'était un accident remontant très loin dans le passé, alors qu'il s'agissait de tout un quartier de F-Station exterminé pour qu'on ne retrouve pas trace de Oun Fougé et de son œuvre.

— Notre Église doit composer avec le pouvoir de la Compagnie.

— Vous reconnaissez donc aujourd'hui que je disais la vérité ?

— Oui, en tête à tête seulement. Mais ça n'a plus d'importance.

— Des milliers de morts n'ont pas d'importance ?

— La marche de l'humanité vers la Lumière ne peut s'interrompre chaque fois qu'une erreur est commise.

Ils remontèrent une dizaine d'étages dans un silence hostile.

— Je peux vous accompagner, dit alors le missionnaire. Nous aurons de gros moyens. Nous pourrions partir avec plusieurs compagnons, des moines habitués au froid, aux courses les plus longues sur la glace. Seul, vous n'avez pas tellement de chances. Il y a des dangers, c'est vrai. Des animaux fabuleux. Ce que vous recherchez, c'est le centre des recherches d'Oun Fougé, le seul. Pas simplement un hôpital comme vous me le disiez, mais le seul endroit où pendant des années, plus de vingt, il a cherché. Puis il a quitté le centre, pour des raisons diverses...

— Parce qu'on l'a arrêté, bien entendu. Que croyez-vous ? La Compagnie voulait se débarrasser de lui. Il venait de créer un homme insensible au froid et qui échappait au système de la Compagnie qui, lui, est basé sur la chaleur. Pour garder son pouvoir elle devait se débarrasser d'Oun Fougé et désigner les Hommes Roux comme des sous-hommes, des animaux sans intelligence tout juste bons à nettoyer les dômes des villes. Une trouvaille que de leur avoir confié ce travail. Ainsi tout le monde a pu les voir au-dessus de sa tête, nus, velus et

obscènes, les prendre en violent dégoût. Ils s'accouplaient sans se cacher et c'était vraiment la preuve qu'ils étaient des bêtes sans intérêt. Durant cent ans la Compagnie a entretenu l'équivoque, masquant la réalité.

Lien dut s'arrêter de grimper les escaliers car son excitation indignée l'essoufflait. Plusieurs marches au-dessus, frère Pierre le regardait d'un air réfléchi. D'apparence il était assez quelconque, bon enfant, et n'avait pas la tête de fanatique du supérieur de ce monastère par exemple. Mais Lien commençait à découvrir sa véritable nature, sa force morale, sa détermination.

— Alors je peux partir avec vous ?

— Non, dit Lien, je préfère partir seul. Si j'échoue et si je peux revenir ici, alors seulement j'accepterai votre collaboration. Mais je veux d'abord tenter seul cette aventure.

— Orgueilleux, laissa tomber le religieux en reprenant son escalade.

Lien alla voir ses chiens qui avaient été mis à part dans un local et semblaient bien nourris. Il demanda à celui qui l'accompagnait s'il pouvait voir les chiens du monastère, mais l'autre lui répondit que ce n'était guère possible.

— Notre système d'éducation et d'entraînement est si particulier que pour l'instant nous désirons observer la plus grande discrétion.

Trouvant cette réponse plutôt bizarre, Lien essaya d'en savoir plus mais se heurta à de vagues réponses. Par contre, on lui promit tout ce qu'il voudrait pour son voyage, un supplément de nourriture pour les chiens et pour lui-même, des rations qui tiendraient moins de place. En échange, il donna la nourriture qu'il avait achetée à Vikô le Lapon. Il commença de charger son traîneau en équilibrant les poids et les masses.

Le soir il fut invité à la table du supérieur, le carême étant interrompu en son honneur. Le frère Pierre était également de la petite soirée. Il mangea et but moyennement en écoutant de la très vieille musique enregistrée sur disques, la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak. Mais il alla se coucher assez tôt, comme tous les autres convives.

chapitre XVII

Le lendemain il se leva un peu étourdi, comme s'il avait trop bu la veille mais ce n'était pas le cas. Lorsqu'il fut prêt au départ, il alla prendre congé du supérieur pour le remercier, demanda à rencontrer le frère Pierre mais il lui fut répondu que le missionnaire avait quitté le monastère.

Au début, pour tromper d'éventuels observateurs ou suiveurs, il prit la direction de l'Est et n'obliqua vers le Nord que dans l'après-midi.

Son voyage infernal devait durer près d'une semaine mais il finit par trouver les anciens laboratoires d'Oun Fougé, le Sanctuaire des Hommes Roux.

Durant deux jours il avança sans ennuis et à une allure excellente. Puis vint la tempête de grêle. Il n'eut que le temps de se construire un abri sous la glace, découpant celle-ci à la bêche et, ne pouvant se permettre de voir grand, ce ne fut qu'un trou où il attendit toute une journée dans la position du fœtus de pouvoir ressortir sans danger. Il y avait des grêlons de plusieurs kilos qui se fracassaient sur le sol et explosaient avec un bruit d'obus.

Lorsqu'il put sortir, il découvrit trois chiens morts, deux autres blessés et le chargement du traîneau saccagé. Il tua les chiens qui souffraient, fit geler la viande et continua en tirant lui aussi le traîneau. Mais les chiens survivants, imbus de leur rôle, détestaient cet homme qui se permettait de les remplacer et commencèrent de le haïr féroceement. Ils voulurent le mordre et il dut courir en avant pour les fuir. Le soir, à l'étape, il dut en tuer un qui lui sautait à la gorge.

Le lendemain, il dut abandonner des provisions. Il construisit un igloo pour les mettre à l'abri, le ferma et nota ses coordonnées. Au retour, il trouverait là de la nourriture pour les chiens et pour lui-même.

Le voyage horrible se poursuivit ; un soir il aperçut des traces suspectes, des coups de griffes, et peu après il découvrit l'horreur totale. Des chiens-garous. Certains avaient le corps humain et les pattes avant et la tête d'un chien, ou alors les autres n'avaient que la tête d'humaine. Ils attaquèrent dans une pagaille stupide avec des aboiements furieux, des cris gutturaux.

Il en tua deux avec son harpon mais ils réussirent à lui voler deux autres chiens et les emportèrent pour les dévorer. Il ne lui en restait plus que quatre.

Il campa sur place, passa la nuit à étudier comment il pourrait poursuivre son voyage. Il n'était plus qu'à deux, peut-être trois jours maximum du Sanctuaire. Il pouvait construire un autre igloo-silo qu'il retrouverait en revenant. Les quatre chiens ne tiraient plus que le minimum.

Les chiens se nourrissent des cadavres des deux garous mais il ne voulut pas voir ce spectacle et le lendemain fit faire un détour à son attelage à cause de ces squelettes étranges auxquels adhéraient des stalactites de chair.

Il vit d'autres traces, mais celles-là n'étaient pas terrorisantes. Des traces de traîneaux, de plusieurs traîneaux énormes, l'écartement des patins atteignait deux mètres cinquante et c'était à peu près celui des rails de la Compagnie, de toutes les Compagnies d'ailleurs. Pour tirer ces traîneaux grands comme des wagons, il aurait fallu cinquante ou cent chiens, et ces chiens auraient dû laisser des traces de griffes. Ils s'arc-boutaient dans la glace dans les endroits difficiles.

La fièvre le prit. Il souffrait de malnutrition, devait avoir un début de congestion pulmonaire.

Il continuait et titubait, se méfiant des chiens dont la haine croissait. Il n'était plus qu'à quelques heures des anciens laboratoires d'Oun Fouge. Il grimpaît une faible pente et ensuite il découvrirait une sorte de vallée à peu près ronde. Dans les derniers mètres, il continua à quatre pattes tandis que les chiens s'arrêtaient dans le bas pour souffler. Et il vit.

Une fumée noire épaisse, une véritable colonne diabolique montait vers le ciel désormais mort de la planète. Il y avait aussi des flammes énormes. Et à distance il pouvait les voir, les fameux traîneaux. Quatre exactement dont un traîneau-citerne. Des engins sans chiens. L'un d'eux manœuvrait et il vit que c'était un réacteur, comme sur les anciens avions, qui le propulsait. Il pouvait atteindre des vitesses terrifiantes. Ils avaient dû venir là en quelques heures.

Il se souvenait du repas offert par le supérieur du monastère, de son étourdissement le lendemain. On l'avait drogué, on avait recopié sa carte.

Frère Pierre, bien sûr. Lui seul avait pu avoir l'idée horrible de détruire ce sanctuaire au nom de son Dieu. Chargé d'évangéliser les Hommes Roux, il avait choisi la méthode forte pour les détourner de leur dieu païen.

Il descendit en hurlant comme un fou, trouvant les dernières forces pour se ruer vers frère Pierre et les moines qui l'accompagnaient. Ils avaient amené du carburant pour mettre le feu aux anciens laboratoires. Ils avaient déjà tout brisé, tout brûlé, tout saccagé. Il les maudissait mais il ne put les atteindre et, dans un dernier cri de rage impuissante, il s'écroula.

Les religieux le ramenèrent à leur monastère et le soignèrent d'une double pneumonie. Il resta plusieurs semaines couché et, lorsqu'il fut en meilleur état, le supérieur lui remit une lettre de frère Pierre.

Considérant que vous m'avez apporté une aide précieuse pour retrouver cet endroit dangereux que constituaient les anciens laboratoires de ce Oun Fougé, je suis intervenu auprès de la Compagnie pour que vous soyez réintégré comme glaciologue de première classe avec un rappel de votre salaire et une prime pour vos efforts. Ce laboratoire contenait des virus et des bactéries qui auraient pu annihiler toute vie humaine sur Terre. En le détruisant, grâce à votre collaboration, nous avons fait œuvre de purification. Frère Pierre.

Lien replia lentement sa lettre.

— Œuvre de purification, murmura-t-il. L'odieux menteur.

— Une jeune femme vous attend à la station la plus proche. Une certaine Yeuse. Les femmes n'étant pas admises dans ce monastère, vous pourrez la rejoindre dans deux ou trois jours, je pense, lui dit le frère supérieur.